SERIE DE GUERRE 25 FEVRIER 1940

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

Sommaire

25 FÉVRIER 1940

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS.. La théologie de la paix 178
T. GASZTOWTT. La Pologne souffre 181

● *Le procès de Jésus*, par P.-M. BENOIT, O. P., 200.
● *Livres*, 214.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS..... Censure et propagande 216
E. JORDAN..... A propos du Code de la famille 219
Membre de l'Institut.

● *En marge du Livre Blanc n° 2*, par A. PIERHAL, 237.
— *Chronique économique et sociale*, par H. GUITTON, 242.
● *Livres*, 247. — *A travers les Revues*, 248.
● *Document : Vilna et la Lituanie*, 252.

LES LETTRES ET LES ARTS

R. HONNERT. Poèmes 256
G. MARCEL... André Gide d'après son Journal. II. 259

● *L'épée de feu*, par P. BOISSELOT, O. P., 295.
● *Chronique artistique*, par P. VILLOTEAU, 298. — *Livres*, 301. — *Le mois artistique*, 302.

TÉMOIGNAGE

PAUL SANGNIER (1918-1939) 303

JEUNESSES

R. PASTEAU. Scoutisme et vie sociale 322
XXX..... Les Jeunes et le Mouvement Œcuménique 339

● *Le Théâtre aux Armées*, par L. CHANCEREL, 348. — *Chronique de la Rue*, 351.

SÉRIE DE GUERRE. - T. II. - N° 2 25 FÉVRIER 1940

LA VIE INTELLECTUELLE
ET
LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *La théologie de la paix.*

Droits et devoirs du vainqueur.

T. GASZTOWTT. *La Pologne souffre.*

Radio-Vatican a rompu le lourd silence qui se faisait déjà sur la Pologne occupée. A cette voix, de toutes parts, des voix délivrées se sont jointes. Partout, là-bas, crie le sang innocent. Voici de nouvelles précisions, de nouveaux faits, de nouveaux textes; presque tous sont encore inédits. De tous, on peut affirmer l'authenticité. Lisez, chrétiens de France.

P.-M. BENOIT, O. P. *Le procès de Jésus.*

I. *Critique littéraire des récits.*

Avant d'aborder la critique historique et de saisir le contenu profond d'un texte évangélique, il importe d'établir avec précision la substance du témoignage rapporté. Ainsi est amorcée, ici, une étude du procès du Jeudi et du Vendredi Saint.

LIVRES

Le Devenir de la Religion, de A. N. Whitehead, par M. CHASTAING.
Le Chemin de Jérusalem, de A. Mabille de Poncheville, par L.-M. D.

La théologie de la paix

Quand celui qui mène une guerre juste obtient la victoi — ce qui n'est, au témoignage douloureux de l'histoire, p toujours le cas —, il n'en résulte pas qu'il ait tous les droit A vrai dire, la victoire — selon la doctrine chrétienne — r donne aucun droit, elle donne seulement les moyens d faire prévaloir le droit.

Quand donc on l'a emporté à la guerre, le moment e venu de lui faire atteindre son but. Or les théologiens so d'accord pour répéter un mot de la sagesse humaine q remonte au moins à Aristote : Le but de la guerre, c'est paix.

Mais la vraie paix, selon la définition de saint Augusti est la tranquillité de l'ordre, et l'ordre humain que peut-être sinon d'abord le respect de la justice ? La justice do donc dominer la paix comme la guerre. Si l'on a fait u juste guerre, il reste à faire une juste paix, une paix q rétablisse l'ordre dans la justice.

✠

Partant de ce principe, le grand théologien de la guerr François de Vitoria, reconnaissait au vainqueur d'une jus guerre les quatre droits suivants :

1) le droit à réparation de l'injustice qui l'avait obligé faire la guerre;

2) le droit à compensation pour les dépenses de la guer qui lui avait été imposée;

3) le droit d'infliger un châtiment à l'État coupable;

4) le droit d'obtenir les garanties contre une agressio nouvelle.

Le premier et le second de ces droits qui ressortissent à que les moralistes appellent la justice commutative, o directement pour but le bien particulier de l'État lésé. troisième qui est, selon eux, de la justice vindicative, et quatrième, à qui j'oserais presque donner le nom de justi constructive, ont directement pour but le bien commun

la société des États. Il ne s'agit plus de réparer une injustiec commise, mais d'empêcher éventuellement non seulement qu'elle recommence, mais que d'autres semblables ne se produisent. Nous entrons directement, par là, dans une action constructive de l'ordre international.

Or si nous confrontons maintenant cette théorie avec sa réalisation possible dans la situation contemporaine, nous nous rendrons compte que l'application de la plupart des principes énoncés ne peut plus se concevoir de la même manière qu'au temps de la guerre des princes, à la Renaissance. Sous peine de ne plus correspondre au réel et, par suite, de ne plus avoir prise sur lui, la théologie de la paix, comme celle de la guerre, doit subir, du fait de ce changement de circonstances, une adaptation.

Compenser les dépenses d'une guerre, l'expérience de la Grande Guerre nous a appris que, pour indiscutable qu'en soit le principe, l'application intégrale en était rendue impossible par suite du chiffre astronomique de ces dépenses.

Punir l'État violateur de l'ordre, afin qu'un châtiment exemplaire lui ôte la tentation de recommencer et ôte à un autre celle de l'imiter, ceci aussi est conforme à la justice théorique, mais l'expérience croissante des siècles montre que le moyen manque presque sûrement son but. Pour l'atteindre, il suppose une autorité reconnue et une force supérieure à son service. Or, tant que, par suite de l'absence d'institutions internationales appropriées, l'État lésé sera juge en sa propre cause, il manquera fatalement, aux yeux de l'État coupable, tout à la fois de l'autorité morale et de la force matérielle décisive, nécessaires à l'efficacité d'une sanction. Celui-ci pensera être puni à tort et rêvera d'une chance meilleure lors de la prochaine guerre. Ce qui naît le plus sûrement d'une punition appliquée dans ces conditions anormales, c'est l'idée de revanche.

Tout de même, les garanties unilatérales apparaissent à l'expérience, en grande partie au moins, illusoires. Imposées par la seule force de l'État vainqueur, elles durent tant qu'il reste le plus fort, c'est-à-dire tant qu'il n'en a guère besoin, elles cèdent à la pression du vaincu — souvent appuyé par l'opinion mondiale — le jour où l'État vain-

queur devient plus faible et en aurait justement plus besoin.

Est-ce donc que ces principes n'aient plus de valeur ? Non pas, mais pour leur garder une valeur effective, il faut aller jusqu'au bout de l'idée même qui les sous-tend, c'est-à-dire celle de la société des États et du Bien commun international.

Il en serait tout autrement, en effet, des garanties et même de la punition, si celles-ci — conformément aux exigences de leur nature — résultat d'une véritable organisation de la Société des États, étaient réglées par une autorité qui apparaîtrait plus impartiale et aurait plus de force à son service, parce qu'elle apparaîtrait, aux yeux de tous, comme l'autorité non d'un État, mais de la Société des États directement chargée du Bien commun international et ayant à son service une force collective normalement supérieure à la force dont disposerait un État.

Ceci implique évidemment la limitation des armements et l'organisation d'institutions internationales appropriées. C'est dans ce sens que s'oriente — en vertu de sa logique interne — la théologie chrétienne de la paix, ainsi que l'a explicitement enseigné, voici déjà un siècle, le grand théologien de la paix internationale, qu'aimait à citer Pie XII, le P. Taparelli. Cela nous explique qu'en 1939, comme en 1917, Pie XII comme Benoît XV, tiennent, dans les mêmes tragiques circonstances, le même langage d'appel à la raison.

Idéalisme, diront certains et, en politique, il faut être réaliste. — Ce soi-disant réalisme, qui n'est que la reconnaissance déguisée du droit de la force, n'a réussi qu'à replonger sans cesse l'humanité dans la guerre; et ce prétendu idéalisme, qui réclame que l'on organise la force du droit et que l'on fasse cesser l'anarchie entre les États comme on l'a fait cesser à l'intérieur de chacun d'eux, est, en vérité, le seul réalisme digne d'un animal qui se dit doué de raison.

Après tout, on n'en a jamais fait l'expérience loyale. Dieu veuille qu'une fois enfin, après la victoire, les États qui se réclament de la civilisation chrétienne osent expérimenter ce que peut donner une paix chrétienne.

CHRISTIANUS.

La Pologne souffre

Un Français éminent m'a dit, il y a peu de jours : « C'est votre devoir, à vous Polonais, de crier sur les toits le martyre de votre patrie. On ne se rend pas compte suffisamment, dans certains de nos milieux, du danger allemand. *Votre sort serait le nôtre si nous étions vaincus*. Il faut faire travailler les imaginations trop souvent endormies. C'est nous rendre un service que citer des faits. Parlez, racontez à temps et à contretemps. »

Mon interlocuteur oubliait une chose : c'est que l'inhumain, à une certaine limite, *cesse d'être vraisemblable*. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de surprendre une petite lueur d'incrédulité dans les yeux de bons, de charmants amis français qui, m'écoutant, se disaient en leur for intérieur : « Tout de même, elle exagère! Il faut en prendre et en laisser. Nous avons bien vu la guerre, en 1914, ce n'était pas ainsi. »

Alors, je me suis tue. Nous nous sommes tous enfermés dans le silence. La douleur, dans son excès, est quelque chose d'incommunicable. Il faut passer par certaines horreurs *pour les croire possibles*. Et tout bas, nous formulions le vœu que nos amis de France ne passent jamais par où nous sommes passés.

Mais depuis, Rome a parlé. Et ce tribunal de l'His-

toire a réveillé des consciences endormies, a convainc des incrédules. On se dit : « Il faut bien que ce soit *vra* et non point seulement chose de propagande, puisque l Pape en parle. » Les yeux, les cœurs du monde entier s sont, de nouveau, tournés vers ce peuple supplicié.

Sous cet auguste patronage, nous pouvons de nouvea élever nos voix, criant au monde entier : *venez et voyez* Jamais peuple ne fut à ce point martyrisé. Vous com parez cette guerre à celle de 1914 ? Vous oubliez qu'alor le monde n'avait affaire qu'à la barbarie germanique tandis qu'à présent, sur ce fond propice, une doctrin infernale s'est greffée, qui légalise, justifie et command le mal. Dans la nouvelle Allemagne, des milliers de jeu nes sont soumis à un élevage de bourreaux. Apprenez connaître l'Allemagne hitlérienne. *Que notre martyr vous serve !* Qu'au moins nous n'ayons pas souffert e vain, que notre exemple avertisse les peuples libres d danger qui les guette. O mes frères français, venez e voyez !

Les chiffres parlent

Commençons par les chiffres, d'une éloquence poi gnante. Selon le rapport des pays neutres et les docu ments officiels du Gouvernement polonais, depuis sep tembre, sur trente-cinq millions d'habitants, quatre cinq millions de personnes ont trouvé la mort. A ces vic times de la guerre et des bombardements, il faut ajoute les innombrables otages fusillés, ceux qui sont morts d « mort naturelle » dans les prisons et les camps de con centration, et ceux dont l'âge ou la santé n'ont pu sup porter le froid, la faim et les mauvais traitements qu leur sont journellement infligés. D'après les statistique allemandes — plutôt modestes — publiées en Pologn

le 2 novembre dernier et arrêtées au 15 octobre, sur le territoire polonais occupé par l'Allemagne :

127.463 civils avaient été tués « par suite des hostilités »,
17.264 fusillés,
et 23.703 se trouvaient dans les prisons de la Gestapo.

Le 15 décembre, la Gestapo de Berlin signalait en plus les chiffres suivants :

1.604.321 prisonniers de guerre polonais occupés aux travaux forcés en Allemagne.
251.607 ouvriers polonais employés aux travaux forcés sur le territoire polonais annexé par le Reich.
175.318 Polonais aux travaux forcés dans l'ancien « corridor ».
157.863 condamnés.
13.953 prisonniers dans les prisons préventives de la Gestapo.

Selon ces mêmes chiffres officiels, la mortalité dans les villes avait augmenté de 309 % et de 420 % pour les enfants de moins de dix ans.

La famine augmente de jour en jour, les Allemands ayant transporté au fond du Reich toutes les provisions. Pendant les grands froids (— 40°). les Polonais étaient presque totalement privés de charbon. Le Reich applique systématiquement à la Pologne sa politique d'extermination. Laisser mourir de faim et de froid, condamner à une mort lente dans les camps de concentration, détraquer les nerfs par des menaces continuelles, voilà les méthodes du Reich. Le système des otages — depuis le 20 novembre on prend aussi les femmes — a pour but l'extermination des élites et des milieux cultivés. Pour chaque Allemand porté disparu, cent Polonais sont passés par les armes. On réalise à la lettre le mot d'ordre du Führer de « détruire une fois pour toutes en Pologne le rêve de résurrection» et « de ne pas commettre sur ces

territoires l'erreur de modération qu'il a fallu commettr
en Tchécoslovaquie à cause de son occupation pacifique :

L'EXTERMINATION DE LA JEUNESSE

C'est la jeunesse, cet avenir du pays, que les All
mands persécutent avec le plus d'acharnement. Ils com
mencent par la priver de tous moyens d'étudier dans s
langue maternelle, en fermant toutes les écoles polona
ses, mais de telles mesures sont loin de les satisfaire.
ne suffit pas de livrer à l'ignorance cette génération qu
monte : il faut l'exterminer. Tout le temps, les All
mands envoient au fond du Reich de nombreux groupe
d'enfants polonais. Ces enfants sont souvent stérilisé
sous prétexte de maladies incurables. Des témoins di
gnes de foi nous racontent de vrais massacres collectif
de jeunes garçons ayant à peine plus de quatorze an
(surtout en Poméranie et en Poznanie). Voici un fai
entre autres, confirmé par de nombreux témoins et qu
se passe de commentaires :

Dès la prise de Bydgoscz, des miliciens de la Gestap
se sont mis à la poursuite des scouts polonais. Ils e
raflent plus de cent, les réunissent sur la place de l'hôte
de ville. Ce sont de jeunes garçons de dix à seize ans
en costume scout ou en uniforme d'école. On en amèn
tout le temps d'autres jusqu'à ce qu'ils atteignent l
nombre de cent cinquante environ. Les gens qui passen
ne se rendent pas compte tout d'abord de quoi il s'agit
Tout à coup, les sentinelles s'écartent. On pousse le
scouts contre le mur de l'hôtel de ville. En face, le
Allemands placent une mitrailleuse. Les scouts commen
cent à comprendre, ils enlèvent leurs casquettes; de l'é
glise toute proche, un prêtre sort, il s'efforce de se fraye

un chemin vers les petits condamnés. Les Allemands l'arrêtent. Alors le prêtre lève les mains, bénit de loin avec la croix ces enfants qui attendent la mort. Les scouts s'agenouillent, se mettent à prier à haute voix. Du côté allemand tombe un ordre bref. Les soldats s'approchent de la mitrailleuse, les scouts se mettent à chanter l'hymne national polonais *Boze cos polsce*. A ce moment on emmène de force le prêtre, le chant s'interrompt, les scouts se redressent en criant : Vive la Pologne! Le crépitement de la mitrailleuse éclate. Le groupe de scouts diminue de plus en plus, ils tombent les uns à côté des autres, avec ce dernier cri : Vive la Pologne! Même certains Allemands ne pouvaient supporter cette vision épouvantable, ils quittaient la place les uns après les autres en murmurant : « Diese kleine Helden » : ces petits héros! De loin, le prêtre immobile tenait la croix dans ses mains levées. Lorsque le dernier scout fut tombé, des miliciens se jetèrent sur lui pour l'arrêter. On le condamna à nettoyer les latrines. Depuis, son sort est inconnu.

Par ordre du Kreisleiter Kampe, « les jeunes Polonais indociles » sont enfermés en des « maisons de correction » où ils subissent des traitements ignobles pour avoir « résisté à la discipline allemande ». On peut se faire une idée des conditions monstrueuses où vivent ces jeunes êtres, condamnés aux travaux forcés, en apprenant que dans l'une de ces maisons un groupe de garçons d'à peine quatorze ans a reçu l'ordre de construire en un mois une chaussée de 2 kilomètres 1/2.

Ce moyen diabolique vise à priver les jeunes de toute instruction car, même les écoles fermées, ils auraient pu étudier chez eux, mais le « peuple des maîtres » veut réduire « les peupes esclaves » à la plus complète ignorance. Des décrets d'un cynisme outrageant le confir-

ment sans cesse. Tout un programme savamment élaboré vise à tuer la culture polonaise. « Nous n'avons pas besoin d'élites polonaises, déclarent les Allemands, mais d'ouvriers et de cultivateurs. »

Et pourtant — chose merveilleuse au milieu de toutes ces persécutions — notre jeunesse se révèle splendidement vaillante. Elle oppose à l'agresseur cette résistance passive qui le fait écumer et grincer des dents. Les nouvelles qui nous arrivent de cette terre supplicié sont toutes à l'honneur de notre jeunesse. Que ne pouvons-nous, hélas! citer certains exemples d'héroïsme le plus pur, de crainte d'exposer ces petits vaillants! Tous ils font preuve d'un mépris splendide de la souffrance et de la mort. A ces cœurs purs, Dieu accorde la force du martyre. Aucune souffrance, aucune humiliation ne saurait ébranler leur foi profonde en la résurrection de la Pologne. Ces chers petits raniment les courages de leurs parents.

Et pourtant plus que jamais cette question poignante se pose : combien survivront ?

L'expulsion massive de la population polonaise des provinces incorporées au Reich continue à une cadence accélérée.

Dans les conditions atmosphériques de ce dur hiver alors que le thermomètre marquait 35° au-dessous du zéro, chasser des dizaines de milliers de gens de leurs foyers équivaut à les faire mourir de froid et de faim. Surtout que ces transports sont effectués en wagons bestiaux, que le voyage dure plusieurs jours et que ces expulsés sont laissés sans aucune nourriture.

Mais ce sont naturellement les enfants que ces mesures draconiennes visent en premier lieu. Tout dernièrement, on a vu arriver à Sandomierz, en Pologne centrale un train emmenant des enfants expulsés de Poznanie

Lorsque, à la gare, on ouvrit un wagon (c'était un wagon à bestiaux), on y trouva trente cadavres d'enfants, morts de froid.

Faits divers

Les Allemands n'arrêtent pas d'exécuter en masse les patriotes polonais. Ils cherchent à donner à ces massacres un caractère spectaculaire en obligeant la population à y assister.

A Grudziadz, le commandant en chef de la ville a fait arrêter — et fusiller — des centaines d'otages accusés d'avoir « incité leurs compatriotes à la résistance ».

La Gestapo a assassiné d'une manière atroce trois cent cinquante otages de Gdynia. Ils avaient été choisis parmi l'élite de la société. Plusieurs étaient prêtres. Arrêtés à Gdynia, ils furent transportés à Dantzig. C'est là qu'on les assassina dans la cour de la prison par groupes ou individuellement. Ils devaient eux-mêmes creuser leurs tombes. Avant de mourir, les autres prisonniers durent assister au massacre. Presque tous mouraient avec les paroles : Vive la Pologne!

Après l'occupation de Tomaszow Mazowiecki, les Allemands ont convoqué les habitants sur la place du marché et les ont obligés de se coucher à même le sol face contre terre. Les Polonais sont restés dans cette position pendant quinze heures. Si quelqu'un bougeait, les soldats tiraient dessus. Quatre-vingts personnes ont péri de cette façon.

Dans la localité Oburze, un inconnu avait brisé une vitre au commissariat. Les autorités allemandes usèrent de ce prétexte pour arrêter plusieurs collégiens polonais. Par la suite, ils voulurent obliger les parents de ces collégiens à flageller leurs propres enfants sur la place de

l'Église. Les malheureux ayant refusé, des S. S. le assommèrent à coups de matraques.

A Dantzig, il se confirme que les Allemands ont arra ché la langue à M. Lendzior, député polonais au Volks tag de la ville.

Un témoin oculaire d'une exécution vraiment bestial qui eut lieu sur la place de Srem, localité de Poznanie raconte :

Tous les hommes âgés de dix-huit à soixante an furent sommés de se rassembler sur la place de la ville à 6 heures du matin. Peu de temps après furent amené dix-neuf Polonais. Placés tous en un rang, ils furen fusillés par derrière, après quoi deux nazis achevaient le mourants.

A Inowroctaw, un groupe d'officiers allemands com plètement ivres décidèrent de s'amuser à la « chasse l'homme ». Ils allèrent à la prison et tuèrent à coups d revolver soixante-seize Polonais arrêtés par les autorité allemandes. Parmi les victimes se trouvaient notammen le maire de la ville, M. Janlcowski, son secrétaire, l comte Pierre Poniriski et beaucoup d'autres personna lités importantes de Inowroctaw.

A Lodz, le général Kessler répondit à une délégatio polonaise se plaignant des brutalités allemandes : « J ne peux tout de même pas défendre à mes soldats d s'amuser. » Voici quelques-uns de ces « amusements » déshabiller des femmes, passant dans les rues, sous pré texte de révisions; obliger des prêtres, des Juifs à de travaux humiliants; faire des gorges chaudes à la vue d vieillards titubants sur des échafaudages où on les oblig à monter; fusiller des paysans qui avaient eu le toupe de garder quelques kilogrammes de farine ou de pom mes de terre pour ne pas mourir de faim.

La Poznanie, si bien connue pour son esprit patriot

que et profondément conscient du danger allemand, est soumise à une lente et méthodique extermination. Cette province « incorporée au Reich » se vide peu à peu de la population polonaise. Rien qu'à Poznan, les Allemands ont fusillé 1030 civils.

De tous les autres, ils font le tri : les personnes âgées ainsi que les enfants sont envoyés à l'Est dans le territoire dénommée le « Reststaat » polonais. Les personnes dans la force de l'âge sont séparées de leurs enfants et envoyées à l'intérieur de l'Allemagne pour être employées à des travaux, tandis que les « suspects » sont dirigés dans les camps de concentration.

Certaines nouvelles qui nous arrivent de là-bas sont trop atroces pour qu'on puisse les répéter. Ainsi le sort de M. Taczanowski, grand patriote polonais, à qui les Allemands ont crevé les yeux — et dans quelles conditions!

Les Allemands s'efforcent de transformer Poznan — ville polonaise dans les proportions de 95 % — en une ville allemande. L'expropriation de magasins, de fabriques et d'entreprises polonaises de tous genres, concédés aux Allemands en propriété ou en gérance pour le compte du Reich, se poursuit activement. Ce sont les Allemands baltes qui viennent en premier lieu prendre la place des Polonais. La population polonaise est évacuée rue après rue. On procède de la façon suivante : on établit un barrage dans une rue et on donne aux habitants, qui ont le droit d'emporter dix zlotys et quinze kilos de bagages, quinze minutes pour quitter leurs logements. Les évacués sont embarqués dans des autobus ou des camions et transportés dans des camps de concentration. Six mille familles polonaises vivent ainsi au camp de Glowna, près de Poznan. Elles sont logées dans de vieilles baraques, « meublées » d'un peu de paille pourrie. L'assis-

tance médicale n'existe pas. Les couvertures manquent. Deux fois par jour on distribue un peu de soupe.

Tout récemment, les Allemands ordonnèrent de vider en un quart d'heure la Maternité de Poznan. Or il y avait plusieurs femmes qui venaient de subir de graves opérations, d'autres sur le point d'accoucher. C'est en vain que le docteur demanda un délai. Toutes les malades furent mises dehors, par une bise glaciale. On les laissa dans la rue, sur des grabats où plusieurs accouchèrent.

Les exécutions se multiplient, sous le moindre prétexte. Les condamnés à mort sont, la veille de leur exécution, enfermés en d'étroites cellules où ils doivent rester debout. On leur refuse le droit de faire leurs adieux aux familles et de recevoir les derniers sacrements. Les dépouilles mortelles ont été profanées en de nombreux endroits.

Les exécutions d'habitude ont lieu en pleine nuit, à la lumière des réflecteurs. Les membres de la S. S. réveillent les habitants de la localité et les obligent à assister à ces assassinats.

A Koscian, le vieux curé Bednarkiewicz a supplié les Allemands de gracier l'un des dix-huit condamnés à mort, père de douze enfants. Les Allemands refusèrent et pour toute réponse ordonnèrent *en riant* au vieillard d'assister à l'exécution et d'essuyer les taches de sang sur le pavé de la place. Le malheureux curé ne put pas supporter ce supplice : il tomba mort sur place d'un anévrisme.

Gorczak, de Buk, ancien député, était gravement malade lorsque les Allemands l'arrêtèrent. Comme il était trop faible pour se tenir sur pied, les Allemands l'attachèrent à une planche, l'appuyèrent ainsi au mur de sa maison et le fusillèrent.

Le 26 décembre, à Wawer près de Varsovie, la police allemande a fait une rafle de condamnés de droit public. Les agents allemands en trouvèrent un dans un restaurant près de la gare. Au moment où la police voulait l'arrêter, le voyou se mit à fuir en tirant des coups de revolver. Deux coups étaient bien visés, un agent allemand fut tué et le commandant de la patrouille blessé. Deux heures après, un bataillon de miliciens allemands vint à Wawer et proclama qu'en représailles chaque dixième habitant de Wawer et d'Anielin serait fusillé. On se mit à la recherche des victimes. Cent quarante personnes furent réunies dans la forêt de Wawer. Les Allemands passèrent une mitrailleuse et les fusillèrent toutes. Parmi les victimes, il y avait dix-sept femmes, trente-quatre adolescents de moins de dix-huit ans, douze personnes de plus de soixante ans, dont le vieux médecin du couvent.

Le propriétaire du restaurant où les Allemands avaient trouvé le filou fut pendu et enterré. Mais, quelques heures après, son cadavre fut déterré et suspendu à la porte du restaurant « à titre d'exemple ».

M. Michalowski, qui s'est évadé de Pologne dans des conditions tragiques, a été témoin de l'exécution sur la grande place de Szamotuly de cinq jeunes paysans du village Otorowo condamnés pour avoir enlevé le drapeau à croix gammée de la mairie de leur village. Lorsque, à genoux, ils priaient avant de mourir, l'un d'eux s'écria d'une voix déchirante : « Mon Dieu, mon Dieu, et vous le permettez! »

M. M. recherchait sa femme et son fils de dix-sept ans emmenés par la Gestapo. Après de longues et extrêmement dangereuses investigations, M. M. apprit que son fils avait été tué en cours de route et que sa femme était morte grièvement blessée par un soldat allemand.

Le supplice d'une ville polonaise

On a vu se déchaîner le plus dément sadisme à Bydgoszcz, où, avant la fin de 1939, les nazis avaient déjà fusillé six mille Polonais et, dans ce nombre, quantité de femmes et de mineurs.

Peu après la prise de Bydgoszcz par les Allemands, cinq mille hommes, dont plusieurs prêtres, furent enfermés dans les écuries du régiment de cavalerie, rue Gdanska. Les détenus y étaient serrés au point qu'ils avaient à peine assez de place pour se tenir debout. Ils demeurèrent parqués ainsi pendant six semaines. La nuit, les prisonniers dormaient couchés les uns sur les autres. Les membres de la société de gymnastique « Sokol », connue pour son activité nationale, ainsi que les membres de l'Association pour la Défense des Marches Occidentales, étaient, en particulier, l'objet des plus cruels traitements.

Les conditions d'hygiène y étaient abominables. Il n'y avait pas de w.-c. et on choisit un endroit qui devait servir à ce but. Les geôliers désignèrent l'abbé Stepczynski, chanoine-doyen de Bydgoszcz, et un Juif pour nettoyer le w.-c. improvisé. Ils étaient forcés d'emporter les excréments avec leurs mains. Un des Prussiens dit au vieux prêtre : « Cochon, travaille, ici on doit travailler! » Lorsqu'un des jeunes prêtres voulut remplacer l'abbé Stepczynski, les soldats lui cassèrent les dents d'un coup de crosse. Inondé de sang, il tomba à terre.

La bastonnade était un moyen couramment employé. Certains prisonniers furent obligés de rester étendus plusieurs heures de suite, sur le carrelage en ciment, le visage tourné vers le sol. D'autres furent conduits sur la place du marché, à Bydgosczc, et forcés de tenir les

mains levées au-dessus de leur tête. Une des victimes tenta de s'enfuir et fut tuée d'un coup de fusil.

Les nazis frappèrent d'un coup de crosse l'abbé Szarek, lui enfonçant ses lunettes dans les yeux, puis ils lui brisèrent la mâchoire et lui cassèrent le bras. Après l'avoir martyrisé de la sorte, ils le fusillèrent.

Le maire de la ville de Bydgoszcz, M. Barciszewski, reçut l'ordre de nettoyer les autos de la Gestapo... en les léchant. Comme il protestait, il fut odieusement malmené et ce n'est qu'après qu'on le fusilla.

Les prisonniers, détenus à Gniezno, furent victimes de traitements particulièrement cruels. On les réveillait au milieu de la nuit, et le gardien leur criait : « Debout! on va vous fusiller! » Les prisonniers en question s'habillaient; on leur faisait alors transporter leurs grabats d'une cellule dans une autre, puis on leur disait : « Vous pouvez aller dormir. »

Certains prisonniers étaient battus trois fois par jour. Quatre bourreaux leur tenaient les bras et les jambes, pendant que deux autres les frappaient à tour de bras. Après de semblables traitements, les corps des victimes étaient entièrement couverts de marques bleues, noires et rouges. Souvent ils saignaient pendant plusieurs jours. Un des prisonniers, souffrant du diabète, s'étant exclamé, avant une séance de ce genre : « Mais je suis malade! », il fut giflé par le gardien. — « Es-tu encore malade? » — « Oui, je suis encore malade. » Nouvelle gifle. On cessa de le gifler quand il admit qu'il était guéri.

La bestialité des policiers et geôliers allemands dépasse toutes les limites au point que, en comparaison, les tortures de la fameuse Tchéka paraissent pleines d'humanité.

Varsovie

Selon le témoignage même des nazis, 43 % des ma sons de Varsovie sont détruites et 23 % hors d'usag Les Allemands ont naturellement pris pour eux l meilleurs appartements encore intacts, et comme population s'est accrue de milliers de réfugiés, les co ditions de logement sont déplorables. Dans quatre pi ces exiguës s'entassent souvent cinquante personn qui dorment par terre. Encore est-on content — comm nous raconte un nouvel arrivé — « d'être nombre pour se chauffer les uns les autres », car le charb manque totalement et l'hiver est particulièrement rigo reux cette année.

Il arrive aussi assez fréquemment que les immeubl endommagés par les bombardements s'effondrent, faisant de nouvelles victimes. Par suite, plusieurs ru de Varsovie, surtout dans le centre, ont dû être inter tes à la circulation. Le déblaiement, auquel on emplo Polonais et Juifs, est particulièrement dangereux cause des nombreuses bombes qui explosent au cou des travaux. Il y a deux mois, on estimait à dix mi environ le nombre des cadavres ensevelis sous les c combres. Mais peut-on espérer qu'il n'y a plus main nant que des cadavres sous les décombres? Le 9 oct bre, on déblaya, rue Nowy-Swiat, les ruines d'une m son écroulée le 20 septembre où quatre-vingt-dix p sonnes avaient été ensevelies. Il y avait une importar pharmacie dans cet immeuble. Parmi les morts, trouva une vingtaine de personnes qui avaient vécu c produits pharmaceutiques trouvés dans la cave. Mais vingt étaient folles!

Longtemps avant l'invasion, grâce aux espions é

blis partout, la Gestapo avait en sa possession des « listes noires » portant le nom et l'adresse exacte de toute l'élite polonaise suspecte de ne pas avoir de sentiments pro-allemands. On en a fusillé immédiatement un grand nombre sans aucun jugement. Et les arrestations continuent et de nouvelles exécutions sont journellement annoncées par voie d'affiche, afin de semer la terreur parmi la population. Le moindre prétexte suffit et si l'on ne trouve pas de « coupables » on fusille les otages « pour donner un exemple ».

Les prisons de Varsovie regorgent à tel point que les Allemands, ne sachant plus où mettre leurs prisonniers, les envoient à pied vers les camps de concentration à l'intérieur du Reich. Les étapes sont d'au moins quarante kilomètres. Malheur à ceux qui, épuisés, ne peuvent suivre. Ils sont achevés par les nazis ou bien battus et abandonnés sur la route pour mourir de faim et de froid.

Les Allemands utilisent le froid et la faim pour venir à bout des Polonais. Avec chaque jour, la situation de ce malheureux pays s'aggrave. Varsovie manque de vivres. Varsovie a faim. Les Allemands raflent tout; quand ils ont quelque chose, les paysans n'ont le droit de rien vendre aux Varsoviens. On ne vit plus que de pain aigre et noir, obtenu à grand peine après de longues heures d'attente. Heureux lorsqu'on ne rentre pas les mains vides! Au début de l'occupation allemande, on allait jusqu'à quinze ou vingt kilomètres pour déterrer des pommes de terre. Maintenant il semble que cette ressource soit épuisée.

La vie à Varsovie est soumise à un régime particulièrement sévère. Défense aux Polonais de se trouver dehors après 19 heures et avant 5 heures. Le corps d'un jeune homme a été renvoyé à ses parents avec cette

note laconique : « 7 h. 15 ». — Tout récemment, un sol dat allemand a tué un médecin qui se rendait auprès d'u malade après l'heure fatidique. Il avait eu soin de s munir d'un sauf-conduit, mais ne savait pas s'explique en allemand!

Dans la cour d'une maison de Varsovie, nous a racont un témoin, la terre était littéralement imbibée de sang Les habitants de la maison avaient pu voir des officier allemands amener six jeunes gens qui furent déshabillé et roués à coups de matraque. On les laissa dans l cour baignant dans leur sang. Les habitants de la ma son les pansèrent comme ils purent. Leur crime? D'a voir essayé de défendre contre les avances des nazis de jeunes filles polonaises qu'ils accompagnaient.

Varsovie est devenue la ville la plus silencieuse d monde. Si riante il y a quelques mois à peine, elle n'es plus aujourd'hui qu'un vaste cimetière. Tous les squa res, tous les jardins publics sont remplis de tombes. De croix de bois bordent les avenues. C'est que, pendant le interminables jours où fer et feu pleuvaient sur la ville il ne pouvait être question d'arriver aux cimetières Aussi dans chaque coin non dallé a-t-on creusé pour ensevelir les corps des êtres aimés, écrasés, brûlés, d chiquetés. Comme dans les catacombes, les survivan sont tout près de leurs morts. Un dialogue mystérieu se poursuit dans la ville douloureuse. Les « seigneu morts » affermissent les vivants dans leur inflexib volonté de résistance. Les corps peuvent bien se pli devant la force matérielle, il n'y a pas de chaînes pou l'esprit.

Un rescapé m'a conté comment fut éclairé Varsovie jour des morts. Une vieille coutume polonaise veut qu le 1er novembre chaque tombe soit entourée de veille ses. Les petites flammes tremblantes montent vers

ciel et chaque cimetière devient cette nuit-là un parterre de fleurs lumineuses. Ces fois-ci, les morts étant partout, c'est partout que les survivants — ombres silencieuses — ont éclairé les tombes. Pas de fleurs, pas de bénédictions ou de cérémonies religieuses, rien que ces humbles flammes s'élevant de tous côtés, montant à l'assaut des squares et des avenues, comme si l'armée innombrable des morts montait la garde de la ville.

Une lettre

Un réfugié a pu, par voie détournée, recevoir de sa mère la lettre suivante, dont naturellement nous ne pouvons citer que des extraits :

Mon cher Thaddée, depuis deux mois nous habitons dans une petite chambre, ce qui n'est pas trop pour quatre personnes, mais mieux vaut cela que Dobrzyca [1] ou Cerekwie où nos amis couchent sur le béton et sont traités pire que du bétail. De la maison nous avons des nouvelles par X., qui, de temps en temps, a le courage de venir nous voir. Dès qu'il nous voit il s'émeut jusqu'aux larmes, me baise les mains et pleure. Avant les fêtes, il nous a même apporté plusieurs kilos de farine, ce qui fut une aubaine bien inattendue. Il dit que notre treuhaender [2] qui, comme tu le sais, était, avant la guerre, un petit employé de la fabrique X., fait chez nous l'important. Tout récemment il a organisé une grande chasse à laquelle il a invité tous les dignitaires allemands de Poznan. Ils se sont bien saoulés. Il raconte à tout le monde qu'en février il recevra ses titres de propriété et que la propriété lui plaît. Tu sais déjà, je pense, que notre voisin X. a été pendu. Crois-moi, il serait difficile de tenir s'il n'y avait cette entr'aide et cette charité. Je crois que nous tiendrons jusqu'au bout, car je vois cette résistance implacable de tous les nôtres. Te rappelles-tu ces têtes chaudes toujours prêtes à mau-

1. Camp de concentration allemand.
2. L'homme de confiance allemand mis pour surveiller les propriétés confisquées aux Polonais.

gréer? Aujourd'hui il n'y a plus de différences d'opinions, nou sommes tous un seul cœur et une seule âme. L'autre jour j'a rencontré un paysan qui m'a donné autrefois bien du fil à reto dre. Il m'a serré la main en me disant : « Tenez bon, madame notre tour viendra. » Si au moins on pouvait pleurer à l'église Mais toutes les églises sont fermées et ce n'est que tous les quinz jours que le curé célèbre une messe basse.

Nous sommes un peu abrutis, mais la résistance humaine es grande. Les Allemands ressemblent vraiment à des fous furieux Ils se livrent à des atrocités avec une complaisance sadique. Parm nos voisins ils en ont tué plusieurs qui vraiment ne s'étaient ja mais occupés de politique. Mais ils avaient le tort d'appartenir l'élite, et eux, ils veulent faire de la nation une loque. Ils exter minent donc tous ceux qui se distinguent. C'est ainsi qu'ils on fusillé le baron Graewe de Borek tout simplement parce que c'é tait un Polonais avec un nom allemand. M. Grocholski de Zimn Woda a été assassiné d'une manière atroce. Dimanche il était la messe à l'église de Borek. Après la messe, plusieurs milicien l'entourèrent. L'un d'eux appuya son revolver sur le ventre d Grocholski et tira deux fois. Il visa le foie parce que ça fait plu mal. Ensuite ils portèrent le blessé au vieux cimetière et l'aban donnèrent là en défendant de l'approcher ou de lui donner un goutte d'eau. Cet homme immense et fort se tordait de douleu et suppliait qu'on l'achève. Tu sais déjà ce qu'on a fait de Jea Taczanowski. Le pauvre voulait s'enfuir de Dobrzyca, mais o l'a arrêté et on l'a traité comme Jurand — il ne voit plus rien. — On a aussi martyrisé à mort la vieille Mme Maria Gorzynska d Lgowo qui avait quatre-vingt-trois ans. On jeta la malade sur un charrette et on l'abandonna en plein champ — « qu'elle se trouv elle-même un refuge, avaient-ils dit ». — Le lendemain la pauvr femme ne vivait plus. Te rappelles-tu Jankowiak, celui qui avai la droguerie? Il vient d'être publiquement fusillé sur la place. I se comporta très bien et mourut avec les paroles que tous nou répétons à voix basse.

Je t'écris tout cela bien que je sache que j'expose X., mai c'est une jeune fille débrouillarde. J'espère que cette lettre te par viendra. Je voudrais que le monde entier sache ce que souffr cette terre crucifiée. S'il y a encore des êtres humanitaires qu'il viennent à notre secours!

Mon Dieu, te reverrai-je jamais?

Ta mère,
X.

Toutes les lettres — si rares — qui nous arrivent de là-bas portent le même message : on tient, on tiendra, mais au prix de quel martyre, de quel sang et de combien de larmes! C'est comme un immense cri de détresse dans la nuit, le cri d'un peuple supplicié qui malgré tout espère et croit. « Cela doit te suffire », dit en ricanant un agent de la Gestapo à un Polonais expulsé de sa maison, qui jetait un regard sur sa croix. « Oui, elle me suffit », répondit-il, et il s'en alla en emportant pour tout bagage sa croix dans ses bras.

T. Gasztowtt.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le procès de Jésus

Le procès qui se déroula à Jérusalem il y a dix-ne siècles a joui depuis quelque cent ans d'un regain d'a tualité. Après avoir supporté durant longtemps les r proches et les persécutions qu'inspirait aux chrétiens u zèle religieux souvent excessif, les Juifs ont fini par rel ver la tête; ils ont voulu se laver du grief sans cesse r pété d'avoir tué Jésus.

Une première attitude fut de se justifier, en maint nant qu'ils avaient bien fait. Ainsi Salvador, en 182 déclarait que Jésus s'est vraiment rendu coupable c blasphème en se faisant Dieu, et que par ailleurs so agitation messianique mettait en danger le sort de s nation. Les autorités juives n'ont donc fait que leur d voir de chefs religieux et politiques en le faisant mouri Attitude franche et catégorique qui a été souvent repris et se rencontre encore aujourd'hui, avec des nuance diverses.

Mais les progrès de la critique évangélique devaie bientôt fournir une arme nouvelle. S'appuyant sur le travaux de Strauss, Philippson affirmait, dès 1866, qu les récits évangéliques n'ont pas de valeur historique n'autorisent donc pas à juger en connaissance de caus des responsabilités qui furent engagées dans la condam nation de Jésus. Et depuis lors, cette critique des évan

giles a été très souvent reprise. Ce sont des récits tendancieux, d'une tendance apologétique, où les chrétiens se sont plu à noircir le rôle des Juifs et à décharger la conscience des Romains, ces maîtres de l'Empire que la religion nouvelle avait tant d'intérêt à ménager. La réalité a été tout autre. Les vrais responsables furent les Romains, qui ont exécuté Jésus comme agitateur politique; on en a la preuve dans le titre de la Croix et dans le genre même du supplice, qui fut romain. Les Juifs n'ont eu dans cette affaire aucune part directe. Il se peut que quelques Sadducéens opportunistes aient trop facilement servi les intentions du gouverneur; mais ce n'est certes pas eux qui ont pris l'initiative et qui lui ont forcé la main, comme le prétend faussement la thèse évangélique. Et en tout cas, cette manœuvre d'une minorité intrigante ne saurait engager la responsabilité de la masse populaire et de ses vrais chefs, les Pharisiens. Le Judaïsme authentique n'est pour rien dans la condamnation de Jésus. Tout en blâmant les erreurs et les excès du jeune prophète galiléen, il doit plutôt reconnaître en lui un de ses fils et un de ses martyrs, victime du Romain oppresseur et des quelques mauvais Israélites qui lui prêtèrent leur concours.

Ces conceptions prétendent se fonder sur une manière critique d'apprécier les sources évangéliques, qui n'est certes pas le monopole des savants juifs. En ce domaine comme en beaucoup d'autres qui touchent le Nouveau Testament, le Judaïsme libéral ne fait qu'utiliser les travaux de la critique radicale qui s'exerce depuis un siècle. Sans y avoir le même intérêt apologétique brûlant, les auteurs chrétiens rationalistes ont été les premiers à mettre en doute l'historicité de nos récits canoniques. Et ils continuent à le faire, fondant leurs objections sur les invraisemblances internes de nos récits, sur leurs désaccords entre eux ou avec les usages juridiques du monde ancien.

Il nous faut donc revoir, à notre tour, les pièces du

procès que nous ont laissées Matthieu, Marc, Luc et Jean, pour y retrouver la suite et la nature des faits, en apprécier la valeur historique, enfin en dégager la portée essentielle, c'est-à-dire les vrais motifs qui amenèrent la condamnation de Jésus, et par suite les vrais responsables. Trois étapes de notre étude que l'on pourrait désigner sous les noms de critique littéraire, critique historique, enfin conclusions proprement exégétiques et théologiques.

I. — Critique littéraire des récits

Et d'abord, avant de discuter la valeur historique de nos témoins, il nous faut les interroger objectivement afin de reconstituer à partir d'eux la trame des faits telle qu'ils prétendent nous la raconter. La tâche n'est ni superflue, ni facile. Nous avons à organiser quatre récits distincts. Sans doute y a-t-il entre eux des interdépendances, notamment entre Matthieu et Marc; néanmoins, chacun peut revendiquer d'être écouté pour lui-même, d'abord parce qu'il a pu avoir ici ou là des informations originales, et aussi parce que chacun des auteurs a sa manière propre de comprendre les événements et de les présenter.

Quiconque a su se faire une notion juste de l'Inspiration des livres sacrés sait que l'Esprit-Saint s'est servi d'auteurs humains non comme de simples machines, mais bien comme d'esprits vivants, avec leur manière personnelle de penser, de sentir, de s'exprimer. Il ne faut donc pas nous étonner de les voir nous raconter les mêmes faits de façons différentes; bien plus, il faudra accepter qu'en certains points ils fournissent des données de soi inconciliables. Les faits sont là, les textes

s'imposent avec leurs divergences ; cela nous prouve simplement que Dieu n'a pas prétendu nous enseigner avec certitude des détails touchant l'ordre ou la nature de certains faits qui sont indifférents à l'essentiel du divin message.

Dans ces cas de divergences il nous faut choisir. J'en examinerai deux plus importants qui sont respectivement au centre des deux parties du procès. Il sera facile ensuite de rappeler en un tableau d'ensemble la suite des événements qui se déroulèrent dans cette matinée du premier Vendredi Saint.

La première difficulté se rencontre dans la partie juive du procès. Y eut-il une ou deux séances du Sanhédrin ? devant Anne ou devant Caïphe ? de nuit ou de jour ?

Matthieu et Marc parlent de deux séances, toutes deux du Sanhédrin, une première de nuit, dont le récit est détaillé, la deuxième à l'aurore, signalée par une mention très brève. A lui seul ce récit est déjà malaisé à entendre, car une session officielle durant la nuit est une chose absolument insolite, aussi irrégulière du point de vue légal que peu vraisemblable en soi : tous les sanhédrites sont-ils venus de leurs maisons à une telle heure ? Et après cette session formelle terminée par une sentence, on ne voit pas à quoi peut servir une nouvelle réunion tenue à l'aurore et dont Marc ne sait rien nous dire.

Luc vient à notre aide, lui qui s'est soucié d'écrire « avec ordre ». Il ne parle plus que d'une seule séance et la place au matin; or, sa description concerne certainement la même séance que Matthieu et Marc situaient la nuit. Nous n'hésiterons pas à suivre saint Luc que recommandent toutes les vraisemblances : la séance du Sanhédrin se tint au matin.

Mais pourquoi ce curieux déplacement et dédouble-

ment dans Matthieu et Marc? L'explication nous vien
dra de Jean; Jean, le témoin excellent quand il veu
bien descendre de ses hauteurs théologiques pour nou
donner des indications de topographie ou de chronolo
gie, Jean le disciple bien-aimé qui fut avec Pierre le seu
témoin oculaire de ces événements, puisque seuls ils en
trèrent dans le palais du grand-prêtre, les autres disci
ples s'étant enfuis. Jean nous parle lui aussi de deu
comparutions de Jésus, mais la première devant Anne
la deuxième devant Caïphe. Il ne donne aucun détail su
cette dernière, mais nous décrit bien la première : Ann
interroge Jésus sur sa doctrine et ses disciples, Jésu
refuse de répondre et on le soufflette. Voilà qui se plac
fort bien durant la nuit, aussitôt après l'arrivée de Geth
sémani.

A vrai dire, beaucoup d'exégètes, s'appuyant sur l'
Codex sinaïtique de l'ancienne version syriaque et su
saint Cyrille d'Alexandrie, prétendent que notre text
actuel de Jean est dérangé : un verset serait à déplacer
celui qui mentionne le transfert de Jésus d'Anne
Caïphe; c'est chez ce dernier, selon l'ordre primitif, qu
se placerait l'interrogatoire, le silence, le soufflet qu'o
a rappelés plus haut.

Pour séduisante qu'elle paraisse au premier abord
cette conjecture ne paraît pas devoir être retenue. E
voici deux raisons principales : d'abord, ce remanie
ment ne peut s'autoriser d'aucun appui sérieux dans l
tradition textuelle; on ne le rencontre que dans de trè
rares témoins, de qualité suspecte, et pas même d'un
façon uniforme; il n'est manifestement chez eux qu'u
essai de correction tenté pour résoudre les mêmes diffi
cultés exégétiques qui nous frappent encore aujour
d'hui. Et, d'autre part, le résultat de la correction n'es
point si heureux qu'il semblerait : on obtient dans Jea
comme dans les Synoptiques le récit d'une séance che
Caïphe, c'est vrai; mais ce récit est entièrement diffé

rent : pas de faux témoins, pas d'interrogation sur Jésus Messie ou Fils de Dieu, pas de tribunal qui conclut à la peine de mort. Comment expliquer deux relations si différentes d'une même séance ? Pour éviter une difficulté, on en a créé une plus grave.

Il semble donc préférable de maintenir l'ordre traditionnel du texte, qui attribue à Anne le premier interrogatoire de Jésus. Il faut, dès lors, admettre que Jean ne donne ensuite aucun détail sur la séance officielle du Sanhédrin chez Caïphe. Aussi bien, ce silence peut s'expliquer : ou bien Jean, qui connaît les Synoptiques, aura jugé inutile de répéter ce qu'ils avaient dit, ou bien — et ceci me paraît plus probable — il a utilisé le contenu de cette séance en d'autres endroits de son évangile, à savoir un peu dans l'interrogatoire devant Pilate, et surtout dans les discussions de Jésus avec les Juifs au Temple, dont la rédaction et même la formulation par Jean rappellent curieusement la séance du Sanhédrin telle que la racontent les Synoptiques.

Ayant ainsi retrouvé à l'aide de Luc et de Jean l'ordre véritable des faits, c'est-à-dire une comparution devant Anne durant la nuit, une deuxième comparution devant Caïphe et tout le Sanhédrin au matin, nous pouvons peut-être nous expliquer l'arrangement des faits dans Matthieu et Marc. Ils parlent de deux séances parce qu'il y eut réellement deux séances. Mais ils les attribuent toutes deux au Sanhédrin parce qu'ils ont ignoré ou éliminé celle qui concerne Anne. Cela créait un vide qu'est venue combler une anticipation de la séance de jour. Peut-être cette perturbation vient-elle de ce que, dans la tradition dont dépendait Marc, celle de Pierre, les reniements de ce dernier occupaient le premier plan de ce qui se passa cette nuit-là au palais du grand-prêtre : le malheureux, acculé par des questions trop pressantes, n'avait pu suivre ce qu'il advenait, au même moment, de Jésus. Il n'est d'ailleurs pas

impossible que, dans la tradition des Synoptiques, qu
ques bribes de cette première comparution aient été r
foulées dans l'épisode précédent : à Gethsémani, da
le jardin même où il vient d'être arrêté, on voit Jés
s'adresser à des sanhédrites dont la présence, explici
ment affirmée par saint Luc, surprend fort les exégète
et leur tenir des propos qui ressemblent assez à ce
que Jean lui prête devant Anne quelque temps après.

Quoi qu'il en soit de ces suggestions, qui ne sauraie
être proposées avec certitude, on retiendra de cette pr
mière discussion qu'il y eut bien deux comparutions
Jésus devant les autorités juives, la première toute of
cieuse et privée, devant Anne assisté tout au plus
quelques membres de la famille archisacerdotale,
deuxième, officielle et régulière, qui eut lieu au pe
jour en présence de Caïphe et de tout le Sanhédrin.

Le deuxième cas qui mérite discussion se trouve da
la phase romaine du procès : où et quand eurent lieu
flagellation, le couronnement d'épines et les outrages
Seigneur ?

Car ici encore les évangélistes divergent. Matthieu
Marc placent le tout dans le Prétoire après la condam
nation. Jean leur donne le même théâtre et les mêm
acteurs, les soldats romains, mais situe l'épisode au m
lieu du procès et non à la fin. Que choisir ?

La flagellation paraît mieux en place chez Matthi
et Marc; après la condamnation et comme prélude à
crucifixion, il était de règle qu'on flagellât le condamn
non d'ailleurs pour augmenter son supplice, mais
contraire pour le diminuer : pour un corps intact l'atro
suspension de la croix pouvait durer fort longtemp
car la mort ne venait que par épuisement; on comme
çait donc par imposer une dure flagellation qui brisa
la chair, faisait couler le sang et rendait ainsi la mo

plus rapide. Au contraire, il serait sinon impossible, du moins insolite qu'un magistrat romain se permît de faire flageller un prévenu, qui n'est pas encore déclaré coupable, uniquement pour tenter d'assouvir la haine des accusateurs. Sur ce premier point on peut donc préférer l'ordre de Matthieu et Marc à celui de Jean.

Mais pour les outrages, ce sera l'inverse. On comprend assez bien que cette mascarade, qui fait de Jésus un roi de comédie, se place dans un entr'acte du procès comme un épisode dont Pilate tire parti pour essayer de sauver Jésus en montrant aux Juifs qu'il est ridicule de craindre les ambitions politiques d'un si pauvre homme. « *Ecce Homo !* » Au contraire, une fois la condamnation prononcée et la flagellation administrée, les soldats ont-ils pu s'accorder les nouveaux délais que suppose la scène d'outrages décrite à ce moment par Matthieu et Marc ? Le procès était terminé; il était plus de midi; on était pressé d'en finir, les Juifs surtout qui avaient à préparer leur repas pascal. Tout ce monde a-t-il dû attendre que les soldats aient fini de s'amuser dans l'intérieur du Prétoire ? Il est bien probable que Matthieu et Marc racontent ici un épisode qui s'est produit plus tôt.

Ainsi, les outrages auront eu lieu au milieu du procès, comme le dit Jean, et la flagellation à la fin, comme l'ont dit Matthieu et Marc. Cette différence de rédaction ne doit pas nous surprendre. Selon un procédé bien connu, ces deux faits analogues se seront rapprochés l'un de l'autre, la flagellation rejoignant les outrages dans Jean, les outrages rejoignant la flagellation dans Matthieu et Marc.

Il resterait à résoudre une dernière difficulté : une telle scène de comédie peut-elle s'attribuer facilement à des soldats romains ? Certes, on a tenté de nombreux rapprochements avec des jeux cruels de l'antiquité; aucun ne convient parfaitement. Leur ensemble montre

seulement que l'on connaissait dans tous les pays d monde ancien cette farce sinistre où l'on se jouait d'u esclave ou d'un condamné, lui accordant avec mill bouffonneries une royauté éphémère, à la fin de quo souvent on le tuait. Il est possible que de telles coutu mes aient inspiré les sévices que subit Jésus. Mais en core une fois, de la part de qui? On hésite à prêter un telle conduite à des soldats romains dont la disciplin était austère, surtout en service commandé. Mais s'il obéissaient à une consigne du gouverneur? On n trouve pas moins difficile que Pilate ait ordonné un telle mascarade. Du moment que nous rejetons à plu tard la flagellation, il faudra admettre que Pilate a com mandé pour elle-même cette scène de comédie au milie du procès. En supposant même qu'il songe par là apitoyer les Juifs, une telle mesure est-elle conforme la dignité de sa position et à sa conviction de l'inno cence de Jésus?

Luc nous apporte ici une information qui peut êtr fort précieuse; il ne parle ni de flagellation ni d'outrage de la part des Romains, mais mentionne, lui seul, a milieu du procès, un transfert de Jésus chez Hérode, o il est tourné en dérision d'une manière qui rappelle d'as sez près la scène d'outrages des autres évangélistes : l roi Hérode, avec ses gens, se moque de lui, le revê d'un manteau éclatant, sans doute d'une de ses vieille robes royales, et le renvoie à Pilate dans cet accoutre ment. On a beaucoup discuté l'authenticité de cet épi sode que Luc a seul conservé; nous verrons un peu plu loin qu'on peut en maintenir l'historicité substantielle or, on y trouve un complément fort bienvenu aux autre évangiles : ce serait par le tétrarque juif Hérode et pa ses gens, c'est-à-dire par des Galiléens, que Jésus, leu compatriote, aurait été traité en roi de comédie. O comprendrait d'ailleurs aisément que les soldats ro mains, le voyant revenir dans cet état, aient ajouté leu

grain de sel à la plaisanterie : quelques nouveaux quolibets et, par exemple, cette couronne d'épines dont Luc ne dit rien. La scène commencée chez Hérode se serait ainsi terminée au Prétoire. Et Matthieu, Marc et Jean, qui ignoraient ou omettaient volontairement l'épisode d'Hérode, auront tout naturellement fait du Prétoire le théâtre de toute la scène.

Cette hypothèse garde un caractère conjectural, et on ne la propose qu'avec réserve. Voici, cependant, un dernier indice en sa faveur. La plus ancienne tradition hiérosolymitaine place le Prétoire en un lieu qui nous surprend. Des descriptions des anciens pèlerins il semble résulter qu'on vénérait jadis l'emplacement du Prétoire dans l'église Sainte-Sophie, en un lieu qui serait à chercher « du côté du Mur des Pleurs, près du tribunal religieux musulman, le Mékémeh, à l'endroit où la rue qui descend de la Tour de David aboutit à l'esplanade du Temple par la porte de la Chaîne »[1]. Comment expliquer une telle localisation ? Du Prétoire véritable il ne saurait être question en cet endroit, quelle que soit la solution que l'on adopte par ailleurs. Y a-t-il eu confusion avec le bâtiment du Sanhédrin, qui se trouvait effectivement dans ces parages ? C'est possible, mais on vénérait ailleurs le palais de Caïphe. Ne serait-ce pas plutôt le vague souvenir qu'un des épisodes du tragique procès s'était passé dans cette région, c'est-à-dire dans le palais des Hasmonéens, où résidait Hérode Antipas lors de ses séjours à Jérusalem, et qui se trouvait effectivement dans cette partie de la ville ? La mémoire de cet épisode aura entraîné avec elle celle de tout le drame et, avec lui, le Prétoire même, à une époque où celui-ci, toujours occupé par le gouvernement ou la petite garni-

1. Guide des RR. PP. Assomptionistes : *La Palestine*, 1re éd., p. 107; cf. éd. 1932, p. 127.

son, ne se prêtait pas à la pieuse vénération des pè rins.

Terminons ces discussions un peu menues par un pide tableau d'ensemble des événements qui se dér lèrent durant ce vendredi matin. On voudra bien te compte des degrés différents de certitude, de proba lité, de possibilité, qui distinguent la trame du fond certaines des reconstitutions ici tentées.

Jésus, amené prisonnier de Gethsémani, est cond dans le palais des grands-prêtres et y passe la nuit attendant que la venue du jour permette au Sanhéd de se rassembler. Durant cette veillée, Anne, et avec sans doute quelques chefs juifs, passent le temps en terrogeant Jésus sur sa doctrine et ses disciples. Int rogatoire qui n'a rien d'officiel, mais auquel l'auto d'Anne donne du poids. Car il est ancien grand-prêtre en garde le titre, le grand-prêtre actuel est son gen et cinq de ses fils ont été ou seront grands-prêtres. Jé répond dignement par un refus de s'expliquer; un va lui donne une gifle, et c'est le signal d'une moque générale que les Synoptiques nous décrivent avec p de détails que Jean. Puisqu'il refuse de parler, on pa le reste de la nuit à le tourner en dérision, les chefs crachent au visage et lui demandent de « prophétiser tandis que la valetaille, ceux qui l'ont arrêté et le g dent, lui administre des soufflets.

L'interrogatoire avait sans doute commencé dans salle du palais, mais le silence de Jésus ayant déçu espoirs d'une discussion, on n'aura pas tardé à le rec duire dans la cour, cette cour où Pierre est en train renier son Maître. Aussi Jésus peut-il lui jeter ce reg de douloureux reproche (Luc seul) qui jette le malh reux Pierre dans un amer repentir.

Enfin, le jour arrive et le Sanhédrin se rassem

Est-ce dans le même palais du grand-prêtre où Caïphe a sans doute, lui aussi, son logement? C'est possible, mais les récits évangéliques n'imposent peut-être pas cette localisation qui irait contre toutes les coutumes juives connues de nous. Le Sanhédrin ne se réunissait normalement que dans un bâtiment spécial, la *Lichnath haggazith* ou *Boulè,* au coin sud-ouest du Temple. Luc parle peut-être en ce sens quand il dit qu'on emmena Jésus du palais du grand-prêtre au Sanhédrin (XXII, 66). Et le texte de Matthieu et Marc ne saurait être invoqué en sens contraire; ils ne donnent aucune localisation pour la séance du jour, et nous avons vu ce qu'on pouvait penser de celle qu'ils placent la nuit. Si, dans leur tradition, la séance plénière du Sanhédrin s'est substituée à la comparution devant Anne, le déplacement dans le temps a pu naturellement entraîner le déplacement dans le lieu. Quoi qu'il en soit de ce point qui ne peut être décidé avec certitude, la séance a lieu, — nous reviendrons plus tard sur son contenu, — à la fin ne laquelle Jésus est déclaré digne de mort.

Alors on le mène chez le gouverneur, au Prétoire. On, c'est-à-dire les chefs juifs et leurs sbires. A lire Luc, on dirait que la foule les accompagne dès maintenant. Mais Matthieu et surtout Marc ont gardé un souvenir plus précis et plus vraisemblable : la foule n'intervient que plus tard, quand la première manche du procès est déjà engagée et que Pilate a déjà interrogé Jésus sans obtenir de lui aucun aveu qui prouve sa culpabilité. A ce moment, la foule monte au Prétoire, dit saint Marc, non pas à cause de Jésus, mais simplement parce que c'est la Pâque et qu'elle a le droit de demander ce jour-là la grâce d'un coupable. C'est Pilate qui saute sur l'occasion et relie les deux affaires : voulez-vous que je vous délivre Jésus? La foule accepterait peut-être, mais les chefs juifs parent le coup : demandez plutôt Barabbas! Et le peuple se laisse facilement convaincre : en effet,

Barabbas est un aventurier politique qui a trempé da une sédition où il a participé à un meurtre ; lui, moins, a fait ses preuves de courage civique contre l'o presseur romain, tandis que ce Jésus qui veut qu' paie l'impôt et qui maintenant se laisse arrêter sans m dire, sans se défendre... ! Que ce soit plutôt lui qui p risse ! Décision populaire que les chefs attisent et cha gent sans grande peine en un cri de populace déch née : qu'on le crucifie !

Pilate ne veut pas satisfaire cette haine des Juifs qu déteste; il croit trouver une échappatoire, ou au mo gagner du temps et s'éclairer sur l'affaire de ce Galilée en l'envoyant au tétrarque de Galilée, justement prés à Jérusalem pour les fêtes. Mais celui-ci se récuse et contente de tourner en dérision la royauté de ce fa Messie; Jésus retourne à Pilate affublé en roi de con die. Les soldats romains, le voyant revenir en cet coutrement ridicule, ajoutent sans doute leurs prop plaisanteries. Le gouverneur, lui, croit pouvoir ti parti de cette triste péripétie : il expose le pauvre bafo aux yeux de la foule, on ne pourra plus dire que c' un agitateur dangereux! En même temps, il est ravi se moquer d'eux. Mais les chefs juifs tiennent bon, et foule est lancée. Puisque rien n'a réussi, ils tentent u suprême manœuvre : menacer Pilate d'une dénonciati à Rome. Cette fois ils ont touché juste. Le gouverne a déjà eu, à cause d'eux, assez de démêlés avec le po voir central. Tout plutôt que de s'attirer une nouve accusation en cour de Rome. Il leur cède donc, non sa leur faire sentir qu'il les méprise et n'est pas dupe leurs faux griefs. Jésus est flagellé et conduit aussi au supplice.

Voilà, je pense, une suite cohérente, la meilleure je sache obtenir de nos quatre récits canoniques. Il n a suffi de les étudier avec une saine conception de liberté individuelle que laisse aux auteurs humains

charisme de l'Inspiration, pour rendre compte de certaines divergences où l'on veut voir des contradictions. Ainsi organisés entre eux, ils se présentent avec une vraisemblance historique qui, à la juger de l'intérieur, est inattaquable.

Mais ne peuvent-ils être attaqués de l'extérieur? C'est-à-dire ne sont-ils pas en contradiction avec les législations juive et romaine telles que nous les connaissons par ailleurs? On l'a dit, et il nous faudra examiner ces griefs.

(*A suivre.*)

Jérusalem.

fr. PIERRE-MAURICE BENOIT, O. P.

LIVRES

A. N. Whitehead, **Le Devenir de la Religion,** tra
Devaux, 1 vol., Aubier, 192 pp., in-12.

Whitehead et Alexander servent de points de référence à toute philosophie anglo-saxonne. Ils sont presque inconnus en France. faudrait donc se réjouir de la traduction de *Religion in the M king*. Malheureusement l'ouvrage est mal choisi et peu propre faire sinon estimer du moins comprendre la métaphysique de l'a teur. Whitehead a le don de combiner la plus grande clarté la plus grande obscurité; or, dans *Religion in the Making*, lorsqu est clair, il est discutable et soulève presque immédiatement n seulement la protestation du chrétien, mais encore les objectio de la plupart des philosophes; lorsqu'il est obscur, il est — po ceux qui ignorent ses autres ouvrages — incompréhensible, et peut s'étonner que M. Devaux n'ait pas cru bon d'ajouter à traduction des notes explicatives. Déjà le chapitre sur Dieu *Science and the Modern World* oscillait entre le rébus et l'erreu Whitehead est plus heureux lorsqu'il parle de la Science que de Religion.

M. Chastaing.

A. Mabille de Poncheville, **Le chemin de Jérusalem** Spes, 1939.

Après tant d'autres, M. A. Mabille de Poncheville nous offre s souvenirs de pèlerin, et nous avons plaisir à le lire. A vrai dir il n'a pas pris le chemin le plus court, et cela nous vaut de fin notations de voyage sur le monde hellénique et la Syrie. En Pale tine, il a visité tout ce qu'on peut visiter en une quinzaine jours. Il rattache les souvenirs bibliques aux bons endroits, — qui n'est pas sans mérite, — les évoquant avec simplicité et dé catesse, les replaçant sans affectation dans le cadre bariolé de l' rient d'aujourd'hui. La semaine sainte à Jérusalem est colorée discrètement émue. Certains préféreraient plus de tragique, ma toutes les âmes n'y sont pas également portées. Heureux aussi pèlerin, cultivé et fervent, que tout n'a pas rebuté en Terre Saint Touchante pensée : le livre est dédié à la mémoire du P. Olivie le vaillant Assomptionniste qui a conduit là-bas tant de caravan et qui a pris les devants pour attendre ses amis dans la Jérusale d'en-haut.

L.-M. D.

1. *Le Chemin de Jérusalem*, Spes, 1939. 18 fr.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Censure et Propagande.*
Savoir se taire et savoir parler.

E. JORDAN, Membre de l'Institut. *A propos du Code de la Famille.*
Deux principes caractérisent ce Code ; il faut relever la natalité ; et on ne peut le faire qu'en rétablissant la valeur de la famille. Ces deux principes permettent aussi d'en apprécier les réussites et les lacunes.

A. PIERHAL. *En marge du « Livre Blanc n° 2 ».*
Morale et psychologie en politique étrangère.

H. GUITTON. *Chronique économique et financière.*
Salaires et bénéfices de guerre.

LIVRES

La Jeunesse polonaise vous parle. — Les origines de la guerre. La Nouvelle Revue de Hongrie.

A TRAVERS LES REVUES

Buts de guerre (Les Nouveaux Cahiers, Politique).

DOCUMENT

Vilna et la Lituanie.

Censure et propagande

Ces sujets sont liés. Dans les deux cas il s'agit de se batt avec l'arme de la parole écrite ou parlée. La censure e l'arme de la défensive, la propagande celle de l'offensi L'une et l'autre sont un hommage rendu à la puissance l'information et un témoignage de ses responsabilités.

Ne cachons pas que cette mainmise par l'État sur l'e pression publique de la pensée est un problème particul rement difficile en régime d'opinion. C'est le brusque re versement d'un des privilèges les plus chers aux citoyen et d'un de ceux qui, par sa nature et ses effets, détermi les conditions du statut politique. Supprimez-le radica ment et nous sommes en plein État totalitaire.

Les dictatures ont donc l'avantage de manœuvrer au une extrême aisance, en temps de guerre, la direction l'opinion. Dès le temps de paix, la presse est muselée et l bouches sont cadenassées par la peur de l'espionnage et la délation. La guerre survient et rien n'est changé. Tout les voix autorisées continuent à faire entendre la voix un que de l'État. Le système est de la plus grande simplici Il atteint même un point idéal de simplicité dans le cam de concentration.

Nous en convenons, la férule des censeurs nous est u nouveauté peu agréable. Il faut dire cependant que la gê ressentie est fort inégale. Si le monde de la presse et d parlement y est très sensible, reconnaissons francheme

que la masse des lecteurs éprouve à cet égard beaucoup d'indifférence. La restriction du droit de tout imprimer lui paraît si naturelle qu'elle est inclinée à beaucoup d'indulgence pour l'usage abusif des ciseaux. On peut même affirmer que si le temps ne manquait pas pour combler les blancs des textes condamnés, la grande majorité n'aurait aucun motif de se récrier. Le bon sens populaire ne met pas en balance le sacrifice du sang et de l'or qui lui est demandé et les désagréments du silence imposé parfois à la presse. Les députés et les sénateurs ne sont-ils pas là pour se faire auprès du gouvernement l'écho des plaintes légitimes dont l'aigreur troublerait l'esprit public? Nous voyons tous les jours qu'ils ne manquent pas à cette tâche, et que leur intervention n'est pas sans résultat.

Sur quoi portent les rigueurs de la censure? Sur quatre points principaux : les nouvelles militaires intéressant la stratégie, la composition des effectifs et l'armement; les informations susceptibles de contrarier dans le présent ou dans l'avenir les mouvements de notre diplomatie; les critiques tendant à ruiner la confiance dans le gouvernement; enfin, les polémiques entre Français, toutes brûlantes des haines cultivées dans le temps de paix.

Je ne vois pas qu'il y ait rien là qui prête, en principe, à de graves récriminations. Que, dans la pratique, on soit fondé parfois à se plaindre, c'est bien évident. Mais toute la question est de savoir si nous voulons concéder qu'une institution nécessaire est sujette à l'erreur, et s'il est préférable de la subir avec ses défauts ou de la supprimer. Je ne cesse pas de me sentir un homme libre parce que c'est moi qui consens à la suspension de mes libertés.

Je ne puis d'ailleurs m'empêcher d'observer que les plus échauffés contre la censure sont précisément les plus ardents défenseurs des régimes d'autorité parmi lesquels je range, bien entendu, les partisans de la dictature du prolétariat. Et cela donne la mesure de leur aptitude à l'obéissance le jour où le régime de leur rêve aurait supprimé toute liberté d'opinion.

On comprend bien que la censure et la propagande sont les deux aspects d'une même exigence quand on voit l'habi-

leté de nos ennemis à exploiter, en les déformant au besoin les informations de nos journaux. Ce qui nous semble un perte d'un côté est donc un gain de l'autre, le travail de no censeurs étant un élément de notre action sur l'opinio extérieure.

Avouons que les ressorts de cette action nous sont pe familiers. Nous découvrons, en tâtonnant, l'importance ex trême d'une arme dont la valeur nous était mal connue Contre les disciples d'une philosophie politique toute mat rialiste, nous aimions à répéter que ce sont les idées qu mènent le monde. Mais nous avons négligé d'apprendre les embaucher au service de notre cause.

Je crains que nous ne soyons pas encore sortis de la pé riode d'improvisation, et que nous ayons de la peine à pa venir promptement jusqu'au grand art. Le travail de forma tion et d'organisation se ressentira longtemps du temps perdu. Et d'autant plus que nous nous interdisons le moyen commode dont l'ennemi chaque jour use et abuse, celui d mensonge effronté, de la contre-vérité constamment subst tuée à la vérité toute nue. En matière de propagande, bonne foi est une difficulté de plus, à quoi nous ne pouvon songer à nous soustraire. Le manque de prévoyance en e une autre, car le mensonge promptement propagé ne lais plus de place à la vérité quand elle arrive ensuite d'un pa traînant.

Où il me paraît que nous ayons le plus à progresser, c'e dans la connaissance psychologique de ceux, adversaires o neutres, dont nous cherchons à former le jugement. Nou semons à la volée, sans connaître la nature du terrain o tombent les grains que nous jetons. Nous n'irons jamai bien profondément dans l'esprit des autres si nous mécon naissons leurs goûts, leurs tendances, leurs passions, leur défauts et leurs vices. La corde lointaine ne vibrera que pa sympathie avec celle qui lui donnera la note qui convien Enfin, on ne dira jamais assez la force des formules simple peu nombreuses et répétées à satiété.

Apprenons donc à nous taire et à parler. Le travail n sera pas perdu pour le temps de paix.

CIVIS.

A propos du Code de la Famille

Nous ne prétendons certes pas dispenser nos lecteurs de lire avec soin le *Code de la Famille,* qu'il est facile de se procurer, ni, non plus, leur en donner un commentaire suivi, qui remplirait un volume, et réclamerait toutes les connaissances d'un jurisconsulte de profession. Nous voudrions simplement indiquer et discuter les tendances qui le caractérisent. Et nous aurons à nous occuper, au moins autant que du Code, du rapport, adressé au Président de la République, qui lui sert d'introduction.

Ce rapport constate la dénatalité française et en indique les conséquences d'une façon si magistrale que nous tenons à le reproduire.

Au nombre des incalculables conséquences de la faiblesse de la natalité française, figure au premier plan l'aggravation du péril extérieur; à la menace que sur nos frontières métropolitaines et impériales font peser les peuples dont l'accroissement en nombre favorise l'ambition, comment peut répondre un pays dont la population travailleuse et combattante tend à se réduire? Les forces militaires, l'armement économique risquent de s'amenuiser; le pays se ruine peu à peu; la lourde charge fiscale individuelle, au contraire, s'accroît sans cesse; le poids des obligations sociales, comme celles de l'assistance, se fait plus pesamment sentir à chaque citoyen; des industries sont petit à petit privées de débouchés et, par suite, menacées d'abandon; des terres tombent en friche; l'expansion au-delà des mers perd de sa force; de l'autre côté des frontières, notre prestige intellectuel, artistique est atteint.

Par contre, quand le rapport entreprend de mesurer cette dénatalité en chiffres, il a le grand tort de s'en

tenir à des coefficients surannés. La natalité, dit-il, q était de 35 pour 1000[1], n'est plus que de 14; le nomb des décès l'emporte sur celui des naissances. Aujou d'hui, tout coefficient qui ne tient pas compte de la con position de la population en âges doit être considé comme insuffisant. Chinoiserie, dira-t-on peut-être. Ma à tort. Un argument qu'ont invoqué bien des ignorant et qui a aidé bien souvent des gens, même intelligent à ne pas s'inquiéter de la baisse des naissances, a é cette illusion : « Nous pourrons toujours compens cette baisse par celle de la mortalité. » Autrement d fabriquer une population de vieillards.

Le rapport, d'autre part, quand il s'agit de situer France parmi les autres pays, trompera certainemen par la manière dont il présente les choses, des lecteu non avertis, et leur fera croire que la stérilité est un fa spécialement français. Il n'en est rien; la baisse des naî sances est aujourd'hui le vice et le danger de presq toute la race blanche, y compris les pays anglo-saxon y compris le Canada, même français, à la fécondité pr verbiale; et la Russie, et bien d'autres. A peu près pa tout, on s'abandonne complètement, encore plus peu être que ne fait la France, et nulle part ou presque ne cherche à réagir. Deux États seulement — il est vr qu'ils nous touchent de très près — luttent avec énerg L'Allemagne est parvenue à relever son chiffre de na sances, qui était tombé très bas ; c'est un succès d méthodes hitlériennes, alternance des coups de trique des morceaux de sucre; mais elle est d'ailleurs très lo d'avoir retrouvé sa natalité de la fin du XIXe siècle; elle n'a pu réussir en partie que grâce à cette circon tance favorable, qu'ayant eu encore une bonne natal au début du XXe siècle, elle pouvait trouver, vers 193 d'assez nombreux jeunes gens susceptibles de dever des procréateurs. Quand elle ne pourra plus en cherch

1. Il y a 10.000; mais par un *lapsus*; c'est 1000 qu'il faut li

que parmi les classes de naissances si faibles de la guerre de 1914-1918, et de l'après-guerre, on verra. L'Italie a fait aussi un gros effort. Jusqu'à une date toute récente, elle avait échoué; le nombre des naissances n'augmentait pas, au contraire. L'année 1938 a vu un progrès marqué. Il serait imprudent de prédire si cette poussée sera ou non durable.

Il va d'ailleurs de soi que la France n'a rien à gagner à ce que la race blanche presque entière soit malade avec elle. Au contraire, on peut en conclure que le mal est singulièrement contagieux et tenace.

*
* *

Ce que la France a de particulier, c'est d'abord et surtout qu'elle est entrée dans la mauvaise voie deux ou trois générations avant les autres pays. C'est ainsi que de part et d'autre les causes immédiates ont pu varier, ne fût-ce qu'à raison des dates.

Contrairement à ce que semble dire le rapport, la France a toujours été peu encline à l'émigration. Des explorateurs illustres, mais isolés, des colons en somme peu nombreux, comment comparer cela aux énormes et persévérantes poussées d'émigration qu'ont connues les Anglais, les Allemands, les Italiens, pour ne parler que des grands pays voisins du nôtre? De bonne heure, la France avait perdu les colonies de peuplement qu'elle avait créées, mais non suffisamment occupées; et très vite les Français, en grande majorité, prirent des goûts casaniers. Or il est souvent arrivé que l'émigration est une fuite devant la misère, et épuise un pays; mais il est arrivé aussi, par contre, qu'elle soutient la natalité, sûre de trouver un débouché. — Très tôt, d'autre part, se manifeste en France la tendance qu'a si admirablement analysée Arsène Dumont : la capillarité sociale : chaque père désirant avec passion de maintenir son fils au degré de l'échelle sociale déjà atteint par la famille, ou de le

faire, si possible, monter plus haut. Bien d'autres tentations agissaient dans le même sens. C'était, par exemple, l'attrait de la ville, où l'élevage de nombreux enfants était beaucoup moins aisé qu'à la campagne, où les taux de fécondité ont coutume d'être faibles. C'était encore, dans le dernier tiers du XIXe siècle, le service militaire obligatoire; inévitable, certes, mais qui n'a jamais passé pour une école de morale sexuelle. Il faut tenir compte aussi de la baisse du sentiment religieux; si toute statistique proprement dite est impossible, quiconque voudra bien prendre la peine d'observer autour de lui un milieu autant que possible homogène : même niveau de vie, même genre de profession, etc., y constatera, non, certes, que tous les époux considérés comme catholiques ont des familles nombreuses, mais que la proportion des familles nombreuses est très sensiblement plus grande chez eux que chez les incroyants ou les non-pratiquants. Ajoutons, vers la fin du XIXe siècle, l'établissement du divorce, qui n'est évidemment pas de nature à encourager à s'entourer d'enfants. Et n'oublions pas que le simple fait de la diffusion, alors très active, des méthodes anticonceptionnelles, était déjà une très forte tentation de les employer.

Mais en ce temps-là, fécondité, ou restriction des naissances, c'était surtout l'affaire d'un chacun. Aujourd'hui, la restriction est l'affaire de tous; c'est l'intérêt commun et le devoir de l'humanité. Telle est du moins la doctrine qu'on nous prêche aujourd'hui. Le monde anglo-saxon [2], par un bien curieux oubli de son *cant* d'autrefois, a presque le monopole des puissants et dangereux arguments par lesquels on l'appuie.

1° Il s'est formé, nous dit-on, dans la société riche et industrieuse et civilisée de la race blanche, une race inférieure, physiquement tarée, féconde inutilement, et

2. On pourrait bien citer aussi les pays scandinaves, mais leur faible population leur ôte de leur importance.

qui est une lourde charge sociale. Il faut s'en défaire, non pas en cherchant à l'améliorer — ce serait y perdre son temps —, mais en la décourageant de se reproduire [3].

2° Il faut délivrer l'homme, et surtout la femme qui en souffre encore davantage, de la charge de l'enfant. L'enfant désiré, voulu, soit; encore à la condition qu'il soit sain; mais l'enfant imposé par la nature ou par le devoir; l'enfant rançon de l'amour, une des plus grandes découvertes de l'humanité sera d'avoir détruit tout cela. Naturellement, beaucoup de ces idées ont passé en France, mais pas encore avec une puissance aussi irrésistible. Dans la polissonnerie, la France n'a pas de rivale; il faut, hélas! l'avouer. Dans ses statistiques de natalité, détestables, à coup sûr, le passé pèse sur le présent, et l'aggrave. Dans la guerre à l'enfant, elle n'est probablement pas au premier rang.

*
* *

La situation française étant ainsi précisée, que propose-t-on pour la rétablir?

Reconnaissons-le d'abord. Après tant d'années pendant lesquelles on s'est si peu préoccupé de la natalité et de la famille, ou d'une façon si décousue, et où souvent, il faut le dire, on a agi contre elles, le seul mot de *Code de la Famille* est un véritable événement, plein de promesses. Deux principes y sont affirmés, en effet : il faut relever la natalité, et *on ne peut le faire que par la famille.*

Nous ne croyons pas, sans doute, avec l'auteur du

3. Ces idées ont d'ailleurs pénétré en France. Il existe assez nettement deux partis opposés : le parti de la santé et le parti nataliste. Santé ou nombre. Et pourquoi pas : santé *et* nombre? C'est un tort incontestable de quelques natalistes de n'y avoir pas assez songé.

rapport, « qu'un simple avertissement suffise à déterm ner un renversement des tendances ». N'essayons pas c'est plus sûr. Mais applaudissons à ce qui suit : « nous est apparu que les pouvoirs publics failliraient leur mission s'ils ne se préoccupaient pas de soutenir l familles nombreuses du point de vue matériel, et de *pr téger la cellule familiale du point de vue moral.* » Ferm réponse enfin renvoyée à cette affirmation presque inj rieuse : « On veut des enfants ? Combien y met-on Tant par tête ! » Il y a tout de même une différen entre aider et récompenser, ou payer.

Nous voudrions pouvoir signaler les retouches et pe fectionnements apportés à des mesures déjà en vigueu qui ont pour objet d'assurer aux familles nombreus une vie plus facile et plus large. Il nous faut y renonce Nous insisterons, par contre, sur deux innovations de quelles on peut espérer beaucoup. Elles concernent l cultivateurs, jusqu'ici non pas oubliés, certes, mais u peu sacrifiés, parce qu'il était bien plus facile d'organ ser les allocations familiales pour les ouvriers que po des petits fermiers, ou métayers, ou de petits propri taires, ou le manœuvre travaillant un jour ici et u jour là.

Tout d'abord, le *prêt à l'établissement des jeunes m nages.* On sait de quoi il s'agit : « en vue de favoriser maintien ou le retour à la terre et d'encourager la nat lité, il peut être accordé à toute personne remplissa les conditions définies ci-après un prêt dit « prêt à l' tablissement des jeunes ménages », dont le montan compris entre 5.000 et 20.000 francs, est exclusivem destiné soit à l'acquisition de matériel agricole et c cheptel, ou à celle d'objets mobiliers indispensables a ménage, soit à l'aménagement du logis ».

Contrairement à ce qui s'est fait en Allemagne, c l'idée a pris sa source, le prêt n'est accordé que po s'installer à la campagne. Rien de plus sage. Po beaucoup de cultivateurs, il est très difficile d'organis

n système d'allocations familiales, parce qu'ils ne sont as des salariés, mais des fermiers ou des petits pro-riétaires. Au lieu de s'obstiner à vouloir donner bon ré mal gré la même chose à tout le monde, la bonne néthode est d'adapter l'aide aux conditions de chacun. e paysan a beaucoup plus besoin que l'ouvrier de rece-oir une mise de fonds. Le prêt à l'établissement la lui ssure.

Les conditions mises aux prêts sont assez sérieuses. outefois, l'intérêt est si grand de former vraiment une lite que nous nous demandons si l'on n'aurait pas pu piter l'exemple de la Suède, qui connaît aussi les prêts u mariage : exiger que les candidats aient économisé ux-mêmes une partie de la somme nécessaire.

Les paysans vont bénéficier d'une autre réforme en-ore, très importante également. De longue date, une pplication servile du Code civil entraînait les consé-uences les plus injustes. Un cultivateur, par exemple, vait deux fils. L'un d'eux abandonnait la terre, partait our la ville, y réussissait plus ou moins, tandis que son ère restait avec leur père, travaillait avec lui, ne tou-hait aucun salaire en argent, mais seulement le vivre t le couvert, et tout au plus un très modique argent de oche. Et cela pouvait durer vingt ou trente ans. Le ère mourait, le citadin revenait, empressé à réclamer a part. Le Code voulait qu'entre les deux fils on par-ageât également. Ce qui, trop souvent, entraînait la ente du bien, que généralement le fils cultivateur tait incapable de racheter, à moins de s'endetter ourdement : où aurait-il pu trouver l'argent? Il avait endant toute une vie incorporé en quelque sorte son ravail dans la terre; il avait trimé, sué, pour agrandir, arfois, en tous cas pour entretenir en bon état le do-naine; le résultat de tous ces efforts était réputé pro-riété du père, et devait être partagé également entre elui qui avait créé cette plus-value et celui qui n'y avait ollaboré en rien. Une iniquité aussi absurde, mainte-

nue avec entêtement, par un culte servile pour le Co
a certainement contribué beaucoup à détourner les pa
sans de la terre. Dans certaines régions, il est vrai,
bon sens et la tradition avaient maintenu une rè
équitable, que la force de l'opinion empêchait le dés
teur de la culture de contester. Dans son remarqua
livre, *Le malaise paysan,* M. Jean Yole a montré co
ment des arbitres, dans la justice desquels on avait c
fiance, faisaient accepter à l'amiable un partage qui
tablissait la justice. — Aujourd'hui, la loi intervie
« Les descendants d'un exploitant agricole qui, âgés
plus de dix-huit ans, participent directement et effe
vement à l'exploitation sans être associés ni aux bé
fices ni aux pertes, et qui ne reçoivent pas de salaire
argent en contrepartie de leur collaboration, sont ré
tés légalement bénéficiaires d'un contrat de travail
salaire différé. Pour chacune des années durant lesqu
les le descendant aura participé à l'exploitation,...
taux de ce salaire sera égal, selon les cas, à la moitié
salaire annuel soit de l'ouvrier agricole logé et nou
soit de la servante de ferme également logée et nour
tels que ces salaires seront constatés chaque année
par département, par arrêté du ministère de l'Agric
ture pris après avis de la Chambre d'agriculture. »

Il est évident que le fils qui sera resté avec son p
trouvera dans ce salaire ainsi différé une facilité p
conserver le domaine qui devait, en bonne justice, r
ter le sien et qu'on lui assure par ce biais.

Les rédacteurs du *Code de la Famille* ont donc f
ici, d'excellente besogne.

On nous permettra tout de même une citation
peut s'appliquer à l'aide à la famille. Paul Bureau,
des hommes de notre temps qui ont le plus médité
les rapports de la morale et de la fécondité, avait
maxime qu'il répétait souvent : « Il n'y a pas de bo
cabine sur un paquebot en perdition. » Traduisons :
est impossible d'assurer réellement aux familles n

reuses une bonne cabine, entendez une large aisance, ur le paquebot en perdition que sont les finances fran-aises. » *Autant peut-être qu'aux allocations et aux dé-rèvements, les familles nombreuses sont intéressées au elèvement de nos finances, sans lequel leur condition era toujours précaire,* mais qui suppose de longues nnées d'économie rigoureuse et d'administration très age et très habile.

*
* *

Nous passons au titre II du *Code,* qui est intitulé : *rotection de la famille.* Le premier chapitre traite de *'avortement.* Précautions prises pour l'empêcher, pei-nes prévues pour les coupables, tout cela est bien. Une éserve, cependant, sur l'article 87, le cas « où la sau-egarde de la mère gravement menacée exige soit une ntervention chirurgicale, soit l'emploi d'une thérapeu-ique susceptible d'entraîner l'interruption de la gros-esse »... pourquoi ne pas dire franchement : la mort de 'enfant? Tout d'abord, l'avis de deux médecins con-ultants qui devront, « après examen et discussion », lonner leur avis — c'est chose possible peut-être à Pa-is, ou dans une grande ville; mais en rase campagne, ue peut faire le médecin dans l'embarras, quand il de-ra alerter à bien des kilomètres peut-être des confrères ui se trouveront eux-mêmes en course au moment où e coup de téléphone essaiera de les atteindre? — Mais urtout le *Code* paraît trancher bien vite une question ingulièrement délicate. Il semble bien faire sienne une pinion très répandue, mais qui n'en est pas plus sûre : 'est un principe que la vie de la mère doit passer avant elle de l'enfant. Pourquoi? parce que, plus âgée, elle st plus utile en ce monde? On irait loin avec des argu-nents pareils. La vérité est que la mère et l'enfant, nême si ce dernier est encore dans le sein maternel, ont des êtres distincts qui ont le même droit à vivre. Notre incompétence ne prétend pas résoudre tous les

cas qui peuvent se présenter. Mais il est à craindre qu la solution un peu trop simple du *Code* ouvre la fissu par laquelle tout passera de nouveau.

On notera que le *Code* ne dit pas un mot de la stéri sation; une pratique encore bien rare, mais qui pourra se développer. Rien non plus des pratiques anticonce tionnelles, qui préviennent tant de naissances. Sa doute, on ne peut les atteindre directement. Mais de choses seraient très possibles : *a*) frapper les publicist et autres qui prêchent et propagent le néo-malthusi nisme[4], il n'en manque pas; *b*) frapper aussi les ma chands qui vendent les instruments *ad hoc*. Encore u fois, ce serait fort possible ; à telles enseignes qu existe des lois en ce sens. Il ne serait pas inutile de l rappeler et d'en réclamer l'application.

Le second chapitre du titre II — nous passons sur l parties moins importantes — intéressera plus de pe sonnes peut-être qu'on ne le croit : il est d'actualité parler de la *légitimation-adoption*. Il s'agit de l'add tion « en faveur des enfants âgés de moins de cinq an dont les parents sont inconnus[5] ; elle ne peut être d mandée que conjointement par des époux non sépar de corps, âgés de plus de quarante ans et n'ayant enfants ni descendants légitimes ». De cette pratiqu nous ne voudrions pas dire qu'elle est à la mode, ma elle paraît se répandre. Dans quelle mesure aura-t-e un caractère vraiment « familial », on peut en discut Assurément, il n'est pas rare qu'elle ait d'heureus suites pour l'adoptant et l'adopté. Mais il ne faut p

4. Peut-être pourrait-on dire que ces fauteurs du néo-malt sianisme rentrent dans le chapitre II : *De l'outrage aux bon mœurs*.

5. Ces enfants sont remis aux adoptants soit par les œuv privées, soit par l'Assistance publique. Le pupille de l'Assista publique est assimilé à l'enfant dont les parents sont inconnus est clair que les parents adoptifs ne peuvent jamais être exposé des réclamations de la part des parents réels.

oublier qu'elle est, en somme, un pis-aller. Car enfin c'est une loi morale, vieille comme le monde, que l'homme et la femme qui donnent le jour à un enfant l'imposent par là même le devoir de l'élever. Et si droites que puissent être les intentions des adoptants, on ne peut qualifier que de pis-aller des adoptions qui supposent autant d'abandons. Que la fille-mère ait agi par égoïsme ou qu'elle n'ait trouvé nulle part l'aide qu'il lui fallait, la société n'a pas à se vanter. Ce n'est pas de la défense de la famille qu'il s'agit ici, mais d'un replâtrage de fortune.

Pour les deux principales sections du chapitre III : *Protection de la race,* intitulées : *De l'outrage aux bonnes mœurs* et *De la lutte contre l'alcoolisme,* nous n'avons, en somme, rien à dire. Il y aurait quelque affectation à signaler un oubli : il s'agit, il est vrai, de la question si grave et si débattue de la prostitution réglementée; — plus encore à faire remarquer ce que l'auteur même du rapport a reconnu : Aucun texte n'y figure qui concerne le logement, cet élément indispensable de la vie familiale[6]. » Rien de plus simple que d'enrichir de nouveaux chapitres le cadre très bien compris du Code.

*
* *

Une autre question, bien plus grave, se pose : le *Code* sera-t-il appliqué? Bien des exemples de lois restées lettre morte autorisent ce doute. Prenons les décrets relatifs à la pornographie et à l'alcoolisme : nulle part la justice ne trouvera plus à s'occuper si elle le veut bien. Il ne faut pas s'imaginer que l'on n'aura affaire qu'au liquoriste du coin ou à la tenancière du kiosque le plus proche. Les deux commerces dont il s'agit sont concentrés dans de puissantes sociétés dirigées par des hom-

6. En fait, il existe d'ailleurs de nombreuses sociétés de construction, surtout, il est vrai, pour les ouvriers.

mes capables, considérables, en tous cas considérés l'on remarque les décorations de la Légion d'honne qui ornent leurs poitrines; ils sont en mesure de domin la presse, l'opinion et autres choses encore. Il a été ju qu'à présent à peu près impossible d'obtenir aucun r sultat sérieux. D'ailleurs, la résistance des petits est peu près aussi tenace. Un maire, un député, très co vaincus qu'ils se doivent à leur pays, hésiteront à faire un ennemi électoral acharné en refusant d'arra ger l'affaire de tel bouilleur de cru ou cabaretier mauvais termes avec la loi et le fisc. Et que de fois l tribunaux se sont-ils trouvés faibles?

Administrateurs et juges auront besoin d'une fer et honorable sévérité pour faire vraiment reculer mal[7]. Les rédacteurs du *Code* y ont pensé. Voici bi longtemps que des groupements de bien public, désire de combattre nos plaies sociales et lassés de l'indiff rence de la police ou de la magistrature, voudraie pouvoir intervenir en justice et s'irritent de recevoir to jours la même réponse : « Est-ce vous qui êtes lésé? Mais c'est l'intérêt public! — Alors cela ne vous regar pas. » Déjà, à propos de l'avortement, le *Code de Famille* avait décidé que « le droit de citation directe de se constituer partie civile est acquis aux syndica médicaux et syndicats de sages-femmes ». Ces dive groupements obtenaient ainsi le droit de veiller à la d gnité du métier. Dans un même esprit, le *Code* déci que « les associations reconnues d'utilité publique, et do les statuts prévoient la défense de la moralité publiqu pourront, si elles ont été agréées à cet effet par arrê du Garde des sceaux, exercer pour les infractions pr vues... les droits reconnus à la partie civile ». Et même « les ligues antialcooliques reconnues d'utili publique ». Si, comme il y a tout lieu de le croire, l

7. Un symptôme heureux apparaît d'ailleurs : depuis quelqu mois les tribunaux se montrent nettement plus sévères pour l avortements.

gues en question procèdent avec tact et mesure, un ien puissant moyen d'action aura été créé, la magis- rature aura trouvé un point d'appui et l'impunité ces- era d'être presque une règle.

*
* *

Tout compte fait, c'est beaucoup de reconnaissance t d'éloges que l'on doit aux rédacteurs du *Code*. Et ce 'est pas leur adresser une critique que d'ajouter : Le *ode* ne prétend pas et ne peut pas, tel qu'il est, suffire tout.

Ses auteurs — on voudra bien me passer cette com- araison — ont admirablement décrit les attaques des nnemis du dehors de la forteresse famille. Mais... et sa olidité intérieure, sur quoi repose-t-elle? Pas un mot, ans le *Code*, du mariage et du divorce. C'est peu; car nfin le mariage crée la famille et le divorce détruit le nariage. Nous ne nous plaignons pas qu'on n'ait pas ssayé de supprimer le divorce : dans l'état actuel des sprits, il n'y a pas la moindre chance d'y réussir[8]. Mais on devrait réclamer de la magistrature qu'elle xaminât d'une façon beaucoup plus sérieuse les procès n divorce, et s'appliquât à en déterminer les responsa- ilités; et toutes les fois qu'une des parties aurait com- nis une faute grave, telle qu'adultère, abandon, mau- vais traitements, une peine sérieuse fût prononcée et ffectivement exécutée : sur ce point comme sur tant 'autres, l'abus du sursis devient scandaleux. Et sans oute conviendrait-il plus souvent d'ôter à l'époux indi- ne tout droit sur l'enfant, pour lequel ces partages ne ont souvent qu'une source d'inconvénients et de peines.

Il y a plus. On nous accordera, sans doute, que c'est e mariage qui fournit encore, heureusement, de beau-

8. Il aurait été bon de reprendre et de modifier peut-être quel- ues récents changements apportés à la législation matrimoniale. Mais là encore eût-on réussi?

coup la plus grande partie des naissances. Et, d'aut part, la fécondité des époux dépend un peu de circon tances physiologiques auxquelles on ne peut rien presque rien, et beaucoup de l'idée qu'ils se font de le union, du sens des devoirs ou des désirs qu'ils y rat chent. Jamais un couple qui n'aime pas les enfants se contraindra à en avoir. Et jamais de l'argent ne su fira à le décider. Au mieux, il l'acceptera, au hasard, l'élévera... comment?

Combien on voudrait qu'un plus grand nombre « natalistes », au lieu de jongler avec les statistiqu qu'ils ont d'ailleurs bien raison d'étudier, eussent avec soin certains livres, comme par exemple les enqu tes si sérieuses par lesquelles Mlles Céline Lhotte Dupeyrat ont montré, entre autres choses, avec que effrayante légèreté sont conclus les mariages dans l milieux ouvriers des villes industrielles. L'indissolubili n'est pas du tout dans les choses prévues; un grave m tif de prudence disparaît ainsi. Les futurs époux fiancent, très souvent, en dehors de leurs parents, q ne seraient peut-être pas toujours beaucoup plus raiso nables. Ils ne prennent pas la peine de s'étudier mutue lement. Aucun souci de leurs santés respectives. Cepe dant, on sait qu'il y a une vague maladie appelée tube culose, et dont il est bon de se garder. « De la syphili disent Mlles Lhotte et Dupeyrat, si fréquente pourtan de sa terrible hérédité, on ignore tout. » Ne faut-il pa que le jeune homme se soit « amusé »; et alors il fa bien compter avec l'accident. « L'alcoolisme et son h rédité presque aussi désastreuse que celle de la syphili est à peine plus considéré. » « Presque jamais, ni c part ni d'autre, n'apparaîtra le sentiment d'une respo sabilité quelconque, et les conséquences... ne seron qu'exceptionnellement considérées, dans la suite, comm une relation d'effets à cause[9]. » On se marie, souven

9. Céline Lhotte, Élisabeth Dupeyrat. *Révélations pour la san des jeunes travailleuses*, pp. 119-121.

sans qu'il y ait, ni d'un côté ni de l'autre, la moindre épargne et la moindre aptitude à en faire. Le mari ne sait pas « bricoler », c'est-à-dire qu'il laissera le logis se dégrader et s'en dégoûtera. La jeune femme sait mal le ménage. Elle nourrira mal son mari. Elle n'entretiendra pas le linge, les vêtements. Elle n'a pas la moindre notion de la plus simple des comptabilités, ni aucune habitude d'en tenir une. D'où un gaspillage qui peut mener loin. Oserai-je dire que dans des ménages comme ceux-là il y aura ordinairement trop ou trop peu d'enfants ? Il y a pire encore : certains bas-fonds où les enfants ne sont pas rares, mais où la première chose à faire, pour les sauver, serait de les arracher à leurs parents s'il était encore temps.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, ce qu'ont montré d'une façon émouvante les enquêtes et les plaintes de la J.O.C.; aujourd'hui, à Paris, la plus grande difficulté que rencontrent les jeunes ménages d'ouvriers qui ne demanderaient qu'à avoir des enfants est dans les railleries haineuses et parfois les brimades qui leur viennent de leurs camarades. Il est des milieux dans lesquels on ne se contente plus de rester soi-même stérile, ni de conseiller aux autres de le rester, on veut les y contraindre. Est-ce à cela que pensait le rédacteur du rapport sur le *Code de la Famille* quand il écrivait : « Des propagandes sournoises volontaires ou involontaires tendent à détourner de la vie familiale. »

Dans un milieu plus élevé, le tableau change, bien entendu. Il n'est pas beaucoup plus riant. La directrice d'une grande école de jeunes filles, que j'ai bien souvent admirée pour l'intérêt affectueux qu'elle porte à ses anciennes élèves, m'a souvent aussi parlé de leur situation lamentable. A peine pourvues de leurs diplômes et lâchées dans la vie, ces jeunes filles ne songent qu'à une chose, à laquelle d'ailleurs des imprudents les poussent bien souvent : épouser aussi jeunes qu'elles. On se marie sans se connaître vraiment, ce qui est le plus grave;

mais aussi sans livret de Caisse d'épargne, sans trous seau, sans mobilier, sans une situation stable sur la quelle on puisse compter. Le premier enfant ou la pre mière maladie sont des coups terribles. A telles ensei gnes que les jeunes filles plus aisées, anciennes élève de cette école, ont dû faire entre elles une associatio pour soulager leurs anciennes compagnes dans leu gêne. Promenade et surveillance des enfants, par exem ple, auprès desquels on remplace les mères retenues leur travail; confection, entretien des vêtements, etc. Cet esprit d'entr'aide fait grand honneur aux jeune filles qui prennent sur leurs loisirs et leur petite bours pour secourir celles qui ne savent pas ce que c'est qu l'une ou l'autre de ces choses. Mais franchement, n vaudrait-il pas mieux retarder quelque peu le mariage Le mari une trentaine d'années, la jeune femme ving cinq, y a-t-il là quelque chose de déraisonnable? Bo nombre de « natalistes », il est vrai, poussent au ma riage précoce. Ils croient, par là, relever la natalité Statistiquement et démographiquement ils ont raison Plus les époux se marient jeunes, et plus est longue l période de fécondité possible. Mais l'expérience nou montre ce que la psychologie fait prévoir. A vingt an comme à trente, on connaît et on emploie les moyen d'éviter l'enfant. Ne serait-ce pas ce qu'oublient, dit-on certains prêtres, très convaincus qu'ils ont sauvé u jeune homme quand ils l'ont marié? La loi du mariag est-elle beaucoup plus légère que celle du célibat?

*
* *

De ces remarques on conclura peut-être que le moye le plus efficace pour relever la natalité, le seul indisper sable — je ne dis pas qu'il se suffise —, c'est la prépa ration morale et économique au mariage. Dans une so ciété bien faite, on pourrait dire : « C'est l'affaire de parents, leurs conseils et leurs exemples valent tous le

iscours. » Il y a du vrai là dedans. Mais trop de parents, ujourd'hui, sont au-dessous de leur rôle. Les suppléer evient nécessaire. Nous ne comptons pas du tout sur 'école primaire ou secondaire ; d'abord, dans la pre-nière les enfants sont trop jeunes pour que la préparaion ne reste pas très lointaine et très indirecte; puis, ans l'une et dans l'autre, maîtres et maîtresses ont aure chose à faire et sont préparés à cet autre chose[10].)n pourrait, au moins pour les jeunes filles, utiliser les coles ménagères qui font déjà une partie de la tâche. l y aurait, croyons-nous, beaucoup à attendre des assisantes sociales, surtout pour la campagne, s'il était posible de les multiplier bien davantage. Le scoutisme ournirait sans doute bien des occasions de parler utilenent. Du côté catholique, on a commencé à former des roupements qui donnent des espérances.

L'essentiel est que ce que nous préconisons n'est pas précisément un cours, un enseignement méthodique et onné à tous. Donné à tous *ex cathedra,* il ne servirait ans doute à rien. Il s'agit de susciter une élite qui, ellenême, s'élargira. Et cela par un moyen très facile : saiir toutes les occasions — et les faits divers d'un joural en fourniraient déjà beaucoup — pour provoquer la éflexion des jeunes gens ou jeunes filles avec lesquels n cause sur les choses les plus simples et les plus couantes, mais qui sont souvent suffisantes à faire penser.

10. Il ne faut, bien entendu, pas confondre ce dont nous parons avec ce que propose le *Code : un enseignement des problèmes démographiques,* « sous leur aspect statistique et dans leurs rapports avec les questions morales et familiales ». Il sera « obligaoire pour tous les maîtres et pour tous les élèves à tous les degrés le l'enseignement et dans tous les établissements scolaires publics t privés ». Il « sera donné selon les indications figurant dans un rrêté du ministre de l'Éducation nationale, pris après avis ».

L'intention est excellente. L'exécution sera, croyons-nous, très lifficile, surtout dans l'enseignement primaire rural, parce que là l est impossible que les idées et l'état civil du maître soient nconnus de son entourage.

« Voudriez-vous être le pauvre gosse qu'on a arraché l'autre jour à ses parents qui le martyrisaient ? et pourquoi ? parce qu'eux-mêmes buvaient. — Un tel a planté là sa femme. Voudriez-vous être abandonné ainsi. Et ne croyez-vous pas que les choses auraient tourné tout autrement si elle avait réfléchi avant de se marier ? — Vous me dites que sur votre palier, à côté de chez vous il y a de beaux enfants qui font plaisir à voir. Et à l'étage inférieur de pauvres petits qui, sans même être maltraités, font peine à voir ? Vous êtes-vous demandé pourquoi ? » — Et de ces misères, on remonterait sans peine aux idées morales.

E. Jordan,
membre de l'Institut.

NOTES ET RÉFLEXIONS

En marge du « Livre Blanc n° 2 »

Le *Livre blanc* anglais n° 2 ayant été traduit en français, et pouvant être obtenu dans tous les kiosques, il est peut-être superflu d'en examiner la matière même, comme nous l'avons fait pour le *Livre bleu* [1]. Aussi, après avoir rappelé qu'il s'agit de documents concernant les persécutions religieuses et le traitement infligé à des « nationaux » allemands dans les camps de concentration du IIIe Reich, nous bornerons-nous, si l'on veut bien nous le permettre, à quelques commentaires.

La première réflexion qui vienne à l'esprit, quand on ouvre ce cahier, c'est évidemment celle-ci :

« Hé quoi ! le Gouvernement britannique possédait depuis des mois, des années, ces documents dans ses cartons. Il connaissait donc le véritable caractère des hommes au pouvoir en Allemagne. Et néanmoins il a continué à vouloir négocier avec eux ! »

C'est, direz-vous, le type de la question embarrassante, et qu'un homme de bon ton évite de poser. Mais il nous semble que vu l'importance du problème débattu, on peut se résigner, en l'occurrence, à pécher contre le bon ton. D'autre part, on ne supprime pas la contradiction parce qu'on évite de la formuler.

Cela est si vrai que le Gouvernement anglais lui-même n'a pas manqué de répondre d'avance à cette objection inévitable :

« Aussi longtemps — explique-t-il dans une note liminaire — que subsistait le moindre espoir d'arriver à un arrangement avec le Gouvernement allemand, il eût été inopportun de faire quoi que ce soit qui puisse aigrir les relations entre les deux pays. »

1. Voir *La Vie Intellectuelle* du 25 décembre 1939, p. 403.

Ce point de vue peut parfaitement se défendre, il s'app sur la conception en quelque sorte « classique » des re tions internationales : pas d'immixtion dans les affai intérieures d'un autre pays.

Nous permettra-t-on d'exposer le nôtre ? A notre avis, Cabinet britannique s'est trompé.

Nous pourrions nous contenter de la preuve *a posterior* il s'est trompé, puisqu'il a échoué dans sa tâche, qui ét d'empêcher la guerre. Mais on ne manquera pas de no objecter que rien ne prouve que la politique contraire e mieux réussi. C'est pourquoi nous aimerions essayer de montrer que la politique incriminée ne pouvait pas ne p échouer, qu'on aurait pu prédire qu'elle échouerait. Et po cette démonstration, nous nous appuierons exclusiveme sur des lois psychologiques et morales d'une valeur t générale, et tirées de l'examen de la nature humaine : ce nature d'une si remarquable fixité, si constamment semb ble à elle-même dans le temps comme dans l'espace.

Les gouvernants anglais ont commis cette erreur de *p chologie* [2], malheureusement courante, qui est de cro qu'un malfaiteur — *aussi longtemps qu'il ne s'est pas am dé* — est capable, dans sa conduite, de suivre deux règle la bonne et la mauvaise. C'est d'avoir espéré que celui q agissait comme un gangster en politique intérieure pouv agir comme un gentleman en politique extérieure. Cela q à la rigueur, eût été encore possible s'il s'était agi d' cabinet composé d'individualités nombreuses, capables s'influencer et de se neutraliser mutuellement, et ne co tituant pas une entité morale homogène, devenait d'u improbabilité confinant à la certitude, alors qu'on av affaire au Führer omnipotent du Troisième Reich, qui cide seul de la politique du pays.

Mais nous sommes ainsi faits que nous nous imagino volontiers constituer une exception, et cela dans le b comme dans le mauvais sort. Quand on nous manifeste égards, nous nous complaisons naturellement dans l'ic

2. Il va sans dire que les règles *morales*, auxquelles nous dev nous conformer dans notre action vis-à-vis d'autrui, restent inch gées, quelles que soient les conclusions auxquelles notre investi tion psychologique neut nous conduire.

que si nous fûmes si bien traités, c'est parce que c'était nous, alors que les gens polis sont d'habitude polis avec tout le monde. Inversement, le grossier personnage qui nous a infligé un affront ne nourrissait pas, forcément, contre nous une haine de choix. Il nous a insultés parce qu'il est dans sa nature d'insulter. Les Anglais ont sans doute été un peu surpris quand ils ont vu la propagande nazie employer contre eux exactement les mêmes procédés diffamatoires dont elle avait usé contre les Juifs. Quand on a vu les nazis s'attaquer successivement à leurs nationaux de toutes confessions, à l'Autriche, à la Tchécoslovaquie, on a continué, désespérément, à se bercer de l'espoir qu'on serait épargné. Il a fallu l'agression contre la Pologne pour que l'on comprenne. Et encore ! Jusqu'à présent, seules l'Angleterre et la France ont vraiment « compris ».

A l'erreur psychologique signalée tout à l'heure s'en ajoute une autre, d'un caractère plus grave : une erreur morale. On perd de vue que l'injustice est un mal en soi, indépendamment de celui qui la souffre [3]. Nous autres, croyants, disons qu'elle attente à Dieu. Mais les incroyants peuvent tout aussi bien considérer qu'elle finit, tôt ou tard, par atteindre ceux qui se croyaient le plus à l'abri de ses répercussions. Ce n'est pas de « l'idéalisme ». C'est un fait d'expérience. Dieu est une « réalité ». Il est même la réalité suprême. Et les incroyants qui se prétendent « réalistes » sont de mauvais observateurs, qui ne voient pas le réel dans son intégralité.

Car c'est précisément ce que nous reprochons à cette politique soit-disant réaliste, aujourd'hui heureusement — et, espérons-le, définitivement — discréditée chez nous : nous lui reprochons d'échouer sur son propre terrain. On traitait d'utopie la politique de solidarité, et l'on ne voyait pas qu'elle est la seule qui permette, pratiquement, « réalistement », d'assurer à chacun le maximum de chances de sécurité. Que cette solidarité ne puisse être organisée en un

3. Toute injustice impose donc à une conscience droite un jugement *moral* qui est un absolu. Dans quelle mesure ce jugement implique le *devoir* d'une intervention *pratique*, cela dépend évidemment de la situation juridique, ou, à défaut d'ordre juridique, de la situation de fait, où nous sommes placés.

jour, c'est évident. Mais ceux-là commettent le péché majeu contre l'humanité qui, doctrinalement, affirment impossib sa réalisation, quand ils ne poussent pas la franchise cyn que jusqu'à la qualifier d'indésirable.

On avait pratiqué en Europe, toutes ces dernières année une politique qu'on pourrait appeler : la politique Mest rino. On a peut-être gardé le souvenir de cette affaire crim nelle aux détails particulièrement écœurants. L'assassin, e perpétrant son mauvais coup, avait fait un bruit d'enf (c'est le cas de le dire !), et dans la pièce attenante les vo sins avaient tout entendu. Mais ils s'étaient bien gard d'intervenir. Cette passivité plongeait dans la stupeur l juges, qui pourtant en ont vu d'autres :

— Comment ? demandaient-ils aux témoins. Vous ente diez ce malheureux appeler au secours et vous ne pensi pas à aller voir ce qui se passait ?

— Eh ! non, monsieur le Juge. Vous comprenez, cela n nous regardait pas.

Certes, en intervenant, les voisins de la victime risquaie d'attraper quelque mauvais coup. Et les « réalistes » pou ront nous objecter qu'après tout cela ne leur a pas si m réussi d'être restés tranquilles.

Cela leur a réussi parce qu'il s'est trouvé une police po arrêter Mestorino, et des tribunaux pour le condamner mettre un terme à son activité criminelle. Police et trib naux faisant défaut dans la jungle internationale, il a fall lors de l'attaque contre la Pologne, que les nations les pl courageuses, et parvenues à la plus haute maturité poli que, prennent sur elles de réduire le malfaiteur à l'impu sance.

Il se trouvera, c'est certain, des profiteurs dans l'aventu En somme, les voisins de la victime de Mestorino n'étaie pas autre chose. Est-ce donc cela qu'on entend par politiq réaliste ? Elle ne nous en paraît pas meilleure. En veut- un exemple ? Le colonel Beck avait cru, lui aussi, habile « profiter », en octobre 1938, des malheurs de la Tchécosl vaquie pour réaliser les revendications polonaises sur Te chen. Hélas ! c'est la Pologne tout entière qui a expié s erreur. « Dieu est ce qu'il y a de plus terrible au monde ! s'exclamait Odon de Horvath.

Certes, l'Angleterre et nous n'avons tiré aucun profit d

uffrances qui ont accablé, dans les camps de concentra-
n hitlériens, juifs, catholiques, protestants, opposants
litiques, et dont le *Livre blanc* nous rapporte les détails
rrifiants. Mais si l'on avait compris plus tôt que le na-
me représentait un danger « universel », on aurait sévi
is tôt aussi, et limité d'autant ses ravages.

Quelle utilité ont ces considérations rétrospectives ? La
me utilité que la confession. Déjà la peine qu'il nous
it nous donner pour *formuler* nos erreurs nous aide à en
endre mieux conscience, et à en rendre la répétition
oins probable. Pourtant, les erreurs ici avouées, ce n'est
int le signataire de ces lignes qui les a commises. Il en
rte, néanmoins, sa part de responsabilité, comme mem-
e de la communauté nationale française et, au-delà, de la
mmunauté européenne et humaine.

Un dernier mot : le raisonnement que nous avons tenu
choquera peut-être, dans sa forme, certains moralistes
tradition. « La morale, diront-ils, nous commande de ne
s commettre d'injustice, non point parce qu'il y va de
tre intérêt, mais parce que c'est notre devoir. » Je crois
'on fait erreur, et ceux qui sentent ainsi, peut-être trahis-
it-ils qu'au fond de leur conscience ils ne sont pas eux-
mes très bien convaincus que la conduite du juste est
pratiquement » la meilleure. On peut faire appel à la
tion de devoir auprès d'intelligences de bonne volonté,
ais incapables de raisonner au-delà de leur intérêt immé-
it. Mais, même celles-là, il faut qu'elles soient persuadées
'en suivant la voix du devoir c'est, à échéance plus éloi-
ée, leur intérêt permanent — leur salut éternel ! —
elles assurent.

ARMAND PIERHAL.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Salaires et bénéfices de guerre

Le salut du pays exige à la fois des combattants et des t
vailleurs. Il y a évidemment une disproportion entre
situations des uns et des autres. Elles ne sont pas sur
même plan. Pascal aurait dit qu'elles ne sont pas du mê
ordre. Les uns peuvent être appelés à donner leur être.
autres, même si on leur demande quelque sacrifice, ne s
jamais appelés qu'à donner une partie de leur avoir. Ce
disparité est une des données fondamentales de la prése
guerre. Elle peut être choquante. Elle n'en est pas mo
nécessaire. Il faut donc l'accepter en s'efforçant toute
d'en atténuer les inconvénients. C'est bien ce qu'a fait
gouvernement. Il a créé, dès le 1er septembre dernier
fonds de solidarité nationale. Malgré ses imperfections, l
gent est le seul dénominateur commun qui puisse rem
comparable des situations même foncièrement dissemi
bles. Le travail accompli au-delà de la quarantième he
n'est pas payé intégralement à son auteur : celui-ci n
touche que les 60 %, les 40 % restants servant précisém
à couvrir les dépenses du fonds de solidarité nationale.

Les pouvoirs publics s'efforcent par ailleurs de perfecti
ner sans cesse la répartition entre la catégorie des com
tants et celle des travailleurs. C'est là une tâche très d
cate. Il s'agit de mettre chacun à sa place sans susciter
jalousies, de secourir l'industrie sans oublier l'agricult
L'œuvre se poursuit et il est encore trop tôt pour la ju
Au contraire, il est permis de se faire déjà une idée su
régime adopté pour la rémunération des différents colla
rateurs de la grande tâche économique du temps de gue
Supposons un instant que chacun soit à sa place. Dem
dons-nous alors si chacun gagne ce qu'il mérite. Déjà
temps de paix, c'est un problème essentiel, celui dont

pend l'équilibre social du pays. En temps de guerre, le sentiment de la justice devenant de plus en plus exigeant, le problème devient encore plus important. Personne ne doit être exploité. Personne non plus ne doit profiter de la guerre.

C'est pourquoi celui qui doit être le gardien de la justice est intervenu pour prévenir les abus. Par ses décrets-lois du 10 novembre et du 30 novembre 1939, l'État a précisé le nouveau régime des salaires et des bénéfices pour le temps de la guerre.

*
* *

Le gouvernement a d'abord réglementé les salaires. Voilà plusieurs années qu'on s'occupe des salaires. Mais tandis qu'en temps de paix le souci du législateur était d'empêcher la chute du salaire au-dessous d'un certain minimum, désormais en temps de guerre la préoccupation se retourne : il s'agit cette fois d'empêcher le franchissement d'un certain maximum. Le niveau atteint naturellement par les salaires à la fin du temps de paix, le 1er septembre 1939, constitue désormais le nouveau maximum du temps de guerre.

D'où provient donc ce revirement, ce passage du salaire minimum au salaire maximum ?

On le devine facilement. Le salaire est à la fois un revenu et un prix, une jouissance et un coût. De juin 1936 à septembre 1939, c'est la considération du salaire revenu et jouissance qui l'emportait. On voulait surtout et d'abord protéger le salarié. Depuis septembre 1939, c'est la considération du salaire prix et coût qui est passée au premier plan. C'est d'abord à la comptabilité du salariant que l'on songe. Il faut éviter avant tout la hausse injustifiée des prix. Le salaire est un des principaux éléments du prix. Pour être maître des prix, il faut donc être maître des salaires. Ainsi, tandis qu'en période de facilité l'idée du minimum économique tend à s'installer, en période de difficulté ou d'angoisse la notion du maximum économique tend forcément à prévaloir.

Il ne faut du reste pas exagérer cette opposition. Le maximum de 1940 n'est pas rigide. Il peut être administrativement élevé par les soins du ministre du Travail. Des dispositions accommodantes sont prises en cas de transfert de

main-d'œuvre entre des régions à salaires différents. D'au tre part, le décret-loi du 10 novembre n'a pas renoncé com plètement à l'idée du salaire minimum. Évidemment le dan ger du bas salaire est moins grave en temps de guerre qu celui du haut salaire. Il subsiste néanmoins. Si le bas salair a le mérite de ne pas réagir sur les prix, il a l'immens inconvénient d'abuser des sujets économiquement faible et de permettre l'exploitation humaine. La guerre que nou avons entreprise est destinée à sauver la liberté humain dans le monde. Il ne conviendrait pas de méconnaître l'intérieur de la nation cette dignité de l'homme, en laissan subsister des salaires insuffisants. C'est en 1915, en plein guerre, que le Parlement avait voté la loi sur le salaire min mum des femmes travaillant à domicile. Très sagement, gouvernement de 1939 s'est souvenu du précédent. Louon le donc d'avoir conservé dans son régime de guerre le par pet protecteur du salaire minimum.

Ainsi, entre le salaire maximum stabilisant l'économie le salaire minimum protégeant la personne du travailleu le salaire effectif est celui fixé au gré de l'entrepreneur. L' difice paraît cohérent d'autant plus qu'il est complété sanctions. Le paiement de salaire au-delà du maximum en deçà du minimum donne lieu au versement du triple la somme indûment ou insuffisamment payée. En outr pour les salaires indus, le dépassement ne peut pas êt compris dans les charges fiscales de l'entreprise, et il peut pas être un motif de révision des marchés.

La rémunération du travailleur est ainsi appelée à re pecter les exigences de la justice commutative. Parallèl ment, la rémunération de l'entrepreneur est elle-même s jette à la surveillance des pouvoirs publics.

*
* *

Ici le gouvernement avait à éviter deux excès contraire l'exagération et l'anéantissement du bénéfice. Il ne faut p que le bénéfice s'enfle sans mesure du fait de la guerre. ne faut pas non plus que le bénéfice disparaisse, car alo disparaîtrait avec lui le moteur bienfaisant de l'econom française. Pour parer à ce double danger, deux décrets-l sont intervenus : celui du 9 septembre complété par cel

beaucoup plus important, du 30 novembre 1939. Le texte ne brille pas par la clarté. M. Fernand Laurent a pu dire avec une certaine ironie que pour l'utiliser chaque patron devait avoir, à côté de son masque à gaz, une table de logarithmes. La matière est évidemment difficile. Tandis qu'un salaire est facilement connaissable, un bénéfice est fuyant et varié. Or il fallait éviter avant tout une limitation uniforme de tous les bénéfices, quelles qu'en soient l'origine et l'importance. Il fallait donc accepter la complexité pour essayer d'atteindre la justice.

Bien que nos textes ne l'aient pas dit explicitement, la règlementation des bénéfices rappelle quelque peu celle des salaires. Il y a, en effet, d'abord institution d'un bénéfice maximum. Toutes les affaires résultant de marchés passés par les administrations publiques sont soumises à une limitation rigoureuse des bénéfices. C'est ce que le décret appelle d'une manière assez peu heureuse le secteur des « besoins du pays ». Dans ce secteur, les fournisseurs sont des privilégiés; un marché passé avec l'État en temps de guerre est une véritable assurance. On est sûr d'avoir du travail continu. On est sûr d'être payé. Il serait scandaleux que l'exécution de ces marchés procure à leurs titulaires des profits importants. C'est pour ces affaires que le bénéfice ne peut jamais dépasser un certain pourcentage du chiffre d'affaires, soit 8, soit 16 %, selon qu'il s'agit de marché de fournitures ou de marché à façon. La tranche excédant ce pourcentage est entièrement prélevée par l'État. Les tranches inférieures subissent des prélèvements variant de 75 à 25 %. Le bénéfice diminué, restant entre les mains de l'entrepreneur, est en outre soumis aux impôts normaux du temps de paix.

Pour toutes les autres affaires faites en temps de guerre, c'est-à-dire celles qui ne résultent pas des faveurs des marchés et qui rentrent dans le secteur dit « normal », il y a aussi limitation des bénéfices, mais une limitation beaucoup plus souple. C'est même pour éviter que cette limitation ne soit trop sévère et ne bloque la vie économique, qu'il y a institution d'un bénéfice minimum. On applique d'abord aux bénéfices la limitation du premier secteur précisée plus haut. Mais en aucun cas cette limitation ne peut réduire le bénéfice au-dessous d'une certaine valeur.

Pour connaître cette valeur on se livre à une double comparaison. Comparaison en valeur absolue : la limitation de guerre ne peut réduire le bénéfice à un chiffre inférieur au trois quarts de la moyenne des bénéfices nets des trois dernières années. Comparaison en valeur relative : la limitation ne doit pas non plus aboutir à une somme inférieure à celle obtenue en multipliant le chiffre d'affaires de guerre par le pourcentage moyen des bénéfices nets des trois derniers exercices d'avant-guerre.

Évidemment, le gouvernement n'assure pas à l'entrepreneur le bénéfice minimum comme il assure au salarié le salaire minimum. Il s'interdit seulement de l'amputer lorsqu'il a été naturellement réalisé. En somme, l'État veut avant tout que la guerre ne perturbe pas la répartition des bénéfices, telle qu'elle existait avant les hostilités. Sans doute cette répartition n'était-elle pas parfaite, mais elle était tant bien que mal acceptée. L'État l'a considérée comme un pis-aller. Elle lui sert de point de repère pour éviter la renaissance scandaleuse de nouvelles fortunes de guerre.

*
* *

Il est toujours très difficile d'affirmer que chacun gagne exactement ce qu'il mérite. C'est là cependant le grand problème économique et social de tous les temps. Pendant que les guetteurs militaires veillent aux frontières, prêts à bondir et à se donner au moindre signal, il importe au plus haut point que leurs ravitailleurs de l'intérieur soient rémunérés selon la stricte justice, ni en deçà, ni au-delà. On peut dire qu'en fixant des parapets protecteurs aux rémunérations des salariés et des salariants, le gouvernement a travaillé à l'établissement de cette justice.

Entre le salaire maximum concourant à l'équilibre économique et le salaire minimum protégeant le salarié, entre le bénéfice maximum évitant les scandales et le bénéfice minimum protégeant l'entrepreneur responsable, la justice économique interne, sans laquelle la justice internationale pour laquelle nous combattons ne pourrait pas être vraiment atteinte, a de sérieuses chances de se réaliser.

HENRI GUITTON.

LIVRES ET REVUES

a Jeunesse polonaise vous parle... Amitiés Catholiques françaises, 4, rue des Fossés-Saint-Jacques. Paris. 10 fr.

Voulant encourager, parmi la jeunesse catholique des autres ıys, l'étude de notre langue et de notre littérature, le Comité des nitiés Catholiques françaises institua pour elle, voici plusieurs ınées, son concours de composition française. Ceux-ci ne tardènt pas à obtenir le plus vif succès. Plusieurs étudiantes polonaises ıant pris à ces concours une part très brillante, Mgr Beaupin ent de recueillir, dans un petit livre élégamment présenté, quelıes-uns de leurs meilleurs « devoirs ».

En des pages d'une réelle valeur littéraire, ceux-ci célèbrent des ›ros et des saints, décrivent des paysages, content, avec beaucoup › finesse, les plus belles légendes de la Pologne d'hier. Les souffances de la Pologne d'aujourd'hui leur donnent une émouvante ›portunité.

es Origines de la Guerre. Amitiés Catholiques françaises, 4, rue des Fossés-Saint-Jacques. Paris.

Sous ce titre, Mgr Beaupin, directeur du Comité catholique des mitiés françaises à l'étranger, a publié un choix de documents ›nt on ne saurait trop recommander la lecture. Avant d'aborder s événements qui précédèrent immédiatement la guerre, l'auteur ıppelle, par quelques citations suggestives, les engagements sucssifs du chancelier du Reich. Puis il montre leur inqualifiable olation, et fait enfin l'historique des offres de négociations tentées ıprès du gouvernement allemand, à quatorze reprises entre le › août et le 3 septembre.

Publiées avant la parution du *Livre jaune*, ces pages en donnent essentiel et l'accompagnent d'un commentaire très éclairant.

Jn artisan de l'amitié franco-hongroise : la « Nouvelle Revue de Hongrie » [1].

Au milieu de l'Europe, à un de ses points les plus névralgiques, it une nation de douze millions d'hommes dont on a pu dire

1. Dépositaire pour la France : Librairie Guillaume-Budé, 5, boulevard Raspail, Paris.

qu'elle était « muette ». Sa langue — riche en nuances, en f expressive — est incompréhensible à tous ceux qui ne l'ont approfondie. Les langues indo-européennes ne sont d'aucun sec à qui veut la comprendre, elle reste aussi mystérieuse pour c qui en abordent l'étude avec la connaissance de l'un ou même chacun des grands idiomes européens.

Faire connaître cette nation dont, en dépit de son grand p et de l'actualité toujours grande de son rôle historique, l'Eu n'entend pas assez la voix : tel est le but de la *Nouvelle R de Hongrie*. Elle est rédigée en français, et de l'universalité cette langue elle attend un rayonnement nouveau de ses tradit dans tous les pays qui l'entourent.

Mais à côté de ses collaborateurs hongrois, membres des d rents partis politiques, écrivains, savants, artisans de la vie soc elle ouvre largement ses colonnes aux plus éminents représent des nations étrangères, et spécialement aux Français, afin de se préciser sous leurs différents aspects les problèmes de l'Eu centrale. Ajoutons que la Revue s'intéresse particulièrement Balkans et s'efforce de procurer à ses lecteurs le bénéfice d'un vice d'informations fidèles sur chacun des États balkaniques.

Pour tant de motifs, la *Nouvelle Revue de Hongrie*, présidée le comte Maurice Esterhazy et dirigée par M. Joseph Balogh, m en France la plus large audience. Un de ses amis les plus sûrs chez nous Georges Goyau qui, dans un remarquable fascicule sacré à « l'Idée de saint Étienne », plaidait pour une meill connaissance de ce peuple chrétien.

De tels organes de culture, s'ils étaient plus répandus, favo raient chez les Français ce sens de l'Europe et de la vocation f çaise dont la nécessité est si urgente.

A TRAVERS LES REVUES

Buts de guerre

Les récents fascicules des *Nouveaux Cahiers* fournis ample matière à réflexions. Articles de fond et docum sont presque toujours d'un grand intérêt. Témoin les d études dont nous extrayons les passages suivants.

C'est dans le numéro du 1er décembre dernier M. A. Detœuf a posé le problème des *Buts de guerre*. Es tiellement, refaire l'Europe.

Regardons le spectacle auquel nous assistons. Sommes-nous en présence d'une de ces guerres de prestige, comme celles de jadis, ou d'intérêts comme celles du XIXe siècle ? Non pas — ou du moins prestige et intérêts sont au second plan; nous sommes dans une guerre où se heurtent deux conceptions de l'homme — dans une guerre civile de l'Europe. Et l'Europe n'est pas faite. Elle serait faite, peut-être, si Hitler triomphait : ce serait une Europe pacifiée par la force, dans laquelle des générations se succéderaient avant que resurgissent de la tyrannie obtuse et puissante du national-socialisme, la raison, le respect de l'homme, la liberté. Mais ce serait une Europe.

Et si nous triomphons, croit-on que ce puisse être autre chose qu'une Europe libre qui triomphe ? Je sais bien que personne encore ne paraît s'en rendre compte, que tous les petits pays libres qui entourent l'Allemagne regardent le conflit en priant de la bouche pour nous, et en se lavant les mains pour n'avoir pas à prendre de fusils. Sans doute, ne peuvent-ils rien faire d'autre. Mais croient-ils vraiment qu'à l'issue de ce conflit ils resteront ce qu'ils sont, même si Hitler disparaît ? Et croyons-nous, nous-mêmes, que nous resterons ce que nous sommes ?

Qui peut penser que les peuples accepteront une paix construite avec des nations qui recommenceront à se disputer, à s'armer, à se ruiner, pour finir par se tuer ? Qui peut croire que les grandes nations recommenceront à s'entredéchirer pour le profit — plus apparent que réel — de neutres indifférents ? Même hors de la guerre, les traités de commerce deviennent impossibles, les autarcies nationales deviennent absurdes. En qu'on n'en accuse pas la seule Allemagne; elle s'est bornée à systématiser, en vue de la guerre, la méthode où tous, successivement, s'engageaient. L'idée même de la nation devient d'une confusion sans exemple. Après avoir été un état de fait — après avoir été l'ensemble de ce qui, pour l'instant, disposait d'une force armée commune, la nation est maintenant un étrange mélange de droits historiques, d'aspirations populaires, de langues, de races, que sais-je ? Et toutes les définitions qu'on en peut donner sont telles qu'il n'y a pas une seule nation réelle qui y satisfasse.

. . . . . .

Si rien n'est prêt, si nous ne sommes pas prêts à faire l'Europe, ce sera l'anarchie. On ne peut pas laisser des armes dans les mains de gens entre qui la concurrence est assez âpre pour menacer chaque jour l'existence de l'un ou de l'autre. On ne peut donner des armes qu'à qui est au-dessus de la concurrence. Certes, sans toucher aux nations, on peut limiter les armements et contrôler efficacement cette réduction, de sorte qu'une nouvelle guerre ne soit possible qu'avec une préparation de plusieurs années; on peut compter sur une paix matérielle. Mais si les nations demeurent intraitablement souveraines, on ne peut compter sur une paix morale. Il y aura d'autres types de guerre : monétaire, économique, psycholo-

gique, que sais-je ? Il y aura toutes les stupidités qu'entraîne au jourd'hui la division en nations, stupidités dont beaucoup son irréversibles et définitives. Il en est ainsi de toutes les constructior d'usines autarciques, causes de productions coûteuses et de néfast surproductions. Il faut vraiment que le progrès technique ait é admirable, pour avoir permis, sans plus de ruines, toutes les so tises faites par toutes les nations

L'Europe doit se gouverner; il faudra que les opérations écon miquement absurdes soient ruinées par la concurrence rouver entre tous, et non pas seulement entre nations. Il faudra que l conflits d'intérêts cessent d'être mêlés de sentiments, qui les re dent insolubles, et que les sentiments cessent d'être secrètement av lis par les intérêts. Il faut que les niveaux des salaires cessent d'êt artificiels et soient réglés suivant les lois générales en fonction d conditions locales, comme cela se passe presque partout aujourd'h à l'intérieur de chaque nation. Et pour cela, il faudra que les rég mes politiques soient assez voisins pour pouvoir se subordonner une constitution supérieure. Constitution assez démocratique po ne pas heurter tous les petits pays craintifs d'une hégémonie; q armera cependant assez l'autorité centrale pour que ses décisio soient respectées. Il faudra qu'on renonce dans tous les pays a service militaire obligatoire et à tout ce qui peut lui ressemble et que des forces mercenaires, permanentes, soient créées au se vice de l'Europe. Il faudra que les douanes et les contingents disp raissent peu à peu, quitte à ce que le nouveau régime modifie pe à peu la composition technique des nations d'aujourd'hui. Il fa dra que les biens extérieurs de l'Europe, appartenant aux nation deviennent l'usage de toute l'Europe.

Cette inéluctable transformation, sommes-nous les uns et l autres prêts à nous l'imposer et à l'imposer aux autres le jo venu ?

Hélas! ni les uns, ni les autres ne sont sans doute encore mû Tant pis : sous des formes diverses, extérieures et intérieures, guerre de 1914 continuera donc. Hitler et d'autres soutiennent q la vie l'exige : je ne crois pas que les Français, ni les autres pe ples, ni ceux des Allemands que n'a pas déformés une éducatio fanatique, puissent le penser.

L'Europe n'est peut-être pas encore psychologiquement possibl peut-être doit-on acheter la paix par la souffrance d'une ou de générations nouvelles. Mais le monde entier ne pousserait-il pas u immense soupir d'allégement si, entrée gratuitement dans u guerre avec la nation la plus redoutable, elle-même redoutée po son courage et la force de son armée, la France déclarait dès mai tenant que, résolue à ne faire aucune concession à la violence, el est prête au contraire à consentir à une Europe, à la seule Europ les sacrifices de prestige et d'intérêts nécessaires; qu'elle est prê à créer, avec les autres, l'Europe, l'Europe où elle ne sera qu'u citoyen comme les autres; à la faire tout de suite, s'il se peut, av

s nations volontaires — et, s'il ne se peut pas, le jour où elles iront compris ? Si la France veut rester digne d'elle, sa route est-elle pas là : l'Europe, but de la guerre ?

Dans ce labeur, n'y aurait-il pas d'éventuelles divergences tre les Alliés ? Le fascicule du 1er février nous apporte la ponse d'un Anglais, M. Harold Nicolson :

Le peuple britannique ne possède que rarement la lucidité et le urage intellectuels de son voisin français; il est donc particulièrement enclin à admettre des compromis consolateurs. Il n'ignore s, en lui-même, que notre tâche dans cette guerre est de vaincre s forces armées allemandes; il sait qu'une telle tâche est longue rude; en conséquence, il fixe son regard anxieux sur une cime mi-chemin et se force à croire qu'elle constitue le but qu'il sire atteindre. Les plus timides parmi nous ont ainsi appliqué urs regards sur un petit chalet à mi-côte; ce chalet s'appelle « pas paix avec Hitler ». D'autres se sont consolés avec cette illusion ie, une fois atteint le sommet apparent de la montagne, nous ous trouverons dans un pays de riches prairies plein d'oiseaux et fleurs d'où nous descendrons en courant la main dans la main ec « le Herrenvolk », à travers l'heureuse vallée. Cette illusion rticulière porte deux noms. On l'appelle parfois « fédération uniselle » et parfois « États-Unis d'Europe ».

Je comprends facilement que de telles rêveries soient faites pour erver les Français. Trois fois, de mémoire d'homme, la France été envahie par les barbares de l'Est; trois générations ont sacri- leurs fils et leurs époux pour combattre le même adversaire; ux fois déjà « l'ivrogne tudesque » a foulé aux pieds et dévasté douce terre de France. Est-il donc surprenant que la grande ajorité des Français soit résolue à éviter le retour d'une pareille tastrophe ? Est-il surprenant qu'ils s'irritent à entendre les nglo-Saxons (qui n'ont pas partagé leurs expériences et qui n'ont is part qu'à certains de leurs combats) développer de vagues forules morales comme remèdes à ce qui, pour la France, est un it matériel terrible ? Je puis prévoir le cas où le désir d'une paix de sécurité » deviendrait en France quelque chose de plus l'un simple désir, où il deviendrait une volonté passionnée de la pulation tout entière. Et je puis pareillement prévoir le cas où préférence britannique pour un ordre idéal donnerait à la oyance en une Europe fédérale la puissance d'une foi nationale. se pourrait qu'un conflit naquît alors entre le désir de la France aboutir à une paix réaliste et la volonté anglaise de conclure op tôt peut-être) une paix idéaliste. Pour éviter pareil conflit, us les hommes de bonne volonté, des deux côtés de la Manche, ivent rester en constant contact.

DOCUMENTS

Vilna et la Lituanie

On se rappelle qu'en compensation du pacte d'assist mutuelle, les Soviets ont remis à la Lituanie Vilna et l gion environnante. Le gouvernement polonais a auss protesté. Encore un problème qui viendra compliquer l tablissement de la paix. A titre d'information *nous publ cet article d'un journal d'étudiants lituaniens*, Studentu nos, « *Les Journées d'étudiants* » (*1er novembre 1939*), *p montrer à nos lecteurs comment la question de Vilna se pour la jeunesse universitaire lituanienne.*

Cet article est publié en français. Il est intéressant de ter qu'il y a presque toujours, dans ce journal, un articl français.

La Lituanie a récupéré Vilna, son ancienne capitale ! C phrase, quoique assez brève, recèle une signification et valeur considérables. Tout d'abord, elle annonce à la Li nie une nouvelle très surprenante, mais en même te infiniment joyeuse. Et vraiment, si la proclamation de dépendance, il y a une vingtaine d'années, causa une immense à la population lituanienne, de même la récup tion de la capitale n'en est pas moins digne, de cette Cela se comprend un peu mieux, si on considère d'un çon vraiment objective ce que c'est Vilna pour la Litua

Tout d'abord Vilna est le centre de notre vie nationa historique. La Lituanie sans Vilna est presque inconceva Lorsque Vilna demeurait séparé de nous durant vingt nées, il se posait toujours devant nous une question mieux un problème que nous avions peur d'examine public. Nous nous demandions toujours, si la nouvelle L

e est la véritable héritière de la Lituanie historique ou
en si c'est un État tout nouveau qui n'a rien de commun
ec l'ancienne Lituanie. Nous sentons que nous avons re-
ié, reconstruit la Lituanie historique, que nous sommes
véritables héritiers de notre passé. C'est pourquoi la Li-
anie, depuis la première heure de son existence, relevait
s traditions historiques. Nous avons voulu cela. Mais les
angers qui, eux aussi, s'attendaient à notre sort, n'ont
s voulu s'adapter à notre volonté ainsi exprimée. La nou-
lle Lituanie, disaient-ils, n'a rien de commun avec l'an-
nne Lituanie, en d'autres mots, nous ne serions pas héri-
rs de notre passé ou mieux nous serions une nation tout
tre, ne ressemblant d'aucune façon à la Lituanie du passé.
ous pourrions bien avoir quelque petit État indépendant,
ais prétendre au passé — jamais! Comme nous n'avons
s pu approuver cette thèse, eux, par force et violence, ils
rangèrent notre vie historique. Le signe visible de cette
olence fut l'occupation de Vilna, car, en effet, quelle peut
re la Lituanie sans Vilna?

Nous y avons résisté de toutes nos forces, nous avons mon-
é une patience et une inflexibilité telle que s'en étonnait
Europe entière. Nous avons lutté durant vingt années. A le
re franchement, Vilna n'était qu'un symbole de lutte,
r'une enseigne. Il ne s'agissait pas de la ville même de
lna ni de ces quelques kilomètres carrés de territoire. La
lle comme une création des mains humaines n'a pas d'im-
rtance décisive dans la vie des nations. On peut détruire
ne ville ou bien la rebâtir toute nouvelle. C'est pour cette
ison qu'on nous objectait souvent : à quoi bon réclamer
lna alors que Kaunas est rendu beaucoup plus moderne
ue Vilna! De telles objections montraient seulement que
s conseilleurs ne se sont pas rendu raison de notre lutte.
n'est pas pour Vilna comme une ville matérielle que nous
ons lutté, mais bien pour Vilna comme notre centre spi-
tuel qui devait nous rendre unité nationale, renouveler
otre passé et nos traditions historiques. Nous avons en-
ndu la véritable Lituanie en ce sens qu'elle représenterait
une façon honorable son passé et qu'elle pourrait frayer
s voies à l'avenir meilleur. Nous avons aspiré à un État
in, respecté dans sa culture et son ethnographie. Nous sa-
ns parfaitement que le sol au territoire de Vilna n'est pas

fertile, qu'on n'y trouve pas de biens matériels, que la m sère y règne, mais nous l'avons désiré, y avons visé, en ave pleuré et souffert pour cette raison-ci seulement que c'ét un sol lituanien depuis les temps les plus reculés, que c tait le berceau de l'État lituanien, la source d'où en jaill sait la vie. C'est l'âme de ce territoire qui était nécessair notre corps national.

Nous avons senti parfaitement ce qui nous faisait déf pour vivre d'une vie normale. Nous avons voulu nous gu rir, nous avons prié de donner de ces remèdes mystérie de cette eau vivante qui fait revivre même les morts. No avons souffert durant vingt ans à cause d'une obstinati coupable des autres jusqu'à ce que vienne aujourd'hui sonner l'heure attendue et rêvée depuis longtemps : Vi est remise à la Lituanie ! Une époque nouvelle s'ouvre d l'histoire de la Lituanie. Nous Te saluons, ô Vilna honoral notre capitale délivrée !

LES LETTRES ET LES ARTS

ROBERT HONNERT. *Poèmes.*

Robert Honnert, poète, romancier, essayiste et critique, est mort à trente-huit ans, le 19 mai 1939. L'œuvre qu'il laisse en manuscrits grandira le rayonnement de sa personnalité. Après les *Désirs,* il laisse inédites les *Portes du Monde,* dont nous détachons ces trois poèmes.

G. MARCEL. *André Gide d'après son Journal.* II.

« Je ne suis, écrit Gide, qu'un petit garçon qui s'amuse doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » — Mais entre l'un et l'autre de ces personnages étrangement accouplés par le destin, un lien vital existe qui ne se laissera jamais dénouer tout à fait...

P. BOISSELOT, O.P. *L'épée de feu.*

Une œuvre qui est plus qu'un roman.

NOTES ET CHRONIQUES

CHRONIQUE ARTISTIQUE : *L'Art censuré,* par P. VILLOTEAU.
LIVRES : *Du côté de la Neige,* d'Aliette Andra, par H. P.
Le mois artistique, par G. P.

Poèmes

I

Seigneur, l'homme perdu dans les travaux serviles
Peut oublier qu'une âme est cachée en son corps;
Les anges se voient mal sous le brouillard des villes
Seul un sommeil de bête interrompt nos efforts;

Et je vous parlerai pour nous tous qui sur terre
Joignons nos doigts salis pour sauver dans le soir
Malgré le vent, la flamme honnête et solitaire
Où l'éclat primitif se fasse encore voir;

Quand la paix ou le pain manque à la créature,
Quel bonheur trouve-t-elle à son éternité?
Qu'importe que la voix toujours dans la nature
Monte, si le discours ne peut être écouté;

Qu'importe sur les toits la première nuit douce
Et les frissons hardis du printemps qui revient,
Si blême dans ma chambre il faut que je repousse
Pour un salaire obscur l'inestimable bien;

Que m'importent bientôt toutes les fleurs naissantes
Dont vous semez mon âme et les horizons verts,
Si déjà vous lancez des tornades puissantes
Qui frappent les boutons avant qu'ils soient ouverts;

Gardez-vous pour ailleurs tous les muets poèmes
Qu'hommes par millions nous déchirons en nous,

Dès lors que chaque jour nous chasse de nous-mêmes
Sans pour cela, Seigneur, nous rapprocher de Vous.

II

Tu gémis dans la nuit obscure
Et tu repousses ma clarté !
Tu te plains que ton malheur dure :
Lance un appel, il t'a quitté !

Ne sais-tu pas, enfant rebelle
A te vêtir de ton destin,
Que je viens dans l'aube nouvelle
Tisser ta robe du matin.

L'homme déjà n'est plus coupable
Qui s'apprête à saisir mes dons;
Déjà fume à ma blanche table
Le festin qui suit les pardons.

Mais il faut un bond dans le vide
Le cœur tranquille et les yeux clos
Vers mon immense Amour avide
Dont ton angoisse est le repos;

Car tu peux durant des années
T'évader par d'autres chemins;
Je suis maître des destinées,
Tu finiras entre mes mains.

Tu peux fuir, cachant ta blessure
Et t'asseoir au creux du fossé;
Ta rouge route n'est pas sûre;
Je vois toujours le sang versé.

III

Sur les jardins mouillés et calmes de province
A l'aube les couvents sèment leurs carillons,
A peine, au bas du ciel glissant sa bande mince
Le jour hasarde-t-il quelques tremblants rayons;
La cloche, dans l'air pur, légère et reposée,
Tisse sur les toits bleus de la ville rosée
L'impalpable filet de l'éternel Pêcheur.
Derrière les hauts murs, dans les pâles chapelles
Où le souffle d'encens se mêle à la fraîcheur,
Murmures d'au-delà sur les lèvres mortelles,
S'égrènent, envolés vers les clairs horizons,
Les mots nus et puissants qui sauvent les maisons.
La ville doucement éveillée et sereine
Retrouve, calme nef, son autre rive humaine;
Et tandis que l'appel de la cloche s'éteint,
Que le premier volet claque dans le matin,
Et qu'un passant furtif se hâte sur la place,
En une fugitive et grave liberté
On voit se rapprocher dans le joyeux espace
La Cité du Seigneur et l'humaine cité.

ROBERT HONNERT.

André Gide d'après son Journal

II

Il nous faut maintenant nous attacher à voir comment
Gide s'est représenté son drame à lui ; l'entreprise est
'autant plus délicate qu'il y a lieu, nous le verrons, de
listinguer la façon dont il a *vécu* ce drame et celle dont
l'a *conçu* après coup. Il est tout à fait clair, et j'y in-
isterai, que les accents ne sont pas placés exactement
e la même façon à l'époque de *Numquid et Tu?* et
ltérieurement lorsqu'il tournera un regard rétrospectif
ers des tourments intérieurs dont il se croira libéré. Il
'y a pas, je tiens à le rappeler, de question plus grave
t plus métaphysique que celle qui se pose au critique
oucieux d'évaluer, de peser dans une même balance
es témoignages qu'un écrivain rend sur lui-même à des
poques successives. Tout serait facile si nous pouvions
dmettre qu'un être est nécessairement appelé à voir de
lus en plus clair sur soi à mesure que son existence se
éroule; qu'il est normalement conduit à se percer lui-
même à jour, à démasquer les illusions dont il a d'abord
té dupe. Malheureusement pour notre commodité, ce
ostulat ne résiste pas à l'examen ; il peut se faire, et
eut-être même arrive-t-il souvent — que sous la pression
e la vie, des circonstances, des relations extérieures,
n être devienne de plus en plus étranger à lui-même,
u'il cesse de se comprendre et dégénère en un critique
artial et obtus de ce qu'il fut au plus haut de sa courbe,

au cours d'une phase peut-être brève, mais durant la
quelle il accéda à des cimes d'où il a été depuis lor
comme précipité pendant son sommeil. Il existe pou
chaque homme, pour chaque écrivain, chaque penseur, u
problème de l'étiage qui doit être abordé avec un max
mum de précautions et de charité, et dont la solutio
dans bien des cas ne présente qu'un caractère de vra
semblance, d'autant qu'elle ne se laisse définir qu'e
fonction de tout un contexte spirituel. Certes, pour m
surer l'étiage d'un être nous sommes tenus dans un
large mesure de faire abstraction des convictions q
nous sont propres; celui que nous étudions ne doit êt
confronté qu'avec lui-même; mais l'application de cet
règle ne résout pas les difficultés. Il s'agira toujours
savoir ce que nous voulons dire lorsque nous déclaro
qu'un Gide ou un Nietzsche est plus parfaitement lu
même dans tel écrit ou dans telle circonstance que da
tel autre écrit ou telle autre circonstance; et ce problèm
devient particulièremnt ardu là où les critères présent
par l'écrivain varient d'une époque à une autre. On
peut s'arrêter, nous le reconnaîtrons par la suite, à l'e
pédient qui consisterait à refuser d'établir entre c
écrits ou ces moments une hiérarchie quelconque, c
une des caractéristiques d'un Gide, quoi qu'on en puis
penser, est de se juger lui-même; le besoin de porter s
soi des appréciations valables est une constante de
nature, même si, comme c'est au reste certain, il
gimbe par ailleurs contre cette exigence et semble s
vent aspirer à un mode d'existence qui exclurait to
contrainte et ne comporterait aucune évaluation. Ce
rait commettre, je crois, une très grave erreur que
voir dans cette disposition anarchique la donnée
dienne centrale, et toute interprétation d'ensemble
la prendrait pour point de départ risquerait d'abou

aux plus graves contresens. Un certain nombre de textes sur la liberté présentent ici une importance d'autant plus grande qu'ils vont à l'encontre de l'idée grossière qu'on se fait d'ordinaire de l'immoralisme ou de l'amoralisme.

J'ai toujours eu horreur (ou peur) de la liberté, et les dieux me l'ayant accordée presque aussi complète que le peut souhaiter être qui vive, j'ai toujours cherché à la limiter, la compromettre et la réduire. Tout ce que je fais le plus volontiers m'est dicté par la sympathie; seul j'appartiens à la tristesse dès que ne m'accapare plus le travail (5 août 1922, XI, p. 351, p. 739).

Je vous assure que le sentiment de la liberté peut plonger l'âme dans une sorte de détresse (15 novembre 1928, XV, pp. 152-153, p. 893).

Lorsque la revue américaine *le Forum* lui refuse un délai qu'il avait demandé pour l'*École des Femmes*, il s'exprime ainsi :

Au fond j'ai toujours aimé le devoir et m'y sens plus valeureux que dans la liberté. C'est peut-être par là que je diffère le plus de Montaigne (4 octobre 1928, XV, pp. 144-145; p. 388).

De nouveau j'éprouvai que mon bonheur était d'autant plus grand que ma liberté plus réduite (31 octobre 1929, XV, p. 229; p. 951).

Fera-t-on observer que tous ces textes sont relativement tardifs, et que le Gide des premières années n'aurait probablement pas souscrit à ces affirmations ? Mais dans les premiers cahiers du Journal, nous voyons se préciser l'idée d'une ascèse qui est à la fois celle de l'homme et celle de l'artiste : entre l'un et l'autre, il semble bien que Gide ne veuille pas distinguer. Sans doute constate-t-il en lui-même une certaine impuissance à choisir, à préférer; mais il la dénonce, il répudie cette disposition intérieure qui le porte à tout désirer.

Morale. Premier point : nécessité d'une morale. 2° Une mo rale consiste à hiérarchiser les choses et à se servir des moindre pour obtenir les principales. C'est une stratégie idéale. 3° N jamais perdre de vue le but. Ne jamais préférer le moyen. 4° S considérer soi-même comme un moyen; donc ne jamais se préf rer au but choisi, à l'œuvre (sans date, 1890 ou 1891, I, pp. 47 472; p. 18).

Bien entendu, Gide ne tardera pas à s'insurger contr l'idée d'une morale factice qui mutile la personnalit qui la dresse contre elle-même, qui se met en travers d son développement harmonieux. Mais ce développemen est orienté vers la création, il n'est pas question de l'en tendre en un sens égoïste.

L'égoïsme est haïssable de toute façon. Je m'intéresse de moi en moins à moi-même, et de plus en plus à mon œuvre et à m pensées. Je ne me demande plus chaque jour, à chaque heure, je suis digne de mon Dieu. Mais cela est une grande erreur; faut être capable de refléter même les choses les plus pur (12 mai 1892, I, p. 491; p. 31).

Cette dernière remarque se rattache à l'idéalisme q anime encore les *Cahiers d'André Walter,* et que Gid délaissera par la suite comme on délaisse une maiso fréquentée par des gens très distingués mais profond ment ennuyeux. Ennuyeux. Je ne crois pas qu'on puiss trop insister sur le rôle de l'ennui, de la phobie de l'en nui dans la vie intérieure de Gide.

L'orgueil et l'ennui, écrira-t-il, beaucoup plus tard (mai 192 XIV, pp. 358-359; p. 841), sont les deux plus authentiques pr duits de l'enfer. J'ai tout fait pour me défendre d'eux et n'ai p toujours réussi à les maintenir à distance. Ce sont les deux gran ressorts du romantisme.

Je me demande s'il n'existe pas une connexion secrè entre cette remarque et la phrase que j'ai citée où il d

lare que le sentiment de la liberté peut plonger l'âme ans une sorte de détresse. Il existe, sur le plan de l'es-rit, une horreur du vide dont un Gœthe nous présente n exemple illustre, mais dont nous trouvons aussi l'ex-ression la plus constante et la plus vigoureuse chez auteur de *Paludes*. Je n'hésite pas à penser que c'est ı face négative de certaines de ses plus belles facultés, n particulier du don critique éminent qui lui permet de econnaître presque infailliblement ce qui est creux et ce ui ne l'est point (ce don ne s'applique pas à l'ordre hilosophique, qui dans l'ensemble, et malgré certains ngouements de jeunesse pour Schopenhauer ou pour ichte, lui demeure fermé). Mais il faut dire aussi que ette horreur du vide rend compte également de l'impa-ence incoercible qu'il témoigne en présence de tout ce ui l'excède, et j'irai jusqu'à dire qu'elle est le revers e son goût spontané pour le concret, comprenons avant out par là le vivant saisi dans son détail, dans son ac-ualité ingénue. L'amour de Gide pour les sciences natu-elles, dont le Journal nous offre tant d'illustrations, est n trait fort important et qu'on risquera toujours de 'apprécier point à sa valeur, parce qu'il ne se laisse pas acilement accorder avec l'image qu'on se forme de l'é-rivain d'après ses œuvres les plus connues.

Et sans doute est-il disposé à considérer ses sembla-les avec le même intérêt; le nouveau venu commence resque toujours par le retenir et par lui plaire. Mais alheureusement le commerce avec les humains rencon-e des obstacles qui ne se présentent point à celui qui bserve les animaux avec une curiosité nuancée de ten-resse. Les humains vous répondent; et ce qui est plus rave encore, ils vous imaginent d'une certaine manière, s vous construisent, et vous êtes affectés plus ou moins bscurément par cette construction; et vous risquez de

céder à l'étrange magnétisme qu'exerce sur vous-mên l'idée que l'autre se forme de vous — et de le confirm par vos paroles, par votre attitude, mais en même temp si vous prenez conscience de cet infléchissement involo taire de votre personnalité, vous en concevrez et po vous-même et pour l'autre une sorte d'aversion exasp rée. De nombreux passages du Journal montrent à q point Gide a souffert de cet élément de trouble qui alté si souvent les relations humaines les plus simples.

Dans mes rapports avec J. C. (Jacques Copeau?) je souffre presque constamment de ceci — qu'il me semble qu'il conn trop bien mes limites, et constamment je le sens les sentir... est étrange, du reste, il est déconcertant combien mon être ent se dispose suivant l'opinion qu'on en a (28 juin 1914, VI p. 21; p. 428).

C'est ce que je lui dis bien plus que ce qu'il dit lui-même c je tiens à grief contre J.E.B. J'ai déjà dû écrire cela quelque p et sans doute dans les mêmes termes. Tandis que nous aimo certaines personnes parce que, par une sorte de contagion, no exaspérons auprès d'elles ce que nous avons en nous de meille — certaines autres (et J.E.B. en particulier) n'attendent et n' tiennent de nous que les moins belles résonances (30 octo 1916, VIII, p. 281; p. 582).

La mauvaise image que Charlie se fait de moi désormais m mante, car je la sens en son esprit en face de moi qui m'at et me force à la vérifier (oui, c'est vraiment le mot exact, un p détourné de son sens, mais à peine, pour rejoindre son vrai s aussitôt). Je crains bien de ne pouvoir avec lui jamais plus ê naturel (30 octobre 1929, XV, p. 228; p. 950).

Et enfin :

Je crois que ce qu'il croit sentir en moi de goût pour le pa culier, l'étrange et le disconvenu lui est insupportable; et lors je me trouve avec lui, je ne puis me retenir de m'exposer et lui donner prise; tout comme, lorsque je me trouvais avec Th irrésistiblement j'abordais des questions d'argent, malgré l'e pération que je savais qu'il en pouvait avoir, et que j'en éprou moi-même. Je me sens bien rarement maître de moi en prése

d'autrui; et l'opinion que je sens qu'on se fait de moi, si fausse qu'elle puisse être, m'aimante et obtient de moi tout ce qu'il faut pour se justifier et s'affermir. Toujours été ainsi, et n'ai pu déplaire à personne autant que souvent à moi-même (21 mars 1930, XV, p, 272; p. 977).

Il faut, je crois, maintenir à la fois sous le regard de la réflexion cette disposition tout ensemble à se conformer à l'attente de l'autre et à s'exaspérer de sa propre fluctilité — mais aussi une propension, qui n'en est pas nettement séparable, à s'attacher, comme je l'ai dit plus haut, à tout ce qui exprime la vie en ce qu'elle a de plus naïf, de plus ingénu. Il y aurait lieu de citer ici quelques-unes des pages où Gide note ses observations sur une chatte siamoise, sur un chien, sur un sansonnet qu'il soigne avec une tendre sollicitude. Gardons-nous de sourire, de voir là je ne sais quelle sensiblerie déplaisante. Nous sommes, au contraire, en présence d'un don tout à fait authentique et en lequel un mouvement du cœur se compose avec un appétit vivace d'observer et de comprendre.

Je ne conteste d'ailleurs en aucune façon que cet amour de la vie saisi dans sa plus pure et sa plus fraîche spontanéité puisse en fait se corrompre, s'infecter à partir du moment où la sensualité et l'esprit de curiosité s'y insinuent. On trouvera naturel que je n'aborde pas ici directement le terrible sujet que Gide a traité de façon d'ailleurs bien partiale et bien sommaire dans *Corydon*. Le Journal, sans rien contenir de tout à fait aussi précis que *Corydon* ou *Si le grain ne meurt*, fournirait beaucoup d'éléments pour une étude infiniment scabreuse, qui ne peut, à mon avis, être tentée utilement sans qu'y viennent concourir la science précise du médecin *authentique*, l'intuition du psychologue *authentique*, la charité du religieux *authentique*. Quant au moraliste... existe-

t-il un moraliste authentique? c'est ce dont je me per mets de douter; parce que son expérience et sa pensé de moraliste sont, par définition, hybrides, je ne suis pa sûr qu'ici la collaboration du moraliste soit indispensa ble. Je voudrais me contenter de marquer que Gide, dan son Journal, sur ce point comme ailleurs, s'est monti d'une étrange, d'une déconcertante sincérité; certain diront d'un révoltant cynisme. Entre la sincérité et cynisme, il n'existe peut-être pas, après tout, de lign de démarcation précisable. Les quelques pages consa crées dans le tome XV des *Œuvres complètes* au pet Émile D. sont ici étrangement instructives. Nous son mes le 8 octobre 1929. Gide vient de dire que les sent ments gris, plombés, couleur d'ombre, sont ceux qu a le plus de mal à fournir — sans doute en partie par qu'il ne tient plus authentiquement à grand'chose.

C'est aussi ce qui fait que je ne me sente pas plus assombri p le silence du petit Emile D., encore qu'il n'y ait pas d'heure c jour où je n'y pense. Cela vient aussi que je ne consens pas à m' bandonner à la tristesse, voyant dans cet abandon même un sorte de complaisance que je réprouve, contre laquelle je pr teste, je regimbe, tout comme lorsque j'étais très jeune, je faisa contre l'état de péché. Il entre là de la résolution, certes; mais l' tat de joie que je voudrais toujours maintenir en moi est cel qui m'est le plus naturel, et aussi bien celui où je suis le pl tendu, où je me sens le plus de valeur. Si je n'y parviens pas, faute en est presque toujours à mon corps... Je voudrais pou tant être sûr que ce petit ne s'est pas tué. Au point d'exaltati où il était, il en était capable, rencontrant tout à coup une opp sition aveugle, absurde des parents qui, s'il venait à se tu poussé par eux au désespoir, me feraient certainement responsab de cette mort... tout comme ils me faisaient déjà responsable tout ce qui les inquiétait, de tout ce qu'ils ne comprenaient p dans leur enfant, de tout ce qui, de lui, leur échappait et où ne se reconnaissaient pas eux-mêmes. Ils s'épouvantaient de ve leur fils « m'aimer trop ». En admettant qu'il fût, comme m l'écrivait la mère, « en perdition », si quelqu'un était capable

comprendre, de lui tendre la main, de le sauver, c'était moi. ais Métanide reparaît dans presque chaque mère, comme Cé- ; ici revit en moi.

12 octobre : Que devient-il? Où est-il? Pense-t-il à moi? se dit- peut-être que je l'oublie?... Cette interrogation constante fait ie basse sourde à toutes mes pensées.

15 octobre : ... Les sentiments que je notais ces jours derniers e paraissent exagérés jusqu'au bord de l'insincérité. Il est vrai ie la pensée de cet enfant m'occupe beaucoup et qu'à tout mo- ent du jour je la sens affleurer — mais ceci sans grande tris- sse. Je ne puis dire non plus que j'aie pris mon parti de ce ence, mais *ce qui est* m'apparaît toujours comme ce qui devait e; le trait dominant de mon caractère est peut-être une extra- dinaire, intraduisible « buoyancy ».

16 ou 17 octobre : ... Le concierge, comme je passe devant sa ge, me remet une lettre d'Emile. Enfin! Je ne puis la lire aussi- t, mais ne cesse de la palper dans ma poche, jusqu'au moment je reçois un coup de poignard au cœur. Certainement il n'a s compris combien sa lettre pouvait m'être cruelle. Les abomi- bles calomnies qu'on lui fait entendre sur moi l'ont entamé, et, mme il croit, d'après ce qu'on lui dit, que je suis un être fourbe sans cœur, il n'a pas à craindre de me faire souffrir. Il est à ris; a passé tout près de la rue Vaneau, il y a quelques jours; a lli monter; se félicite de ne l'avoir point fait; me dit tout à la is qu'il m'aime encore et a décidé de ne plus m'aimer. Il parle mme s'il n'y avait de sentiment que de son côté. Enfin il me mande de ne rien tenter pour l'atteindre, de l'oublier comme va m'oublier lui-même; et pour être plus sûr de mon silence, refuse de me donner son adresse... Il me semble que dans toute tte affaire du petit Emile, je me suis laissé prendre au jeu une manière bien ridicule. C'est que précisément je ne consen- s pas à considérer cela comme un jeu (ce qui est précisément plus sûre façon de s'y laisser prendre) — et c'est bien pourquoi la m'est aujourd'hui si douloureux. Nous serions à moitié gué- d'un amour lorsque nous parviendrions à nous persuader que tre dont nous sommes épris n'est après tout qu'une créature sez ordinaire. La force des liens vient de cette conviction tor- rante qu'il y a là de l'exceptionnel, de l'unique, de l'irrempla- ble et que nous ne retrouverons jamais plus (XV, pp. 212-218; p. 940-944).

Si j'ai tenu à faire cette longue et pénible citation,

c'est que, dans une étude où certains seront peut-ê
tentés de voir une défense de Gide, mais où mon s
but est de parvenir à des conclusions équitables, il
paraissait d'une stricte honnêteté de faire figurer un
textes qui marquent l'étiage spirituel peut-être le p
bas où il soit descendu. Ce qui paraît ici, hélas ! à c
que ligne, c'est non l'amour, mais l'amour-propre; c'
aussi une incapacité — et il faut bien dire un refus
de prendre en considération ses responsabilités. N
ignorons tout du petit Émile D. et de ses paren
quelles qu'aient pu être l'étroitesse et les erreurs
ceux-ci, il est difficilement concevable que Gide ne
soit pas demandé si malgré tout il n'avait pas jeté in
ment le trouble dans une destinée, s'il ne l'avait
désorientée; la tranquillité avec laquelle il évoque la p
sibilité d'un suicide fait frémir. Il n'y a pas dans
notes que j'ai citées une note où perce l'angoisse —
cette déficience est effrayante. Est-ce à dire qu'on ai
droit de construire, comme l'aurait fait mon interlo
teur de l'autre soir, la personnalité de Gide à pa
d'une expérience comme celle-ci ? Sûrement non ;
marque *un repère parmi d'autres,* dont certains se
tuent précisément à l'opposé; elle nous permet de pl
ger dans le gouffre d'inconscience par lequel une nat
comme celle de Gide peut être aspirée lorsqu'elle s'ab
donne, je ne dis pas à *sa* pente, mais à l'*une de ses* p
tes — celle de l'amour-propre et du cynisme, de ce q
faut bien appeler le laisser-aller intérieur. *Une des*
çons dont on peut envisager le drame gidien consist
rechercher comment le scrupuleux idéaliste des *Cah*
d'André Walter a pu en venir au cynisme qui s'expr
dans les pages que j'ai citées. Mais il est bien ente
— et j'y reviendrai — que c'est là seulement une p
pective sur un développement qui doit être projeté

is sur plusieurs plans et dont on ne peut, sans se ren-
e coupable d'une véritable improbité, espérer tracer
a schéma ou présenter une formule portative à l'usage
s vulgarisateurs.

Le seul drame qui vraiment m'intéresse... c'est le débat de tout
re avec ce qui l'empêche d'être authentique, avec ce qui s'op-
se à son intégrité, à son intégration; l'obstacle est le plus sou-
nt en lui-même. Et tout le reste n'est qu'accident (XV, p. 307;
995).

De ce texte capital, et que j'ai déjà cité précédem-
ent, Gide lui-même nous fournit le meilleur commen-
ire; le 16 juin 1931, il écrit ceci :

Évolution de ma pensée ? Sans une première formation
u déformation) chrétienne, il n'y aurait peut-être pas eu
olution du tout. Ce qui l'a rendue si lente et difficile, c'est
ttachement sentimental à ce dont je ne pouvais me délivrer
ns regrets. Encore aujourd'hui je garde une sorte de nostalgie
ce climat mystique et brûlant où mon être s'exaltait alors; la
rveur de mon adolescence, je ne l'ai plus jamais retrouvée, et
rdeur sensuelle où je me suis complu par la suite n'en est
d'une contrefaçon dérisoire. Du moins m'apparaît-elle ainsi, à
ésent que mes sens vieillissent. Ah! qu'il me serait facile encore
ujourd'hui d'écrire à ce sujet des phrases pathétiques que ma
ison demain renierait. Rien n'est plus aisé que d'émouvoir dès
u'on ne se défend plus d'extravaguer. Ce qui permet le lyrisme
l'enfance, c'est l'illusion. Tout mon effort a été d'obtenir en
oi un bonheur qui se passât d'être illusoire. Puis certes ma
unesse y était pour beaucoup; les battements d'un cœur encore
euf; mon amour... Je ne pouvais alimenter cette ferveur reli-
ieuse qu'avec ce qui bientôt m'apparut *inadmissible* (XV,
p. 395-396; pp. 1051-1052).

Je crois que ces lignes ne sauraient retenir assez l'at-
ntion. Tout d'abord, elles marquent d'une façon irré-
usable que la formation protestante de Gide trouve en
ui, au fond même de sa sensibilité, des connivences se-

crètes ; j'y reviendrai, car c'est essentiel ; c'est mên peut-être en ce point que se situe le problème le pl profond que nous ayons à nous poser.

En second lieu, lorsqu'il remarque que c'est peut-êt le vieillissement de ses sens qui lui fait voir, en l'arde sensuelle où il s'est complu, une contrefaçon de sa fe veur d'adolescent, il introduit lui-même un perspec visme qui, adopté dans toute sa rigueur, risque de retourner contre lui, ou plus exactement contre chacu des affirmations successives qu'il a pu émettre au cou de son existence — mieux encore : contre la prétenti à l'universalité que ces affirmations comportaient — cela de plus en plus à mesure qu'il semblait se rapp cher d'un rationalisme agnostique, ou d'une dogmatiq marxiste, etc. Le perspectivisme revient, en effet, à connaître qu'un jugement de valeur ne peut être détac d'une certaine situation essentiellement temporelle fonction de laquelle il est émis. Position ruineuse, n peut-être — encore serait-ce à examiner — pour l'id d'une vérité théorique, mais sans aucun doute pour ce d'une vérité morale ou religieuse. On peut se demand si la faiblesse interne de la pensée gidienne ne consis pas en ce qu'elle juxtapose un perspectivisme dont implications ne sont pas complètement aperçues et rationalisme presque dogmatique dont l'origine se sit avant tout dans un refus d'essence passionnelle. suite de cette analyse permettra, je crois, de reconnaît ce qu'il y aurait de fondé dans une pareille appréciatic

Mais il faut observer qu'au départ, chez Gide, on constate aucune de ces deux tendances opposées. « U complexité inextricable des émotions » — l'expressi est de Gide lui-même (I, p. 472; p. 19) — tente de s'o ganiser autour d'un idéalisme vacillant. « Je ne pa viens jamais à me persuader tout à fait de l'existen

ſelle de certaines choses. Il me semble toujours qu'elles ſ'existent plus quand je n'y pense plus ; ou tout au ıoins qu'elles ne se soucient plus de moi quand je ne ıe soucie plus d'elles. Le monde m'est un miroir, et je ıis étonné quand il me reflète mal » (10 juin 1891 — p. 474; p. 20). Plus de trente ans plus tard, il avouera ıu'un certain sens de la réalité lui manque. « Je puis re extrêmement sensible au monde extérieur, mais je ɐ parviens jamais parfaitement à y croire » (20 décem-ɾe 1924 — XIII, p. 480; p. 799). Il y a là une donnée ɔrt importante, car elle rend compte du rôle que tient jeu avec le monde et les êtres dans l'existence de ıide ; elle permet aussi par avance de comprendre ıelle place il accordera au gratuit dans l'action. Par ɔntre, cette déficience du sens de la réalité — défi-ıence que l'artiste s'efforce d'ailleurs de muer en qua-é positive — risque d'affecter insensiblement la oyance au sérieux profond de la vie, qui donnait à cer-ines pages des *Cahiers d'André Walter* leur résonance ıthétique. Que cette croyance ait été sincère, il me pa-ît impossible de le nier.

Faciles, lisons-nous dans les *Cahiers* (I, p. 131), les premières ·veurs, enthousiasmes spontanés de l'âme, faciles, les premières tases! Combien les ont eues qui maintenant blasphèment! Mais ıe foi qu'on ressaisit après qu'on l'a quittée, que la volonté re-nstruit après que le doute a saccagé.. et cette foi, la garder ute malgré que la raison se moque, que la chair regimbe, que rgueil se dépite de s'y sentir emmuré... c'est là une foi noble, e foi consciente d'elle-même, une foi volontaire; voilà qui est perbe.

Ces derniers mots, j'en conviens, laissent percer un uci d'ordre esthétique plutôt que strictement moral religieux. Mais peut-être cette distinction n'est-elle s ici tout à fait applicable ; ou, plus exactement, il

faut reconnaître à l'origine de tout ce développemen une in-consistance sentie entre deux éléments qui, pa la suite, tendront à revendiquer chacun une autonom en fait peut-être irréalisable. « Je ne suis, écrira Gide e juin 1907 (V, p. 377; p. 250), qu'un petit garçon q s'amuse doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. Mais entre l'un et l'autre de ces personnages étrang ment accouplés par le destin, un lien vital existe qui se laissera jamais dénouer tout à fait. L'enfant parvie dra d'autant moins à s'émanciper définitivement que libération à laquelle il aspire doit s'accomplir dans temps, que la vie passe, que la vieillesse et la mort a prochent; en sorte que l'enfant qui s'amuse, si même persiste, risque de s'apparaître à lui-même comme an chronique, et est en fait soumis à une mutation à quelle il réagit diversement suivant les époques, — ta dis que le pasteur protestant, de son côté, se transfor en un critique rationaliste, risque un moment de dég nérer en un publiciste d'extrême-gauche, et enfin... les points de suspension s'imposent. Il est encore par nous, et n'a pas dit son dernier mot.

Nombreux sont les motifs pour lesquels le petit g çon s'insurge contre le pasteur protestant; mais le p fondamental est celui qui est exprimé dans plusie passages du Journal de 1893 :

> Le propre d'une âme chrétienne est d'imaginer en soi des tailles; au bout d'un peu de temps, on ne comprend plus b pourquoi... car enfin, quel que soit le vaincu, c'est toujours part de soi-même; et voilà de l'usure inutile. J'ai passé toute jeunesse à opposer en moi deux parties de moi, qui peut-être demandaient pas mieux que de s'entendre. Par amour du c bat, j'imaginais des luttes et je divisais ma nature (I, pp. 512-5 p. 42).

Et un peu plus tard (I, pp. 524-525; p. 54) :

Mettre en antagonisme deux parts de sa nature, se poser soi-même en ennemi de la nature, cela peut bien flatter l'orgueil et servir à la poésie, mai cela n'est pas *raisonnable*. Une claire intente de Dieu fait souhaiter d'aller dans le sens des choses, dans le sens de soi-même. Cela est bien plus difficile que d'y résister et demande au moins plus de sagesse; cela suppose l'intelligence dont les résistances se passent volontiers... L'homme sage est sans morale, selon sa sagesse. Nous devons essayer d'arriver à l'immoralité supérieure.

Cette « immoralité supérieure » n'est-elle pas requise si l'on veut accéder à la joie? Or, « la joie, écrit-il en automne 1893 (I, p. 516; p. 44), doit être ma préoccupation continuelle ». Et il répétera plus de trente ans plus tard (XV, pp. 212-213 ; p. 940) : « L'état de joie est celui qui m'est le plus naturel, celui où je suis le plus tendu, où je me sens le plus de valeur. » Mais comment la joie n'impliquerait-elle pas l'unification intérieure d'une âme qui se retrouve indivise et se donne sans réserve à ce qu'elle éprouve? D'une façon générale, l'unification pour Gide ne peut se réaliser que par l'intégration des opposés. Rien d'ailleurs ici de dialectique : tout se passe sur le plan d'une expérience qui se veut aussi riche que possible et aspire en même temps à se transmuer en œuvre d'art.

Rien ne saurait être plus difficile que de préciser la relation exacte entre cette adhésion de principe à un immoralisme supérieur et le consentement de Gide à ses instincts. On serait tenté de dire qu'il a cherché à justifier d'un point de vue supérieur une abdication de fait; mais on pourrait aussi bien défendre la thèse inverse et dire qu'il n'a capitulé que parce que son esprit s'était affranchi au préalable des lois morales traditionnelles. Je pense, à la vérité, que chacune de ces interprétations est à la fois vraie et fausse, acte et jugement n'étant que les deux faces d'un même devenir. Ce qu'il faut re-

marquer, c'est que, de l'aveu même de Gide, les exp riences africaines qui sont relatées dans *Si le grain meurt* avec une affreuse précision ne semblent pas av impliqué pour lui une rupture avec le Christ. Une pa de *Si le grain ne meurt* est à cet égard révélatrice.

... Il ne suffisait pas de m'émanciper de la règle; je préten légitimer mon délire, donner raison à ma folie. Le ton de dernières lignes va laisser croire que j'ai passé condamnation dessus; mais plutôt il y faudrait voir de la précaution, de réponse à tout ce que je sais qu'on peut m'objecter; une façon faire entendre que déjà je me l'objectais à moi-même; car je pense pas qu'il y ait façon d'envisager la question morale et r gieuse, ni de se comporter en face d'elle, qu'à certain moment ma vie je n'aie connue et faite mienne. Au vrai, j'aurais vo les concilier toutes, et les points de vue les plus divers, ne pa nant à rien exclure et prêt à confier au Christ la solution du lit entre Dionysos et Apollon. Comment, par delà ce désert où m adoration m'entraînait, m'enfonçant toujours plus avant à recherche de ma soif, comment et avec quels transports d'am je pus retrouver l'Évangile — le temps n'est pas encore venu d parler, non plus que de l'enseignement que j'y puisai lorsque lisant d'un œil neuf, j'en vis s'illuminer soudain et l'esprit e lettre. Et je me désolais et m'indignais tout à la fois de ce qu avaient fait les Églises, de cet enseignement divin qu'au tra d'elles je ne reconnaissais plus que si peu. C'est pour n'a point su l'y voir, ou point consenti de l'y voir, que notre mo occidental périt, me redisais-je; telle devint ma conviction fonde, et que le devoir de dénoncer ce mal m'incombait. Je jetai donc d'écrire un livre que j'intitulais en pensée : le Chri nisme contre le Christ... (X, pp. 435-436).

Il est superflu de souligner l'embarras que trac cette page, écrite semble-t-il en 1920 ou 1921, et Gide semble tour à tour condamner et approuver trospectivement cette tentative aberrante et, pour chrétien, proprement sacrilège, pour s'annexer le Chr

Nous sommes ici dans un domaine où une reconst tion chronologique est presque impraticable. Mai

aut bien remarquer que la rédaction du Journal est in-
errompue pendant de longues années (entre 1895 et
902, mais très souvent aussi entre 1902 et 1914), et
ue même lorsqu'il la reprend c'est en général pour des
otations purement objectives, critiques, ironiques. Çà
t là, sans doute, on rencontre une note discordante où
emble affleurer une inquiétude venue du tréfonds, par
xemple celle-ci, du 1er septembre 1905 (IV, pp. 549-
50; p. 75) :

Je perds pied de nouveau; je me laisse rouler par ce flot mono-
one, emporté par le courant des jours. Un grand sommeil m'en-
ourdit depuis mon lever jusqu'au soir; le jeu par moment le
ecoue, mais lentement je perds l'habitude de l'effort. Je compare
e que je suis à ce que j'étais, à ce que j'aurais voulu être. Si seu-
ment... Mais non; tout s'amollit dans cette facilité de l'exis-
ence. La volupté partout s'insinue... mes plus belles vertus se
égradent et même l'expression de mon désespoir est émoussée.
omment trouver absurde une morale qui m'eût protégé contre
ela! Ma raison tout à la fois la condamne et l'appelle — l'appelle
n vain. J'aurais un confesseur, j'irais à lui, je lui dirais : Impo-
ez-moi la plus arbitraire des disciplines; je la dirai sage aujour-
'hui; si je me cramponne à quelque croyance qui fasse ricaner
a raison, c'est parce que j'espère y trouver quelque force contre
oi-même. *Vienne un jour de santé, je rougirai d'avoir écrit
ela.*

Cette dernière phrase, qui annule en quelque façon
out ce qui la précède, est évidemment capitale. Si elle
un sens, elle veut dire : La nostalgie que j'éprouve
ujourd'hui et les jugements de valeur en lesquels elle
e formule sont en réalité fonction d'un état non seule-
ent de tristesse, mais de mal-être physique qui les dis-
édite à mes propres yeux en ce moment même où j'é-
is — pour autant que par un effort de ma raison je
arviens à transcender ces mouvements passagers. En
'autres termes, Gide semble affirmer ici implicitement
ue seules devraient être retenues les appréciations que

nous portons sur nous-mêmes et sur nos actes lorsqu
nous sommes à l'apogée de nos forces. Cette positio
qui a le mérite d'une au moins apparente simplicité, e
une des affirmations limites entre lesquelles se dispos
le clavier gidien. Je ne crois pas qu'on puisse y voir
centre de gravité autour duquel sa pensée s'ordonnera
Même si l'on se garde, comme il le faut, d'attacher u
importance excessive aux textes de *Numquid et Tu*
qui figurent au tome VIII des Œuvres complètes, il e
impossible de ne pas prendre au sérieux la crise spi
tuelle que ces textes nous permettent de repérer.
s'éclairent, au surplus, par deux pages essentielles éc
tes en 1919, et qui paraissent constituer l'amorce d'u
confession plus ample dont la suite ne paraît pas av
été rédigée. Les voici (IX, pp. 452-453) :

Les paroles du Christ se dressaient lumineusement devant m
pareilles à la colonne de feu, guide du peuple élu, dans la nu
et dans ces épaisses ténèbres où je décidais de m'aventurer je r
répétais sans cesse : « Vends tout ton bien et le donne aux pa
vres. » Mon cœur était gonflé d'appréhension et de joie, gon
de l'appréhension de ma joie. Car il ne s'agit point, pensais-
d'interpréter les divines paroles, mais de les accepter sans rétice
ces, de les comprendre « en esprit et en vérité », puis enfin, p
surtout de les mettre en pratique, car, est-il dit dans l'Évangil
« Celui qui les entend et qui ne les met pas en pratique est se
blable à... » Je commençai donc de chercher quelles étaie
parmi les pensées, les opinions, les façons de mon âme et de m
esprit qui m'étaient le plus familières, celles que je devais à m
pères, à leur éducation, fût-elle lointaine, à cette sorte d'atm
phère morale qui, grâce à eux, m'enveloppait et à quoi je dev
beaucoup sans doute, mais où je commençais d'étouffer. Et s
doute, poussant à l'extrême, à l'absurde, ce dépouillement de m
fussé-je parvenu jusqu'à l'appauvrissement total, car « qu'as
que tu n'aies reçu ? », jusqu'à cette nudité dont mon âme é
avide autant qu'une autre l'est de parures et de joyaux. Rés
de résigner ainsi toute possession personnelle, et convaincu qu
ne pouvais aspirer à la disposition de tout qu'à condition de ne

éserver plus rien en propre, je répudiai du même coup toute opi-
ion personnelle, toute habitude, toute pudeur, comme on rejette
ne tunique pour offrir un corps sans ombre au contact de
onde, aux vents passagers, au soleil. — Forte de ses abnégations,
e ne sentis plus bientôt mon âme que comme une volonté aimante
c'est ainsi que je me la définissais), palpitante, ouverte à tout
enant, disponible, une naïve cohésion d'appétits, de gourmandi-
es, de désirs. Et si peut-être j'eusse été m'effrayer du désordre où
evait me précipiter leur anarchie, ne devais-je point me rassurer
n me répétant ces mots du Christ : « De quoi vous inquiétez-
ous? » Je m'abandonnai donc à ce désordre provisoire, confiant
u'un ordre plus sincère et naturel s'organiserait de soi-même et
u reste estimant que le désordre même était de plus grand pro-
it et de meilleur enseignement pour mon âme qu'un ordre arbi-
raire et nécessairement factice, puisque je ne l'avais pas inventé.
ayon divin, pensais-je, ce qui s'oppose à toi, n'est-ce point sur-
out cette fausse sagesse des hommes, faite de peur, d'inconfiance
t de présomption ? Je te résigne tout. Je m'abandonne. Chasse de
noi toute ombre. Inspire-moi. — Considérant en outre que rien
lus n'écarte de Dieu que l'orgueil, et que rien ne me rendait
lus orgueilleux que ma vertu, je pris en horreur cette vertu
nême et tout ce dont je pouvais me targuer, tout ce qui me per-
nettait de me dire : « Je ne suis point pareil à toi, point pareil
u reste des hommes. » Et je sais bien que cet excès de renonce-
nent, ce renoncement à la vertu par amour de la vertu même,
araîtra pour l'âme précise qui me lira... — Ce paradoxe, si c'en
ut un, et qui guida dès lors ma vie, si le diable me le dicta, c'est
e que j'examinerai par la suite. Il me suffit de dire pour l'instant
ue je m'avançai hardiment sur une route pour moi si nouvelle;
ne route ? Que dis-je!... Chaque pas que je faisais en avant
n'aventurait vers l'inconnu.

Ce texte extraordinaire nous livre certainement une
les clefs de l'évolution gidienne.

On déclarait récemment devant moi sur un ton pé-
emptoire, mais sans l'ombre d'une preuve, que Gide
vait toujours haï le Christ. Il faut dire, au contraire,
le la façon la plus catégorique, que Gide a toujours
prouvé pour *ce qu'il a cru être* la personne et l'ensei-
gnement de Jésus un attachement profond, irrésistible;

je ne sais si, même dans ses écrits les plus virulents d la période communiste, on trouverait un mot contre Jé sus; à vrai dire, je ne le crois pas. Reste à savoir, bie entendu, si cette fidélité même n'est pas liée à un contre sens qui n'a cessé de s'aggraver, et qui devait fourni à ce que j'aimerais mieux ne pas appeler ses instincts disons à la spontanéité radicale et anarchique de so être, une justification (éminemment fallacieuse) dont aurait eu beaucoup de peine à se passer. Qu'on dise ce christianisme perverti s'est, en fait, révélé plus dan gereux pour la religion que ne l'aurait été un antichris tianisme déterminé — cela est parfaitement soutenabl je ne serais même pas éloigné de penser que c'est dan une large mesure exact. Mais dès le moment où on pr tend porter sur Gide un jugement, on n'a aucunemen le droit de méconnaître la profonde sincérité de ce qu' a cru pouvoir appeler son sentiment chrétien. Il es d'ailleurs manifeste qu'il a discerné certains aspects v ritables de la morale évangélique ; mais il ressort d texte même que j'ai cité et de bien d'autres que, tout c suite, son interprétation est altérée ou déviée par c qu'il est peut-être permis d'appeler un sensualisme d dépouillement — je dirais volontiers un nudisme c l'âme. « ... Je répudiai du même coup toute opinion pe sonnelle, toute habitude, toute pudeur, comme on rejet une tunique pour offrir un corps sans ombre au conta de l'onde, aux vents passagers, au soleil. » Combien i la métaphore est révélatrice! Au lieu que pour un chr tien digne de ce nom le dépouillement a pour objet c permettre à la volonté humaine de se rectifier intérie rement de manière à pouvoir non seulement reconnaît la volonté divine, mais à la faire sienne (ce qui ne ve certes pas dire la subir, mais bien la servir, et cela da l'acte le plus libre qui soit), le dépouillement dont il e

i question tend à recréer un état infra-historique où
nomme, en deçà de toute connaissance du bien et du
al, coïnciderait délicieusement avec une nature dont
en de factice ne le séparerait plus. Lorsque, par la
ite, Gide parle de volonté aimante, il faut voir dans
t amour une délectation, une ivresse d'exister d'es-
nce narcissique et dont la qualité spirituelle peut être
gée pour le moins problématique. Sans doute tout ceci
t-il chargé d'ambiguïtés; il reste possible, pour un dé-
nseur de Gide, de rappeler que celui-ci prend à son
mpte la phrase de l'Évangile : Vends tout ton bien et
donne aux pauvres; et je ne conteste pas du tout qu'il
ait chez Gide une compréhension réelle de la charité
angélique. On peut se demander cependant si ce pré-
pte ne signifie pas surtout pour lui : allège-toi, désen-
mbre-toi de tout ce qui pourrait te charger inutilement
t'empêcher d'*éprouver* la légèreté merveilleuse de
existence pure. J'ajouterai qu'il en est presque inévi-
blement ainsi dès le moment où le Christ cesse d'être
nsé comme le Médiateur et comme le Fils. Il n'y a
obablement pas dans l'Évangile une seule parole qui,
ce fait, ne subisse une altération de sens propre à la
ndre littéralement méconnaissable. Notre-Seigneur
est plus qu'un Rousseau avant la lettre qui, avec des
cents inégalés, sut prêcher le retour à un état de na-
re de l'âme humaine enchaînée par les préjugés et les
perstitions de toute sorte.

Je sais fort bien que Gide s'inscrira expressément en
ux contre l'optimisme de Rousseau (XV, p. 232 ;
952), mais surtout parce que le mal lui apparaît
mme pouvant « être d'une plus grande vertu éduca-
e et initiatrice que le bien ». Il n'en reste pas moins
e pour lui le christianisme c'est la négation de toute
adition, de toute allégeance particulière (familiale) (cf.

par exemple II, pp. 430-432; pp. 96-97); et, ajouterai-j
de toute formule quelle qu'elle soit. Dès lors, il est tro
clair que Gide ne pourra que rejeter non seulement l'o
thodoxie, mais même toute hérésie qui se présente
sous une forme dogmatique. On serait tenté de dire q
sa position marque la limite extrême et évanouissan
du protestantisme libéral si l'on ne savait que celui-c
la plupart du temps, reste imprégné d'une éthique q
Gide devait inévitablement rejeter. Ne soyons donc p
surpris si nous le voyons déclarer que « le catholicisn
est inadmissible, le protestantisme intolérable », ma
qu'il se sent « profondément chrétien » (février 1912
VII, p. 532; p. 367). C'est au nom de l'Évangile, qu
n'ouvre jamais sans se sentir directement interpell
qu'il se croit tenu de rejeter le catholicisme ; puisq
« les catholiques ne connaissent pas l'Évangile ».
non seulement ils ne le connaissent pas, mais ils ne s
vent pas qu'ils ne le connaissent pas ; ils croient
bonne foi le connaître; ce qui fait qu' « ils continuent
l'ignorer ». Gide se doute-t-il à quel point ici il s'e
prime en protestant (et bien entendu en protestant igr
rant du catholicisme) ? Mais ailleurs, il s'étonnera « q
le protestantisme, en repoussant la hiérarchie de l'
glise, n'ait pas repoussé du même coup les oppressan
institutions de saint Paul, le dogmatisme de ses épître
pour ne relever plus que des seuls Évangiles. On
viendra bientôt, je pense, à dégager les paroles
Christ pour les laisser paraître plus émancipatri
qu'elles ne paraissent d'abord ». Ailleurs encore,
nuance est un peu différente. S'il est appelé à écrire u
préface à son *Aveugle* (Symphonie Pastorale), écrit-il
30 mai 1910 (VI, pp. 415-416; p. 300), il y dira :

Si c'est être protestant que d'être chrétien sans être catholiq
je suis protestant. Mais je ne puis reconnaître d'autre orthodo

ue l'orthodoxie romaine, et si le protestantisme calviniste ou uthérien veut m'imposer la sienne, c'est aussitôt vers la romaine ue j'irai comme à la seule. Orthodoxie protestante : ces mots 'ont pour moi aucun sens. Je ne connais point d'*autorité*; et si en connaissais une, ce serait celle de l'Église. Mais mon christiaisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin u saint Paul pour deux écrans également néfastes. Ah! si le proestantisme avait aussitôt su rejeter saint Paul! Mais c'est à saint aul, non au Christ, que précisément Calvin s'apparente.

C'est en 1916, à la suite de difficultés intimes dont le ournal ne nous livre pas le détail, que nous voyons la réoccupation religieuse s'emparer vraiment à nouveau u cœur et de la pensée de Gide. A aucune époque, deuis ses années d'adolescence, il n'aura été aussi hanté ar le christianisme; mais sans doute reste-t-il aussi réractaire non seulement à tout dogmatisme, mais à toute entative de justification rationnelle.

Je puis croire en Dieu, croire à Dieu, aimer Dieu, et tout mon œur m'y porte. Je puis soumettre à mon cœur mon cerveau. Mais, par pitié, ne cherchez pas de preuves, de raisons. Là commence l'imparfait de l'homme, et je me sentais parfait par l'amour (29 janvier 1916; VIII, p. 207; p. 533).

Le lendemain, il prolonge ceci dans un sens presque ilkien, ou peut-être, hélas ! simplement renanien :

Si j'avais à formuler un credo, je dirais : Dieu n'est pas en rrière de nous. Il est à venir. C'est non pas au début, c'est à la n de l'évolution des êtres qu'il le faut chercher. Il est terminal t non initial. C'est le point suprême et dernier à quoi tend toute a nature dans le temps. Et comme le temps n'existe point pour ui, il est indifférent pour lui que cette évolution qu'il couronne uive ou précède, ni qu'il la détermine par appel ou par propulion. C'est par l'homme que Dieu s'informe — voilà ce que je ens et crois, et ce que je comprends dans la parole : Créons 'homme à Notre image. Que peuvent contre cette pensée toutes es doctrines de l'évolution ? Voilà la porte par où j'entre dans le

lieu saint, voilà la suite de pensées qui me ramène à Dieu, l'Évangile, etc. (VIII, p. 208; p. 533).

Cette dernière phrase marque suffisamment qu'à cett époque il s'agit vraiment pour Gide d'un *retour*.

Je tâche à réserver chaque soir et chaque matin une demi-heur de méditation, de dépouillement et d'attente...

Demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, expos à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention o *exposition*... en tranquillité aux rayons du divin soleil de justic (VIII, p. 210; p. 534).

Cette phrase mise entre guillemets semble être un citation ; mais comment Gide peut-il prendre à so compte la recommandation qui s'y énonce ? Commen serait-elle compatible avec l'idée d'un Dieu à venir ? aura la ressource de nous rappeler qu'ici rien ne resso tit au raisonnement. Ressource ou expédient ?... C qu'il faut noter, c'est qu'une idée abandonnée depu plus de vingt ans tend cependant à se réinsinuer en l non sans rencontrer beaucoup d'obstacles : celle du p ché. Le mot revient souvent sous sa plume à cette épo que, et aussi ceux de rechute et d'enfer.

Avant-hier, rechute. On croit retomber aussi bas que jamais que tout l'effort de ces jours derniers soit perdu. Mais l'équilib se rétablit un peu plus vite; l'abandon n'est plus si complet. L'e fer serait de *continuer à pécher malgré soi sans plaisir* [1]. Il e naturel que l'âme dévouée au Malin devienne, et sans plaisir po elle, un docile instrument de damnation pour autrui (16 févri 1916; VIII, pp. 219-220; pp. 540-541).

Pour écarter ici toute équivoque, Gide éprouve le b soin d'ajouter aussitôt l'observation suivante, dont s'exagère, je crois, la portée :

1. Les italiques sont de moi.

Je me sers consciemment ici, comme précédemment, d'un ocabulaire et d'images qui impliquent une mythologie à laquelle n'importe pas absolument que je *croie*.

On remarquera combien ce « pas absolument » diffère un aveu d'incroyance catégoriquement formulé.

Il me suffit qu'elle soit la plus éloquente à m'expliquer un ame intime. Et la psychologie le peut expliquer à son tour mme la météorologie fait certains mythes grecs... que m'imrte! L'explication profonde ne peut être que finalité. — ui réalisé la profonde vérité de la parole : « Qui veut gagner vie la perdra. » Certainement, c'est dans la parfaite abnégaon que l'individualisme triomphe, et le renoncement à soi est sommet de l'affirmation. — C'est par la préférence de soi, tout contraire, que le Malin nous embauche et nous asservit. Qui rle ici de libération ? De quelles lois ? Comme si le vice n'était s plus impérieux que tout devoir!

Ici, plusieurs remarques s'imposent. En premier lieu, de ne paraît pas voir que la question de mythologie t ici sans intérêt; peut-être même, du point de vue le us élevé, le plus orthodoxe, n'a-t-elle aucun sens. Ce ui est capital, au contraire, il faut toujours y revenir, est le jugement de valeur impliqué dans un texte mme celui que je viens de citer. Le drame que Gide t à cette époque — et cela avec une intensité que pernne n'a le droit de sous-estimer —, ce drame n'est i-même, il ne prend un sens que parce que le haut et bas, si je puis dire, sont déterminés sans hésitation, il en est de même dans les pages célèbres de *Numid et Tu?* qui datent de la même époque et qui prongent le texte que je viens de citer.

Mais le petit membre de phrase que j'ai souligné (péer malgré soi sans plaisir) ouvre la porte à un renient ultérieur qui reste ici simplement possible. Suppons qu'il vienne un jour où Gide péchera dans l'exaltaon, dans ce qu'il croira alors être la plénitude de son

être, comment ne sera-t-il pas tenté de remettre en que tion tout ce qu'il a écrit pendant cette crise de 1916? D se demander, à tout le moins, si le remords duquel il n pu se défendre — avec les harmoniques qui l'entouraie — n'a pas été dû au fait qu'il n'était pas alors engag fût-ce dans l'ordre des sens, dans une relation propre le satisfaire absolument? Or, c'est précisément ce expérience exaltante qu'il lui sera donné de faire cours de l'été et de l'automne 1916. Quelques brèv notations ressemblent à des cris d'allégresse.

J'ai vécu tous ces temps derniers — et somme toute depuis 5 mai — dans un étourdissement de bonheur; de là ce long esp vide dans ce carnet. Il ne reflète que mes nuages (IX, p. 4 p. 634).

Immense étourdissement du bonheur. — Ma joie a quelc chose d'indompté, de farouche, en rupture avec toute décen toute convenance, toute loi. Par elle je retourne au balbutiem de l'enfance, car elle ne présente à mon esprit que nouveau J'ai besoin de tout inventer, mots et gestes; rien du passé ne sa fait plus mon amour. Tout en moi s'épanouit, s'étonne; n cœur bat; une surabondance de vie monte à ma gorge comme sanglot. Je ne sais plus rien; c'est une véhémence sans souver et sans rides (IX, pp. 411-412; pp. 639-640).

Mais à partir de cette expérience qui le comble, qui transporte, comment serait-il possible à Gide de ma tenir l'opposition du haut et du bas telle qu'au tem révolu de l'angoisse elle surgissait pour sa conscien aussi indiscutable que celle du jour et de la nuit? N retrouvons ici à leur maximum d'acuité tragique problèmes de l'étiage et de la perspective qui déjà plusieurs reprises, ont surgi devant nous à mesure nous progressions dans le labyrinthe gidien; et les c tradictions vécues que le Journal permet de repérer n montrent assez l'impossibilité où se trouve Gide d'ac der, comme par exemple le Gœthe de la maturité, à

ɔsition stable en face de sa vie, en face de lui-même. 'embrasement sensuel de 1916 s'éteint; et quelques ınées plus tard, Gide commencera à appréhender la eillesse, ou plus exactement la crainte du vieillisse- ent qu'il a éprouvée de bonne heure se muera en une ɛpérience lucide, vécue jour après jour, à laquelle il lui .udra s'adapter; et bien qu'en 1926, dans la Préface de *umquid et Tu?* il déclare qu'il signerait sans doute ıcore ces pages, mais peut-être ne les écrirait plus, de ɔute évidence, il s'éloignera de plus en plus des con- ées fiévreuses où il lui a été donné de connaître cette ɔuloureuse et noble exaltation, mais en même temps le imat de la passion lui deviendra, semble-t-il, tout aussi ranger; et dans ces conditions, il lui restera la res- ɔurce de s'acheminer par des routes sinueuses vers un ıtionalisme directement relié au XVIIIe siècle qui s'af- ɛmera surtout à partir de 1932, et ne rencontrera ses ɜpirations qu'à une distance focale où elles se déper- ɔnnalisent, où elles se fondent dans une mentalité drey- ısiste et anticléricale dont le *Jean Barois* de Roger lartin du Gard nous offre l'expression à la fois loyale : spirituellement assez indigente. Mais du coup l'éter- el problème se repose à nouveau : si le rationalisme idien est commandé par le refroidissement du foyer ɛntral, par la décoloration du paysage intérieur — que aut-il, ce rationalisme? ou, plus profondément, de quel ·itère un lecteur du Gide des années antérieures dispo- ɛra-t-il pour l'apprécier? Bien entendu, si c'est au cri- ɛre chrétien qu'il recourt, il risquera de voir dans cette volution une demi-sclérose de l'âme; si c'est au critère ɛnsualiste, il soulignera un abaissement du ton vital, n reflux des puissances d'exaltation qui conféraient à existence sa valeur unique. Çà et là nous rencontrons ans le Journal une note où l'extrême lucidité s'allie à

une désolation sans recours. « La tristesse n'est presq
jamais chez moi qu'une forme de la fatigue. Mais, for
est de me l'avouer, il y a des instants depuis quelqu
jours où je me sens triste à crever » (22 mars 1922 -
XI, p. 340 ; p. 732). Il serait inique et malhonnête
majorer l'importance de tels aveux qui n'échappent
Gide que dans des périodes de dépression physique
morale extrême. Presque invariablement, il se ressai
aussitôt que son équilibre se rétablit, et annule rétro
pectivement ces témoignages de faiblesse. Le problèm
n'en subsiste pas moins; et il n'est pas au pouvoir
Gide de lui apporter serait-ce un rudiment de solutio
« Au lieu que le christianisme (l'orthodoxie chrétienn
est exclusif, l'humanisme, dira-t-il, tend à comprend
et à absorber toutes formes de vie, à s'expliquer sin
à s'assimiler toutes croyances, même celles qui le
poussent, même celles qui le nient, même la croyan
chrétienne » (12 juin 1926 — XIV, pp. 319-320; p. 81
Mais cette intégration est-elle possible ? Il faut bien
douter, puisque aussitôt il ajoute : « La culture d
comprendre qu'en cherchant à absorber le christianism
elle absorbe quelque chose de mortel pour elle-mêm
Elle cherche à admettre quelque chose qui ne peut p
l'admettre, elle; quelque chose qui la nie » (14 juin 19
— XIV, pp. 319-320; p. 817). Il semble garder cepe
dant sa confiance dans le pouvoir d'harmonisation p
pre à la vie. « Je laisse sans violence les propositio
les plus antagonistes de ma nature peu à peu s'acc
der... Plus sauvage et plus persistante avait été la d
cordance, plus large est l'épanouissement de l'accord
(juin 1927 — XIV, p. 359 ; p. 842). La vie n'échap
t-elle pas à ce que nous appelons la logique ? Il garde
veut garder la foi dans la bienfaisance de ses écrits;
sont « comparables à la lance d'Achille. Persuadez-vo

u'ils guérissent les blessures qu'ils ont causées » 30 novembre 1927 — XIV, p. 393, reproduit presque ttéralement XV, p. 134). « Je suis un incroyant. Je ne erai jamais un impie », déclare-t-il à la même époque 5 novembre 1927 — XIV, p. 387; p. 860) ; mais trois ours après, il déclare qu'il n'est pas de pire ennemi que mysticisme, et que par mystique il entend « ce qui résuppose et exige l'abdication de la raison » (XIV, p. 387-388; p. 860). Vient alors une période d'assomrissement de plus en plus marqué, où nous le voyons perdre contact avec lui-même et avec la réalité » et se laindre d'une morosité singulière qui le porte parfois à noncer à ce qui lui serait le plus agréable, — au profit 'une satisfaction supérieure? il ne sait trop, et se deiande si cette disposition intérieure ne serait pas assiilable aux pratiques solitaires (novembre 1928 — XV, p. 149-150; p. 891). Des notes comme celle-ci sont sinulièrement instructives dans leur schématisme même :

Influences (à reprendre); les positions déjà prises, les gestes éjà faits; responsabilités déjà assumées — *passer outre.* — Et ujours la question de cote de l'humanité (très surfaite) — l'huanité du moins telle qu'elle est, non telle qu'elle pourrait être. e quel côté venir l'espoir ? — Athéisme. Il n'est pas une des fluences, exaltantes et émancipatrices, qui ne devienne inhibiice à son tour. Du besoin de changer de guide (13 janvier 1929; V, p. 161; pp. 904-905).

On voit ici se creuser le lit de ce qui sera le commusme, l'éphémère communisme gidien. Mais il faut bserver que, même à présent, Gide ne rompt pas avec Christ, avec ce qu'il croit être le Christ. Celui-ci n'est us, il est vrai, seulement opposé à saint Paul et à l'Éise, mais à Dieu lui-même.

Antagonisme entre le Christ et Dieu... erreur du Christ... de étendre qu'il avait partie liée avec Dieu — aboutissant au cri,

enfin révélateur : « Mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné
Dieu = nature; Christ = surnature (12 janvier 1929; XV, p. 16
p. 915).

L'extravagance métaphysique de cette proposition n
pas besoin d'être soulignée; mais avec quelle force
traduit ici le besoin que garde Gide de ne pas renier
Christ, de trouver au contraire en lui le garant de to
ce qu'il aime et qu'il révère. Et cependant, c'est qu
ques semaines plus tard que se situe l'épisode du pe
Émile D., qui projette une lumière si attristante sur ce
taines déficiences centrales de l'homme. Mais le cynisn
qui empreint, on l'a vu, les passages où cet épisode e
évoqué n'est pas la note dominante des cahiers qui fo
ment presque la totalité du dernier volume des *Œuvr*
complètes ; et, si décevants qu'ils doivent paraître
chrétien, d'une part, au philosophe de l'autre, par a
leurs ils méritent, à mon sens, la plus grande admi
tion par l'exceptionnelle sincérité qui s'y affirme. E
core, toujours la sincérité. Elle n'est jamais plus f
grante chez Gide que lorsque le contenu même de l'af
mation se réduit ou s'évide, lorsque la ferveur se diss
comme une fumée. Le mot allemand *nüchtern,* ce m
intraduisible qui, pris à la lettre, veut dire à jeun, car
tériserait parfaitement cette qualité d'assagissement
cide qui est ici partout sensible. Un assagissement s
sagesse. Puisque nulle sagesse digne de ce nom ne p
se satisfaire des équivoques ou des trop faciles absc
tions que partout nous avons vu éclore sous nos pas.
citerai ici seulement deux notes où s'exprime cette l
dité par essence même inefficace. Toutes deux datent
mois d'août 1930.

Cette complaisance à laquelle l'amour nous invite, obtenant
nous non point le meilleur, mais ce qui peut le mieux plai
l'autre; on ne l'élève point tant qu'il ne vous abaisse. — Et

pas trop de toute sa vie pour, réveillé de cette duperie, comndre que l'on a été joué (XV, p. 331; p. 1010).

Et celle-ci qui va si loin :

Ce que je sens surtout, c'est mes limites. Et cela est naturel; car n'occupe jamais, ou presque, le milieu de ma cage; mon être ue vers les barreaux (XV, p. 324; p. 1006).

Laissons de côté la métaphore de la cage qui traduit ıt-être un état d'âme tout passager; ce qu'il faut rete- de cet aveu, c'est que Gide reconnaît lui-même ne ıvoir presque jamais s'établir au centre de son être. centre, quel est-il donc? Question condamnée, je is, à demeurer sans réponse. Mais on conçoit que le ait cru pouvoir trouver dans l'expérience russe un nt de ralliement pour tous les éléments jusqu'alors oordonnables de son être, qu'il ait vu là une possibi- unique de se passionner pour une cause qui serait le de l'homme réalisant pleinement son destin ; on nprend aussi combien cet espoir devait fatalement e déçu. Rétrospectivement — mais il faut avouer que explications *a posteriori* sont faciles et suspectes — lhésion de Gide au communisme semble venir s'ins- e tout naturellement dans sa destinée spirituelle ; is en même temps on doit reconnaître que cette adhé- n, motivée par des raisons d'ordre purement senti- ntal, fait ressortir *un manque de conscience histori-* qui doit retenir l'attention. Gide a pris position sans une connaissance précise non seulement de la Russie, is des conditions générales de l'économie ; engage- nt de caractère tout passionnel concevable seulement z un homme qui, ne s'étant jamais soucié que de dividu et de sa singularité, perd en présence du so- tous ses avantages, je veux dire toutes ses défenses, s'abandonnera avec une naïveté presque sans exem-

ple entre les mains d'une propagande qui l'utilise, e
l'enrôle, et finalement risque de l'annuler. Qu'il se s
ressaisi, qu'il se soit délivré, c'est là un fait capital, b
propre à confirmer dans leur conviction ceux qui n'e
jamais révoqué en doute sa sincérité fondamentale.
aurait pu mourir d'une attaque à l'époque de sa glo
moscovite, et la question serait alors malgré tout
jamais demeurée ouverte de savoir si, pour accéde
une popularité jusqu'alors inconcevable, il n'avait
renoncé au meilleur de lui-même. En reconnaissant c
rageusement que son espoir a été trompé, il nous obl
par contrecoup à reconnaître l'authenticité de son a
chement passé à une cause dont il ne s'est, à vrai d
formé qu'une image théorique et sentimentale. La r
ture avec Moscou une fois consommée, la position
Gide devient difficile, et il le sait parfaitement. Sa p
tion en face des autres. Il s'est disqualifié aux yeux
ses amis d'hier; on ne peut dire qu'il se soit réhabi
dans l'esprit de ses anciens adversaires; ceux-ci se c
tenteront d'exploiter son désaveu pour des fins polé
ques. Mais tout ceci est peu important; ce qu'on v
drait savoir, c'est comment, au lendemain de cette c
loureuse expérience, il prend position en face de
même. Sur ce point, les parties les plus récentes et
core inédites du Journal pourraient seules nous éclai
Il n'y a guère de raison de penser qu'il en soit venu
core à reconsidérer dans ses principes mêmes l'hum
tarisme (il dirait l'humanisme) auquel toute son évo
tion antérieure l'a peu à peu réduit. Les jugements c
a portés au cours de ces derniers temps sur le cat
cisme paraissent toujours liés aux contingences so
les et politiques — ce qui semble bien montrer à
point l'essentiel lui échappe. La position prise par
catholiques dits de gauche en France et en Espagne

randement réjoui; mais il n'a cessé de guetter en même emps tous les avertissements — il dirait les désaveux — que l'Église a pu être amenée à leur adresser; trop eureux, je le crains, d'en tirer argument contre Elle, et 'en conclure qu'un catholique ne reste fidèle à l'esprit u Christ qu'en se révoltant contre l'Autorité qui prénd l'incarner. Tout donne à penser qu'il ne voit auune différence essentielle entre l'acte par lequel luiême a rejeté l'obédience stalinienne et celui par lequel n catholique s'insurgerait à l'occasion contre le Vatian; et ceci montre assez combien il demeure irréductilement protestant — combien pour lui reste incomréhensible, impensable la jonction qui s'opère au sein e l'Église entre une immense tradition historique et ne réalité surnaturelle qui à tout moment, et d'en-haut, confirme et la recrée. Le sens conjugué de l'histoire et e la sur-histoire lui a toujours fait défaut; et peut-être ourrait-on dire que cette lacune souterraine est l'invaant négatif pour où s'explique la précarité de toutes es positions successives. Méconnaître ce double éléient, c'est en fin de compte méconnaître l'homme luiême : étrange destin, en vérité, pour qui de plus en lus expressément, de plus en plus exclusivement s'est oulu humaniste. Mais n'est-il pas évident que là où ce ens conjugué fait défaut, l'idée de l'homme s'écartèle ntre l'instantanéité savoureuse ou intolérable de l'*état* écu et une notion abstraite et générale qu'on tentera ainement de nourrir, d'armer comme on arme un cient? Entre ces deux limites, c'est l'homme même qui sque de s'anéantir, l'homme avec le mystère qu'il porte n lui, avec le scandale d'une existence dont on ne peut ire si elle est le lien ou la rupture — elle est en vérité une et l'autre —, entre un ordre naturel où elle s'encine et une surnature à laquelle elle aspire et qu'à tout

moment elle peut renier. *Homo viator* : certes, Gide l'
pleinement compris; mais ce que peut-être il n'a pas s
discerner, c'est que ce voyageur s'immobilise — si mêm
il ne s'enfonce en des sables perfides — à partir du mo
ment où il déclare qu'il ne sait où il va, et sous-enten
qu'il ne pourrait le savoir sans perdre son élan et sa fe
veur. L'homme est un voyageur, il n'est ni un vagabon
ni un aventurier.

GABRIEL MARCEL.

L'étude qu'on vient de lire était entièrement rédigée lor
que parut l'été dernier l'édition complète (provisoiremen
du *Journal*, en un volume de la collection « La Pléïade
Le *Journal* s'y prolonge jusqu'à la date du 26 janvier 193
Ce complément est d'un très grand intérêt, mais ne m
semble pas de nature à modifier les conclusions qui o
été présentées plus haut. Bien entendu, il est possib
maintenant de suivre la courbe des sentiments inspir
à Gide par l'expérience soviétique. Il n'est cependant p
très facile, me semble-t-il, de discerner quelle est exacteme
la position actuelle de Gide sur le communisme pris en lu
même. Le revirement de Gide me semble avoir porté bea
coup plus sur l'idée qu'il convient de se faire des résulta
obtenus en fait par le communisme en Russie (ou plus exa
tement sur la *trahison stalinienne*) que sur le jugement
valeur lui-même en tant qu'il s'attache aux principes d'u
organisation sociale juste.

Que l'expérience de toute l'U.R.S.S., écrivait-il en janvier 19
(p. 1154), soit d'une incalculable portée, c'est ce qui me fait so
haiter de tout mon cœur qu'elle réussisse et que les événements l
permettent d'être menée à bien. C'est seulement ainsi qu'elle pour
être de grande instruction pour les autres peuples. Mais il me fa
bien avouer à moi-même toute ma pensée : cette expérience, c'
en Russie qu'elle devait être tentée; la Russie a sans doute plus
y gagner (et en tout cas moins à y perdre que nous). Je dou
même que l'état social qu'elle tente de réaliser soit souhaitab
pour notre peuple, sinon profondément modifiée. On parle de ce
difficulté de « brûler les étapes ». Il me semble tout au contrai
qu'ici notre passé nous empêche et qu'un peuple encore infor
est bien plus capable de s'adapter à de nouvelles formes qu'

eople déjà formé. Mais que notre système capitaliste soit condam-able, que honteuse soit toute collusion du christianisme avec lui, ela veut-il dire que le communisme, afin d'être applicable à la rance, devrait se calquer exactement sur le bolchevisme et n'aurait as à être mis au point ? Et que font-ils d'autre en Russie même u'une mise au point progressive ? Ce qui ne signifie nullement n accommodement et des compromissions avec les forces enne-nies.

C'est justement cette « mise au point » dont les faits l'o-ligeront à douter. Il n'hésitera pas par la suite à parler de a « faillite de l'U.R.S.S. », de la « déconfiture » ou du « flan-uage » du communisme. Mais en même temps, nous le ver-ons citer, en été 1937, donc après sa grande déconvenue, la hrase si caractéristique de Lénine : « Jusqu'à présent, il 'est pas une révolution qui, en fin de compte, n'ait abouti un renforcement de la mécanique administrative. » Et il joute :

A présent, où l'U.R.S.S. en est-elle ? La bureaucratie redoutée, a mécanique administrative n'a jamais été plus forte. Il n'y a pas e jusqu'à présent qui tienne : la petite phrase reste vraie, et ce ue Lénine écrivait en 1917, il pourrait le récrire encore.

Ah ! que vous aviez donc raison, s'écrie-t-il un peu plus loin, de oir dans ma venue au communisme une affaire sentimentale; mais ue vous aviez tort de ne point comprendre que j'avais raison ! A ous entendre, le seul communisme qui vaille, on n'y vient que par néorie. Vous parlez en théoricien. La théorie certes est utile. Mais ans chaleur de cœur et sans amour elle meurtrit ceux-là mêmes u'elle prétend sauver. De ceux-là seuls je me sens frère qui sont enus au communisme par amour, par grande exigence d'amour op. 1288-1290-1291).

Mais du même coup il semble bien, sans qu'aucun pro-ostic soit d'ailleurs possible sur la suite de cette évolution, ue Gide se rapproche d'un christianisme qui, rompant outes ses attaches avec un conservatisme social quelconque, écupérerait sa valeur révolutionnaire. Au surplus, ce chris-anisme réduit à sa plus simple expression métaphysique, ide affirmerait sans doute le plus sincèrement du monde u'il ne l'a jamais répudié. Mais il resterait à se demander isqu'à quel point ce christianisme-là ressemble au christia-isme véritable. Je ne puis pas m'empêcher de me deman-er s'il n'est pas beaucoup plus voisin du gandhisme indis-nct que professe un Aldous Huxley dans ses derniers écrits.

C'est ce que me semble démontrer une page qui date du 19 septembre 1938 (la date est instructive), où Gide, à propos d'un numéro des *Feuilles libres*, se montre séduit par la doctrine de non-résistance...

Perd-elle sa vertu lorsqu'il s'agit d'un peuple, d'une nation? Et le *vicisti Galileus*, ce cri n'eût-il pas dû être celui de l'Allemagne si la France, au lieu d'opposer la force à la force, n'avait opposé à l'Allemagne qu'une résistance spirituelle où elle se fût montrée invincible ? La meilleure façon de lutter contre les canons ennemis n'était-elle pas de rendre leur effort inutile? L'Allemagne pouvait bien avaler la France, elle n'aurait pas pu la digérer. Elle eût été bientôt tout embarrassée par cette apparente victoire, et le « frappez mais écoute » eût rendu vains ses coups.

Chimère? ajoute aussitôt Gide lui-même. Peut-être. Car tout cela suppose une entente parfaite, la soumission à un mot d'ordre, et que l'avance de l'Allemagne ne fût marquée par le recul d'aucune armée. Hélas! le recours à la force, ne fût-ce que pour la résistance, implique toujours une abdication de l'esprit. Cette abdication est aujourd'hui le plus grand sujet de tristesse. C'est aussi pourquoi le spectacle de la résistance immatérielle de l'Église est aujourd'hui d'un si grand réconfort (p. 1321).

Il me paraît inutile d'insister sur la confusion d'esprit dont témoigne ce passage. Mais ne marque-t-il pas de façon saisissante une sorte d'incapacité permanente de se mesurer avec la réalité, *c'est-à-dire avec l'histoire* ? Il suffit d'évoquer ici la pensée d'un Péguy, si merveilleusement nourrissante au cours de l'épreuve que nous traversons, pour discerner aussi clairement que possible la façon dont les valeurs s'incarnent dans la durée *concrète* pour un esprit soucieux de respecter jusqu'au bout le statut métaphysique de la créature avec tout ce qu'il comporte de sujétions effectives, mais aussi de miraculeuses possibilités. Peut-être, au surplus, découvrirait-on ici une autre lacune, plus centrale encore, de la pensée gidienne : la méconnaissance de la Grâce à laquelle, chez l'auteur des *Nourritures*, se substitue si souvent l'expérience d'un « état de grâce » défini en terme de pure affectivité. Mais cette Grâce, que Gide jusqu'à présent ne semble pas être parvenu à imaginer tout à fait, pourquoi au soir de cette existence tout ensemble vide et comblée, ne fondrait-elle pas, à un détour du chemin, sur ce passant anxieux et que rien d'humain, malgré tout, n'a jamais pu durablement contenter ?

L'épée de feu

J'ai lu ce roman[1] d'une traite, au cours d'une après-midi cet « été 39 » qui nous accablait d'une angoisse pareille celle d'un autre « été 14 » que nous avions jadis connu. en parle aujourd'hui, après l'expérience — et le recul — quatre mois de guerre, de vie de cantonnement et de ce rieux dépaysement que crée l'existence militaire, et sou-in j'éprouve, aiguë, la sensation de « l'avant-guerre ». Je ai ressenti pareille résurrection du passé que récemment, ns un foyer du soldat, lorsqu'un militant jaciste adres-it à ses camarades un discours enflammé qui recréait usquement l'atmosphère des congrès d'Action catholique te nous avions tant aimés.

Le roman de M. Daniel-Rops n'est pas seulement le meil-ur ouvrage qu'à mon avis il ait écrit. Les circonstances i ont ajouté le charme d'un passé tout ensemble si récent si vieux. Voici fixé un temps révolu. Le drame de notre nération d'entre deux guerres : cette exigence de justice ciale, cet écœurement en face du désordre capitaliste, ces lléités d'évasion vers une société meilleure et, par-delà s tâtonnements, l'appel inconscient au Dieu en qui seul repose notre cœur inquiet, ces thèmes principaux du ro-an n'ont-ils pas été nos propres tourments ? Lorsque . Daniel-Rops écrivit et publia son ouvrage, nous étions ıcore plongés au plus profond de cette lutte, intérieure et ciale. Notre jeunesse s'est brusquement arrêtée là, au seuil la guerre. Les mêmes problèmes se reposeront demain. our l'instant, c'est l'entr'acte de la bataille, et si nous ris-ıions jamais d'oublier ce qui fut le meilleur de nous-êmes au cours des années 1920-1940, *L'Épée de Feu* dé-rmais l'a fixé. C'est bien plus qu'un roman : un témoi-

1. Daniel-Rops, *L'épée de feu*, Paris, Plon, 1939.

gnage qui restera, une fixation d'un temps qui s'est tr vite écoulé, que nous avons sans doute gâché, et qu'il nous reste plus, selon le mot de saint Paul, qu'à « rach ter, car les jours sont mauvais ».

Il y a pourtant en ce roman quelque chose de plus gra encore, et qui transcende le temps. Par delà cette recherc du temps perdu, c'est l'insertion de l'Éternel dans le temp Le mérite exceptionnel de *L'Épée de Feu*, c'est d'évoqu Dieu, et de l'évoquer par son absence bien plus que par présence.

Il est rare qu'une œuvre littéraire provoque le contact vin et incite à une vraie prière. Il ne s'agit plus alors littérature, mais d'une communion des âmes de l'auteur du lecteur, plus profondément encore d'une union de l'âr à Dieu. C'est ce qu'à certains moments privilégiés ce liv nous communique, et c'est en cela que nous avons affai à une œuvre *religieuse*.

Ni roman à thèse, ni œuvre « édifiante », ni ouvrage ap logétique, mais, servie par une perfection technique extrac dinaire (l'action où s'enchevêtrent les drames individu de tant de personnages se déroule en vingt-quatre heure et elle est menée de main de maître, comme une par d'échecs supérieurement jouée) une vaste fresque des pr blèmes sociaux et moraux de l'avant-guerre, sur laque se dégage peu à peu l'image du Dieu caché. Cette absen de Dieu dont souffrent la société et les personnages M. Daniel-Rops est comme une constante présence invi ble. Il y a là un art et, tout ensemble, un sens religieux q font de ce roman une grande œuvre humaine et chrétienn

A cet égard, elle suggère un rapprochement avec un a tre livre, paru l'an dernier, cette *Jeunesse sans Dieu*, Horvath, dont les critiques ont si mal vu, semble-t-il, l'i portance. Ils l'ont analysé comme un tableau de la jeunes naziste, athée et naturaliste, et ils n'avaient pas tort. Ma la privation de Dieu se faisait si cruellement sentir, sa pr sence active était soudain si mystérieusement évoquée fond des consciences, que j'ai rarement éprouvé avec auta d'intensité ce que les mystiques appellent « la présence Dieu ».

Ainsi en est-il de *L'Épée de Feu*. Le thème en est bien drame de conscience du jenne Abel Deaucourt, fils d'u

uissant capitaliste, et qui cherche, par générosité d'âme, échapper à son milieu, ce qui permet à l'auteur de tracer n tableau précis et documenté des problèmes sociaux de otre époque. A ce titre déjà, l'œuvre serait belle. Mais essentiel nous échapperait encore si la cause véritable de e déséquilibre ne nous était peu à peu non point révélée - ce serait un procédé trop grossier — mais suggérée et omme imposée par les circonstances : la privation de Dieu, n intervention infiniment discrète et tout invisible, voilà, our moi, le fond du roman, et qui, bien au-delà de la perction technique, témoigne surtout de la profondeur d'âme du sens *religieux* de l'auteur.

Je pense, notamment, à cet épisode où Sylvie Deaucourt, sœur d'Abel, découvre le carnet de notes qu'un de ses nis, malade au sana et qui l'aimait secrètement, rédigea ant de mourir et qui lui apporte l'intuition de « l'amour ui n'est pas aimé » :

Je pense, écrivait le mourant, qu'elle n'aura pas compris. Pournt, comme nous avons été proches ! Il s'en est fallu de si peu ue... Mon Dieu, vous m'avez aidé à me vaincre. Je n'avais pas le oit... De loin seulement je veillerai sur elle, je prierai pour elle, 'ayant confiance que dans l'intercession du ciel.

Et un peu plus tard :

Ce n'était pas ma vie qui lui appartenait. Mon sacrifice n'avait s atteint sa fin. J'ai compris, j'ai compris, Seigneur, acceptez ce ue je vous offre. Il me semble que je vois déjà un peu de votre mière. Qu'elle la voie, mon Dieu, qu'elle la reçoive !

« Et ce sacrifice, pour elle, n'avait aucune signification. était seulement absurde et monstrueux », ajoute l'auteur. heure de Dieu n'avait pas encore sonné, mais déjà un peu lumière s'est levé dans l'âme de Sylvie...

A la fin du roman, lorsque Abel, ayant vainement tenté échapper à son milieu et voyant l'échec de son évasion, saie de se suicider, et que, dans la nuit, les médecins lutnt pour l'arracher à la mort, Sylvie anxieuse est aux uets :

Il ne restait en elle qu'une grande attente, dont le sens ne lui ait pas encore perceptible, mais qui était déjà une certitude. uand le médecin, qui écoutait depuis un long moment, se releva

et se tournant vers elle, dit : « Allons, ce n'est pas mauvais... », les mots simples et bourrus lui parurent chargés de toute une lumineuse signification... Elle éprouvait un grand apaisement. Elle poussa la porte du petit salon, s'arrêta, surprise. Côte à côte, Paulin et Thérèse, agenouillés, avaient repris leurs prières. En une seconde, elle comprit. Tout cela lui paraissait merveilleusement certain. Elle entra, referma la porte derrière soi et se laissa tomber elle aussi, à genoux. Elle ne connaissait pas les mots que prononçaient Paulin et Thérèse. Dans leur murmure, elle ne percevait que des bribes, des syllabes, un rythme sourd. Mais elle laissait monter en elle une supplication et elle savait que pour être entendue cette imploration n'avait pas besoin de paroles.

C'est tout, j'ai extrait de ce gros volume de plus de cinq cents pages les seules lignes qui soient explicitement chrétiennes. Et pourtant l'œuvre entière baigne dans la lumière obscure de Celui qui est le Dieu caché. Cela est très beau il s'agit ici d'une œuvre qui est plus qu'un roman.

P. Boisselot.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'Art censuré

Des forêts postiches, des montagnes truquées, des rivières m quillées : cette ligne Mélusine qui, de Bâle à la mer, tend ses re et ses pièges, offre ses sortilèges, ses enchantements et ses affût propose ses énigmes. Les fées sont revenues dans les vieux burg désaffectés depuis des siècles. Brocéliande a repoussé en Lorrain

Bleus, jaunes, rouges, des triangles, des losanges, des traits, d croix, sur des rochers, sur des arbres, sur des murs : signes do on trouverait l'énumération, la clef, le sens au fond des guides, qui balisent des itinéraires. Des itinéraires qui ne sont plus nôtres. Car les sites sont réquisitionnés, les points de vue sont d

servatoires et les tables d'orientation abritent des P. C. On n'a ıs guère le loisir d'être le spectateur sensible aux beautés natu- les, et quant aux beautés dues à la main de l'homme, elles sont n rares dans cette zone où la guerre nous amène à hiverner : châteaux-forts sont aussi usés que le sont les montagnes, aux es des géologues, et les guerres religieuses ou nationales ont sévi depuis si longtemps que les églises n'ont jamais pu servir de uge à la beauté.

*
* *

Pour certains êtres, la privation d'art est une souffrance. Sevrés puis plusieurs mois de ce qui les aidait si généreusement à sup- ter tant de choses, qu'ont-ils à attendre, dans ce domaine, de la mission dite « de détente » ? Aussi loin que la guerre risque de er des ruines, tout ce qui a pu être caché a été caché. Aussi n... autant dire partout. Exsangues, les musées ne sont plus ère que des bâtisses. Enrobés, dérobés, les monuments sont des assements, des docks de fausses cargaisons. Comme le jeune mme mystérieux qui, dans la nuit de Gethsémani, ne laissa aux dats qu'un linceul, tous les dieux de l'Olympe, les rois, les os, l'Enfant-Jésus dans l'étable et l'Homme-Dieu sur sa croix, ıs les saints du Paradis ne nous ont laissé que des cadres et que socles. Il est éteint, le fascinant regard de la Vierge du Greco i vous cueillait naguère à l'entrée du Palais de Rohan; mais, à ıtre bout de la France, Thétis est-elle toujours un pampre au ıc de Jupiter ? A Colmar, le doigt brandi de saint Jean ne mon- plus au peuple le corps épouvantable du supplicié. Chartres st crevé les yeux, comme Œdipe. Le Grand Pan est mort à Ver- lles, où Latone est sous casemate et où les dieux effarouchés ont au fond du Parc. A Paris, le Chant du Départ a du sable plein bouche, la danse tourne sa ronde devant des rondins et les nym- es obstinées ont enfin disparu d'un square, près des Halles. (Je s que si tout cela naguère n'embarrassait personne, tout cela tait pour rien dans le plaisir des gens à vivre dans cette ville et e, quelques semaines durant, après l'exhumation, ils sauront que a était beau : mais ils croiront aussi à la valeur des statues de llet-le-Duc du portail de Notre-Dame...) Mais où boit l'Homme verre de vin ? Où sont affectés les forgerons de Le Nain ? Où est les et sa mélancolie ? Où Lacordaire ? Où Mme de Sennones ? Où lympia ? Morts de la guerre, morts des catacombes de l'Art, égués avec de l'or vil, dans des caves.

*
* *

Il est des œuvres d'art qui sont à l'abri de toute ingéniosité et qui tent, hélas! à la merci de toute méchanceté : en général toutes

celles de l'architecture. Allez donc éviter que la flèche de Strasbou pointe au-dessus du Rhin! Mais il est encore, dans d'innombrabl villages de France, de modestes travaux qui ont échappé au rece sement des magasiniers. Au Mans, dans Notre-Dame de la Co ture, on a emporté les tapisseries, mais, ô joie, la Vierge de Ge main Pilon est toujours là.

***

Au mois de décembre, à Paris, je crois bien que tout ce que l mateur de peinture pouvait aller voir, c'était les quelques tablea de l'École de Fontainebleau réunis dans une galerie de la rue Boétie. L'hôte des forêts perverses où la guerre est tapie comm un sphinx redoutable goûtait intensément l'ambiance solennelle la salle, le format, la matière et la présentation du catalogue. voici Diane de Poitiers au visage de sibylle, voici une étonnan *Dame au Lys rouge*, aïeule peut-être de la belle Zélie, voici *Vén et les Nymphes*, où l'on croit voir passer — trop tôt, Mlle Meye trop tôt, ce n'est pas encore votre tour! — le profil de l'élève p sionnée du pauvre Prud'hon. Voici le *Triomphe de l'Été* et *Triomphe du Printemps*, d'Antoine Caron. Cette naumachie, spectacle, cette porte de ville, ce seigneur de la Cour des Valois, les retrouvera certainement une nuit au coin d'un rêve. Ce *orgie* à l'Hôtel de Nesle, je la confonds avec une mauvaise gravu romantique, grossièrement coloriée, retrouvée un jour en lambea dans le grenier de la maison de mon grand'père...

Au fond de la salle, en place d'honneur, voici le *Tepidarium* surtout l'enchantement du *Bain de Diane*, de François Clouet. peut n'avoir pas très envie, par le « temps qu'il fait », de lire doctes considérations à propos de l'influence rhénane et flaman sur la peinture française et sur le rôle de l'apport italien, mais Clouet vous tient, et vous tient bien. Cet univers qu'on a censu cet univers existe : ils reviendront, le *Petit Fifre* de Manet et *Filles* de Watteau; nous retrouverons l'arabesque de l'*Odalisq* les ports de Claude Gellée, les Poussin, les Le Nain et les Fouqu En décembre 1939, nous aurons vu le *Bain de Diane* et *La Fem au Lys rouge*, à Paris.

PIERRE VILLOTEAU.

LIVRES

LIETTE AUDRA, **Du côté de la Neige.** (Corrêa.)

La neige, n'est-ce pas l'eau pénétrée du souffle de l'air, et qui, enant forme de fleur ou d'étoile, retrouve le resplendissement emier d'une aube ? Ainsi de ces poèmes : des souvenirs, des nges, vrais et non feints; de vivantes petites histoires, celles des inutes où l'être a été touché par le rayon; des regards, des rentres; et tout cela dans une nudité parfois gauche et tremblante devenu cristal. Des flocons, oui, arrivés du côté de l'humble ige, d'un pays de silence, de blancheur et de larmes, là où l'eau vale sur les pelouses mêlées de granits, de violettes blanches, de rce-neige, où l'air porte un parfum de fleur et de solitude, et fraîcheur bienheureuse y semble plus limpide que cette eau, e cet air. Étrange pouvoir de purification et d'enchantement de petits récits tout simples, souvent admirables.

Je sais que je reprendrai souvent ce livre. Il était écrit avant la erre et comme il est fait pour ces temps.

Il sera gris, l'automne, et noir et blanc,
cette année...

Si loin de la guerre où sont toutes nos pensées, si proche pourt de notre pensée profonde. Quel recueil de poèmes donnerait que donne celui-là en ces jours de Noël ? Ici, dans les neiges, -dessus des pâturages et des cascades, se réconcilient la couronne pines et la rose sauvage, la douleur déchirante et la plus suave e. « *O cette année, il sera froid — l'automne...* » Et qui va intenant saluer ainsi qu'il conviendrait ces vers franciscains si rlants et si purs ? Il y a là pourtant le souffle même du royaume notre poésie peut trouver demain sa voie cherchée et sa transfiration. Ces parfums, tels qu'on ne sait si ce ne sont pas les vrais essages envoyés par les anges des montagnes...

Alors sans rien comprendre à ce qui se passe en l'air
Puisque la mort éteint l'étoile et sa clarté...
Vous vous demanderez pourquoi vous voyez clair.

H. P.

MOIS ARTISTIQUE : JANVIER

3. — M. André Dezarrois, conservateur des Musées nationaux, p sente au Cercle Interallié des projections sur l'art finnois. Ce ge d'un historien d'art a une valeur particulière, M. Dezarrois aya appartenu à l'Escadrille des Cigognes et de Guynemer, et porta de nouveau l'uniforme d'aviateur.

5. — Annonce de la mort, à soixante-dix ans, du peintre grave Pierre Desbois.

6. — Annonce, de Périgueux, du décès, à soixante-dix ans, du pe tre Léon Félix, hors concours et médaille d'or des Artistes Franç

10. — A Cabrières (Vaucluse) meurt un peintre de réel talent, p sagiste à peu près méconnu, Paul de Castro, qui n'avait que c quante-huit ans, et dont la peinture était aussi jeune qu'intér sante.

12. — A l'office du Tourisme polonais, vernissage d'une Exposit polono-tchèque, où nos confrères accrédités à la Diplomatie int nationale verront peut-être un projet.

16. — Annonce de la mort du peintre J.-M. Avy, qui serait re un charmant petit maître de la période 1900, si ses toiles n'avai eu toutes les dimensions de son chef-d'œuvre, le *Bal blanc*, *Petit Palais.*

19. — A l'Hôtel des Ventes, l'*Inondation*, de Sisley, atteint 136. francs et deux Jongkind sont acquis pour 51.100 francs.

22. — Annonce de la mort, à Nice, de M. Charles Boutet de M vel, artiste-peintre, âgé de quatre-vingt-cinq ans. — Annonce de mort de M. Émile Méret, artiste-peintre aussi.

24. — Vernissage à *Beaux-Arts* des œuvres vives rapportées de Po gne en 1938 par Suzanne Tourte.

28. — Mort de Charles Duvent, du Comité des Artistes Franç officier de la Légion d'honneur et peintre aimable, qui était n Langres.

30. — Cambriolage au Musée du Mont-Saint-Michel. — Gale André Weil, rétrospective Claude Monet en l'honneur de son p che centenaire et au profit du « Colis aux Armées », la belle œu du *Figaro*.

31. — Nouvelles d'artistes : les peintres Aujame et Fougeron s quelque part du côté du Nord et de l'Est. Engagé volontaire. graveur Marius Aillaud est infirmier. Les peintres Feuillatte, rard Lescot, Zendel, Chastel, Labasque, sont respectivement dans D.C.A., le génie, le service de santé, la défense passive et le cam flage, auquel appartient aussi le sculpteur Damboise. Le verr Heiligenstein a repris son uniforme d'aviateur de l'autre guer Le sculpteur Couturier, le peintre Roger Carle et le décorat Pérot sont bons pour le service.

GASTON POULAIN.

TÉMOIGNAGE

Paul Sangnier
(1918-1939)

Le lundi de Pâques 1939, Paul Sangnier disparaissait dans les gorges de la Dordogne, au pont de Vernéjoux, au cours d'une descente en canoe.

Il avait vingt et un ans.

Les événements qui agitent aujourd'hui le monde ne nous feront pas oublier l'étrange carrière de ce garçon magnanime. Fils de Marc Sangnier, ancien élève de Stanislas, si jeune, il avait déjà rempli sa vie d'extraordinaire façon. Encore étudiant en Sorbonne, le Musée de l'Homme le chargeait d'une mission ethnologique en Guyane. Il partait au mois d'août 1938 sur le paquebot Bretagne[1] *à destination de Cayenne.*

A peine arrivé, le chef de la mission tombait malade et abandonnait l'entreprise. Paul Sangnier prenait alors la direction de l'expédition. Bientôt ses autres compagnons devaient, à leur tour, le quitter. Il restait seul avec un cuisinier bagnard et vingt pagayeurs nègres, et s'enfonçait dans la forêt vierge. Il revint cependant deux mois plus tard, après avoir réussi, à force de volonté, à surmonter les fièvres.

1. Le *Bretagne* devait être torpillé dès les premières semaines de la guerre.

Soigné à l'hôpital du bagne, il regagne ensuite la France où il arrive pour la nuit de Noël. Quelques semaines, il se repose en montagne. Il fait une conférence à l'Institut français de Berlin. Il représente la France à une conférence internationale d'Auberges de Jeunesse qui se tient en Allemagne. Il commence à peine à dépouiller ses notes, à classer les objets, les photographies, les disques qu'il a ramenés. Il n'a pas encore projeté à Paris le film qu'il a tourné...

Le lundi de Pâques, il descend avec quelques camarades les rapides de la Dordogne. C'est là que Dieu le rappelle à Lui.

Il ne faut pas dire : ironie du sort!... mais : signe de Dieu qui choisit ceux qui Lui plaisent.

Cette histoire, si brève et déjà si chargée, ne doit point être celle d'une âme comme les autres. Paul Sangnier a donné au Musée de l'Homme une importante collection. Mais il laisse aussi des notes, des lettres, plusieurs carnets écrits pour la plupart au cours de ces longues semaines de lutte solitaire.

Ce sont quelques extraits de ces papiers intimes que nous reproduisons aujourd'hui. Ils n'étaient pas destinés à être publiés. Nous les apportons tels qu'ils ont été écrits, dans la hâte et la fièvre. Nous ne saurions les retoucher, ni rien leur ajouter. Ils sont d'une âme jeune que nous aimons.

LETTRES

9 août 1938.

.. Au moment de partir, je sens mieux tout ce qui me nque, combien je suis petit, combien j'ai peu de cho- par moi-même. Comme le dit mon patron saint Paul, i je me glorifie de quelque chose, c'est de mes faibles- ». En effet, les quelques pauvres choses que je pos- e, elles sont forcément humaines, imparfaites, tandis pour tout ce qui me manque — par là chaque fois je fais quelque chose de bien, je suis le canal de Dieu je touche à la véritable beauté, je participe à la per- ion. Aussi je remercie mon Dieu de m'avoir fait si le pour me permettre d'en être plus grand; de m'a- fait si petit pour me permettre d'être plus près de

e ne me suis jamais senti si heureux, si libre, si con- t, si tout entier moi-même, avec la certitude que Dieu à chaque instant me donne la tâche exactement portionnée à l'aide qu'il m'accorde — qu'il me fait vie à ma taille — à la taille de sa bonté aussi vaste j'ai de médiocrité, par laquelle il va pouvoir agir ctement pour sa gloire dans le monde.

(Extrait d'une lettre à M.)

Au large. Les Açores, 15 août.

n attendant, ici je vis à pleins poumons. Nous avons nesse tous les matins, et la mer toute la journée tout our. Hier nous avons passé les Açores : un enchante- nt perdu au milieu de l'Atlantique. Et le ciel merveil- au-dessus, qui n'est pas souillé par la terre, mais

qui est tout pur : du vrai ciel que seul le soleil fait cha
ger de couleur et travaille comme il lui plaît.

(Extrait d'une lettre à M.)

Cayenne, 2 septembre.

On mène ici une existence plus intense, remplie de re
ponsabilités, on y est plus puissant, tout y est plus gran
Évidemment la France serait bien petite, seulement e
est toute remplie d'amis, de bonté, de dévouement,
beauté! Alors qu'ici ce paradis est désert — il n'y règ
que la fièvre et l'égoïsme. Heureusement dans la fo
nous serons vraiment seuls avec les plus belles créat
res de Dieu : les arbres. Et il saura remplir le vide q
laisse l'absence de tant d'êtres chers.

(Extrait d'une lettre à M.)

Mgombassoula,
dimanche, 25 septembre 1938.

Ne cherchez pas Mgombassoula sur la carte de
Guyane, vous ne trouveriez pas! C'est une espèce de
tit village (cinq ou six cases) quelque part sur le M
roni, à quinze jours de pirogue de Saint-Laurent.

Vous m'excuserez de ne pas vous écrire une belle let
à chacun. Mais je n'en ai pas le temps, et puis, je s
trop fatigué. Alors je vous écris à tous ensemble;
pour tous ceux qui sont là-bas en France. Ici, c'est
loin qu'on arrive à peine à croire que tout cela exi
encore. Pensez qu'il faut autant de temps d'ici à Cayen
que de Cayenne à Paris.

Demain, nous arriverons à Boni-ville (si l'on peut di

une vingtaine de cases — où le Grand-Man nous attend. Très rares sont les Européens qui ont été à Boni-ville. C'est là que commence à peu près l'inconnu; il y a encore quelques jours de pirogue et on trouve Ouaki, le dernier poste — avec trois douaniers noirs — nous avons depuis longtemps laissé le dernier blanc.

Comme je vous l'ai écrit, je suis parti de Saint-Laurent avec six pirogues et une vingtaine de pagayeurs Bonis, avec femmes, enfants, jeune fille, en tout vingt-quatre personnes. Un convoi impressionnant sur le fleuve. Le matin, nous partons à 5 heures; réveil à 4 heures pour profiter de la seule heure fraîche (?) de la journée. Et ensuite dix à douze heures de pirogue sur le Maroni, en plein soleil, à 2° de l'équateur! On reste recroquevillé sous le pomakari (petite cage en roseaux à l'arrière de la pirogue); la température monte, monte, à-dedans, atteint 60, 70°. Le canon du fusil est si chaud qu'on a des brûlures quand on le touche! Et on reste là à méditer — des jours entiers. La chaleur est si lourde, humide, qu'on n'arrive pas à transpirer et qu'on est recouvert d'une espèce de glu poisseuse, qui ne s'en va pas. De temps en temps survient un saut qui met un peu de distraction. Vous verriez alors mes vingt loustics, hurlants, déchaînés, sauter dans l'eau et porter littéralement les pirogues en haut du saut. Sans cela, c'est le mur monotone de verdure de trente mètres de haut de chaque côté de la rive. Si épais, qu'on ne voit rien. On entend seulement hurler des tas de bêtes qu'on ne voit presque jamais.

Puis arrive le soir. La nuit tombe brusquement à 6 h. 1/2. On essaie de manger et on établit le camp. C'est-à-dire qu'on accroche son hamac entre deux arbres. On essaie de dormir. Mais c'est tout un art de dormir en hamac. Surtout si vous vous imaginez que vous couchez

là avec un fusil chargé, un revolver, que vous êtes roul
en boule sous une épaisse moustiquaire en coton opaque
Et que toute la nuit vous entender le jaguar hurler — e
les araignées énormes qui courent partout — et que vou
êtes couchés en pleine forêt, sans autre protection qu
votre moustiquaire. Encore est-ce beau lorsqu'il ne pleu
pas, des pluies lourdes et tièdes qui trempent tout. E
puis le lendemain réveil et on recommence. Par-ci, par
là, une journée de repos (?) pour aller chasser!

J'ai trois compagnes ici qui me tiennent compagni
la nuit comme le jour : la première, c'est la soif, la soi
atroce qui ne vous lâche ni jour ni nuit. L'eau du Maron
est si tiède qu'elle vous donne des nausées lorsqu'o
essaie d'en boire. Tout est tiède, sent la vase, le vin sur
dans les bonbonnes. On rêve des heures à un verre d
bière fraîche. Si F. était un chic type, il irait un jour
la *Chope de Cluny* et il boirait un « distingué » bie
glacé et à ma santé, en pensant que je donnerais bie
tout ce que je possède pour en faire autant. Rien que d
penser à cela, on se sent déjà mieux.

La seconde compagne, c'est la faim. Nous avons de
vivres réduits, on ne peut emporter beaucoup sur le
pirogues et, depuis dix jours, j'ai ordonné qu'on ne fass
qu'un repas par jour (un plat de nouilles, et c'est tout
Mais c'est quelque chose de très grand, de très bea
que la faim; je crois que celui qui n'a pas eu longtemp
vraiment faim, celui-là ignore la moitié du monde. C
est beaucoup plus indulgent pour beaucoup de chose
quand on sort dans la forêt, le ventre vide avec sc
déjeuner dans son fusil, on comprend des tas de chose
qu'on n'aurait jamais comprises sans cela.

Ma troisième camarade, c'est la fatigue : la terribl
la redoutable fatigue, celle qui rend cette lettre un vér
table monument, digne des travaux d'Hercule, la fa

que qui rend le moindre geste un supplice qu'on hésite ongtemps à s'infliger, la fatigue qui vous fait cogner es pieds dans les troncs d'arbres et vous laisse des eures le regard vide.

... J'aurais pourtant tant besoin d'amis avec qui n'entretenir. Outre la vie dure que nous menons, et qui ait qu'on aurait besoin de se sentir les coudes, les longues méditations sous le pomakari, tout ce monde nouveau qu'il faut garder pour soi! Il faudra être très gentil vec moi quand je rentrerai parce que je serai insupportable; mais j'aurai bien besoin de bons amis avec qui ne laisser aller à cœur ouvert. Ici, en effet, il faut toujours se tenir en face des noirs qui épient la moindre défaillance.

... Ici, il n'existe plus de mission scientifique, etc. Du oment que je suis envoyé par le gouvernement, je suis « capitaine Sangnier ». Et dans toute la forêt, personne n'a autorité sur moi. Il y a sur tout le territoire de 'Ininé *un seul* administrateur en tout et pour tout, à art ça, personne! pas un gendarme, pas un soldat, la orêt est déserte. J'ai carte blanche pour faire tout ce ue je veux. J'ai même les noms de deux ou trois types, ue l'on m'a demandé d'abattre si je les rencontre, « pour viter d'avoir à les arrêter ». F. rirait bien s'il me voyait asque en tête, bottes, revolver et cartouchière, me préenter dans les villages, avec un salut militaire très prusien, en claquant les talons : « Capitaine Sangnier, en nission vers l'Itany et le Tumuck-Humac. Il me faut eci... ceci... sinon je colle une amende de tant... » Car dois payer mes Bonis au retour seulement et je dois eur retenir des amendes pour toutes les fautes commiies. — Mais s'il est parfois amusant de ne sentir aucune utorité humaine au-dessus de soi, c'est le plus souvent ien dur. Je ne sais pas quels sont les fous qui rêvent de

puissance; ils ne savent pas comme il est doux d'avoi à obéir et comme je donnerais cher souvent pour recevoi seulement un ordre et quitter un instant mes responsa bilités.

J'ai encore ici d'autres titres plus amusants : Figurez vous, M., que, depuis que je suis entré dans la forêt je n'ai pas vu *une seule personne* qui ne soit malade, e bien entendu pas de médecin. Alors, tous les matins consultation. Je fais un petit diagnostic, ordonnance, e on me gratifie du plus beau « Merci, docteur ». D'ail leurs, c'est toujours assez simple : soit abcès envenimé ulcère ou lèpre (nous avons passé trois nuits chez de lépreux), soit dysenterie ou paludisme. A force de soi gner, nous commençons à savoir, pour quand notre tou viendra. Avant-hier, j'ai eu ma première chique. On l laisse mûrir deux jours puis on ouvre la plaie au cou teau, on tire avec une pointe le ver, et on brûle avec un cigarette pour cautériser, c'est charmant!

Mais le plus joli titre que j'aie ici, et qui amuserai bien M.-F., c'est celui que me donnent les nègres dan les grandes circonstances (pour demander à manger) celui auquel ont droit ceux qui siègent au conseil d Grand Man, « Papa », et rien de plus comique que d voir mes énormes gaillards quand je leur donne un bou de chocolat me dire : « Merci, papa. » Quelle famille! J crois qu'ils valent bien les louveteaux de M.-F.

... Enfin, ici, j'ai au moins l'avantage d'être loin d cette chose atroce qu'on appelle « la colonie » (je parl pour la Guyane seulement!). Ce ramassis de gens lamen tables, cancaniers, une province ratée — et qui n'on jamais quitté leur petit trou (cinq personnes seulemen à Saint-Laurent ont passé le premier saut).

Une fois « la colonie » et le bagne franchis, il fau traverser les chercheurs d'or. Ça, c'est déjà plus intéres

nt : que de types, que d'histoires, de vies ratées ont nené là ces aventuriers! J'ai une belle collection de ychologie depuis... le baron balte, jusqu'à Julot de elleville! Revolver au côté, ils ont tous « une chose » ui n'a pas été et ils ont fichu le camp de chez eux, oyant se laisser aussi; et ils se sont retrouvés seuls ec eux-mêmes ici. Rares sont ceux qui en reviendront. est vrai, la « fièvre de l'or », toujours gratter le sol, puis, quand ils ont trouvé la pépite, en deux jours, ut est dépensé! On casse les bouteilles au revolver. Et paye les consommations en poudre d'or (tout le monde sa balance dans sa poche), après, ils retourneront dans forêt. Dans chaque crique sur le sable « d'or » (ici ce est pas un mot!), il y a une dizaine de petites croix, ns nom, avec quatre bouteilles de champagne aux ins de la tombe — des types qui n'ont pas voulu ren- er — beaucoup ont une légende chez eux, quelque part Suisse, en Norvège, qui s'est créée autour de leur m et ils sont morts pour ne pas décevoir en rentrant ez eux. Morts pour conserver leur nom!

Ensuite, on passe par les derniers villages de créoles. ai assisté là à des choses inouïes. J'ai été un soir dan- r dans une case pour la fête d'un type. J'étais seul anc. Au bout de deux heures, on a sorti les vieux tam- urs de guerre. Et on dansait des biguines au rythme tam-tam. A la fin, les métis, fous de danse, arra- aient les instruments aux musiciens, pour accélérer le thme. Les créoles dansaient seuls, les couples séparés, tordant dans des contorsions hystériques avec des rlements : des choses qu'on n'oublie pas.

Et puis, ensuite, les villages noirs, le désert de la forêt erge. Sans rien. Des vieux lépreux hébétés, qui vous gardent passer sans vous voir, sur le bord de la rivière. Et voilà, voilà ma vie ici! Tout seul dans la forêt! Je

compte m'arrêter quelques jours à Boni-ville, dix, qui
jours. Ici, le temps n'a plus la même valeur. Il y a
journées qui paraissent plus longues qu'une semai
et d'autres qui passent sans qu'on s'en aperçoive. Apr
vers les Indiens : un mois de pirogue. Et séjour tant
dureront les vivres.

... De toutes façons, moi, quoi qu'il arrive, j'atte
drai les Indiens, parce que c'est mon travail. Mais il
temps que je m'arrête, je vais me lancer dans des con
dérations sur le devoir d'état, le sens de la vie, etc.
faut m'excuser : je n'ai personne avec qui parler
Excusez-moi de vous avoir fait perdre votre temps a
toutes ces sornettes, les aventures d'un type dans
forêt n'ont pas grand intérêt et surtout encore mo
d'importance. Vous avez mieux à faire en France
perdre votre temps à cela.

P. S. — J'ignore absolument comment je vous fe
parvenir cette lettre. J'espère rencontrer une pirog
qui descend. Sinon, j'enverrai un Boni en pirogue
porter à un poste.

Il est même assez probable que cette lettre s'égar
et ne vous parviendra jamais. Tant pis.

Cela n'a pas d'importance.

P. S. bis. (*au crayon, écrit à la hâte, et très mal*).

J'ai assisté à un spectacle extraordinaire, hier, que
vous raconte en deux mots : j'ai vu un homme « poss
par les esprits ». Après le coucher du soleil, tout à co
il se lève et s'enfuit dans la forêt en aboyant comme
chien. Puis, pendant une heure il tourne autour du
lage en rugissant comme un fauve — avec une voix
n'avait plus rien d'humain, fonçant à travers les bu
sons d'épines, dans un fracas de branches brisées, fais

résonner les arbres à coups de poing. Soudain, il se précipite dans le village avec un énorme madrier et commence à tout briser, renversant les mortiers, les calebasses, défonçant les cases, arrachant les hamacs. Puis, il saute sur les toits des « carbets » avec une démarche de félin, un vrai loup-garou! Enfin, voyant le feu, il se roule dedans, tout nu, pendant cinq minutes, avec des cris de joie sauvages. Puis, quand la place fut couverte de braises rouges, sur ce tapis de feu, il se livra à une *danse* diabolique, tenant des bûches enflammées dans les mains, à un rythme infernal. Puis, au paroxysme, il tombe évanoui. « C'est fini; l'*Obia* est parti. »

(Extraits d'une lettre adressée à plusieurs de ses amis.)

Extraits des carnets de voyage

Malaïtawa.

Le dernier village indien. — Ensuite le désert de la forêt, les légendes, etc.

Un lieu si tranquille que tout y paraît reposé depuis des milliers d'années.

Une place ronde de dix mètres et cinq carbets dont un grand rond : le mien.

Malaïtawa,
deux femmes,
deux jeunes gens,
un enfant
et mes deux Bonis — et moi.
Cela à un mois de la civilisation —
Le bout du monde.
Volupté de l'absolu; on est à la limite, jusqu'au bout, au fond.

On ne peut être plus loin de son pays, des siens, de sa Patrie.

Seul un cri d'oiseau, quelquefois; tout repose écrasé par le soleil.

Une terrasse sur le mur du fleuve.

Un autre monde sans temps — sans Histoire — sans passé et sans avenir — le seul présent.

Ici quelque chose finit.

*
* *

Il vous prend une fièvre de la tranquillité — un bourdonnement du silence — un tintamarre de souvenirs.

Un an — ou un jour — ici la même chose.

On se dépêche de profiter de cette lenteur.

On pourrait mourir ici sans même s'en apercevoir.

On est vraiment au bout du chemin —

Au bout de la vie.

Tout est différent vu d'ici, les proportions ne sont plus les mêmes.

On juge les choses avec une autre mesure.

Une autre échelle.

Un sourire d'un instant compte plus qu'une vie sans soleil.

Avoir étreint la beauté, ne fût-ce qu'une seconde.

Un seul geste noble!

Étroitesse de toute convention.

Rester seul avec Dieu — face à face avec son Père. Chevaucher à côté de lui de longs jours. Porter sa lance dont on sent le poids dans le haut du bras sous le jour gris — qu'un seul de ses regards termine et à qui sa présence donne un sens.

*
* *

Malaïtawa.

Éclatement de la fusée triomphante — la fin du feu d'artifice — les plumes multicolores des aras, le hurle

ent des bêtes de nuit, la folle luxuriance de la végéta-
on.

D'un côté de la forêt, la civilisation; de l'autre côté
la forêt, c'est ici Malaïtawa, la fin du feu d'artifice,
grand silence qui suit l'explosion de la fusée.

* *

On est plus vraiment près de tout — plus réellement
ésent dans l'éternité, vivant avec les seules choses qui
istent dont on touche la présence!

Seul, de l'autre côté de la forêt, au pied des monta-
es d'or du pays des hommes-singes.

Le dernier endroit d'où l'on puisse revenir. Les
diens eux-mêmes ne vont pas plus loin.

Comme la jeune fille au bout de la jetée, dont les che-
ux d'or flottent dans le vent, qui rêve au pays lointain,
ıs l'écrasant casque blanc, dans le coude de la rivière
rêve à l'autre pays, je songe à ma mère patrie.

Une question de temps. Dans quelques mois, je ren-
rai dans ma patrie de terre — dans quelques années,
ns ma patrie de ciel. Une question de distance? Ici on
nble plus près de la seconde, de la vraie.

Volupté de pouvoir juger sans être influencé par
cune contingence, de n'être plus que soi.

Rester ici un an, dix ans, toujours. Personne ne peut
ıir me chercher.

Rien n'a plus d'importance qu'un peu de beauté.

Je ne suis plus que les quelques instants où j'ai fait
trefois un peu de beauté, un peu de vérité.

Cela tient dans le creux de la main.

C'est presque ce dont j'avais honte dans mon pays.

Ici cela pèse si léger dans le creux de ma main, ce peu
réalité — mais cela fleure bon comme un printemps
i va naître — et l'on peut l'embrasser tout à la fois
d'un seul coup.

S'il est un lieu où l'on doit bien mourir, je crois que

c'est à Malaïtawa, de l'autre côté de la forêt; de l'aut côté du monde — là où l'on ne regrette plus rien.

Malaïtawa, 22 octobre 1938.

*
* *

Ianamale, vendredi 30 octobre

Une vie merveilleuse — seul chez les sauvages.

Plus de notion de temps.

... La division du travail, c'est un truc pour pa tempéré. Celui qui ne veut pas suivre le rythme de forêt, avoir une activité multiple, se suffire à lui-mên faire tout — c'est la mort.

Dans ces climats, pour l'Indien, la division du trava ce n'est pas le progrès, c'est l'anéantissement — la m d'ennui, d'inadaptation — arythmie.

*
* *

L'arrivée de Taponaïke et de son village en pirogu tout paré de plumes — au soleil couchant, sur l'e calme — descendu du soleil sur un rayon — un éblou sement de rêve.

Les invités arrivent coiffés de plumes.

Ils descendent sur le quai et dansent.

Les jeunes gens leur apportent le cachiri et les pet bancs.

Puis ils s'en vont.

Les invités s'habillent sur le quai — le soleil se co che — les autres chefs restent au village — ils n'o encore rien vu.

Tout le monde finit de se peindre.

Sur le quai les danseurs tiennent dans la main dro un jeune arbre de deux mètres avec seulement les feuil du haut qui restent.

Depuis déjà deux jours dans Ianamale on danse sa

rêt. Mais sans costume. Toute la journée sous le car-
t on danse à quatre ou cinq.
On vient de m'avertir que je suis le premier blanc qui
jamais vu ces cérémonies (sans doute le dernier).
C'est inouï. Les invités sont en costume. Les jeunes
ns vont à leur rencontre en tenant des écorces, on
âle un piment à l'odeur âcre qui fait tousser tout le
onde, puis ils vont jeter les cendres dans la rivière.
Les invités dansent alors.
... Le lendemain matin ils dansent encore complète-
ent crevés, les yeux fermés; de temps en temps ils
nt vomir.

Samedi 5 novembre.

Les Indiens sont restés derrière — on ne les voit plus.
Tué un tamanoir : une balle dans la tête.
Rapports avec les indigènes : ne pas devenir la brute
loniale « qui a compris ». Pourtant être ferme, adapté,
sans être faible ou entêté dans ses idées, rester fidèle
certains principes.
Délicatesse de commander des gens plus habitués que
us sur la matière de votre travail.

Aponisungu, jeudi 10 novembre

Dormi en pleine brousse. Caille complètement malade
grosse fièvre — râle dans la pirogue. Soleil de feu.
en à manger, rien à boire. Quatorze heures de suite
ns un canot en plein soleil sans rien manger, sans rien
ire; rien que la chère et seule pipe.
Arrivée chez les créoles à Coficonisa. Un couvert (!)
vin.
Caille lui-même m'a dit : « Je sens que je deviens
. » Pour qu'il le dise! La soirée chez les créoles, dans
pièce à côté les Bonis qui dorment; Caille qui râle à
té de moi. Le champagne sur la table.
Enfin des cigarettes pendant que je lis des sermons
anglais sous la lampe à pétrole.

O Aventure, ma si douce amie — pour nous, ce soi c'est un matin de printemps.

Vendredi 11.

Toute la journée Caille râle dans le canot.

Arrivée Grand Caba.

Mes pieds : cinq plaies nouvelles, chiques pourrie

Nuit sans dormir.

Samedi 12.

Départ Grand Caba — deux loques. Je me laisse co cher dans l'eau sous le pomakari. J'ai des nausées. Pa fois tenir les pieds à deux mains tant ils font mal. I talon gauche n'existe plus : bourrelet de pus.

Arrivée 9 heures du soir — fièvre!!!

Lundi 14.

Départ 3 heures du matin — évanouissement; depu trois jours rien mangé.

Toute la journée grosse fièvre.

Arrivée le soir Forestière. Reçu par le docteur Do vier.

Mardi 15.

Six heures d'opération — on m'arrache un ongle on ouvre toutes les plaies des chiques — deux évanou sements — piqûre d'huile camphrée.

Toute la journée fièvre à 40°5.

Souffrances terribles — le soir, piqûre intraveineus La fièvre tombe un peu, je m'endors.

Mercredi 16.

Départ Forestière. Gros temps. Vagues. Le canot e obligé de s'arrêter. Nous restons dans une crique, ce fait six jours sans manger.

Arrivée à Saint-Laurent à 9 h. 1/2 du soir.

On décharge juste les affaires personnelles.

Je reste tout seul sur le quai, une voiture vient r chercher.

Température : 39°2.

Arrivée à l'hôpital.

VENT ARRIÈRE

Quelques semaines avant ce départ en exploration, le ?. Carré avait demandé à Paul une amicale collaboration la Revue des Jeunes. — « *Je parlerai de la mer* », *épondit-il. Et son visage s'illumina alors d'un immense ourire. On avait parlé jusque-là de la mission prochaine, 'e sa difficulté, des séparations qu'elle imposerait... L'évocation de la mer chassa, d'un seul coup, cette tris-esse. Sans doute, ce brouillon d'article retrouvé dans es papiers de Paul est-il l'ébauche de ce témoignage.*

A S. de V.

Au large.

Ça vient brusquement et d'un seul coup. La vague st là, juste à l'arrière du bateau. Sans même la voir n l'a déjà sentie d'un bout à l'autre du corps — ous-même et le bateau d'un seul bloc vous avez rémi... Et voilà qu'elle vous entraîne dans une ourse folle, on a l'impression de couler dans un ayon de lune; c'est une voluptueuse glissade qui emble ne devoir jamais s'arrêter. Ça vous prend ntre les deux épaules et ça descend le long du dos. La vague caresse longuement la coque du bateau. lle semble prendre plaisir à se faire plus ondoyante endant que le bateau se pâme de délice. Quand les ongues mains de la vague ont fini leur danse au ythme langoureux, le bateau épuisé de bonheur ne eut plus suivre la vague dans sa course infinie. lors doucement à la proue du navire la vague s'é-

panouit en un sourire d'adieu. Le sourire de la vague quand on file vent arrière, c'est presque un sanglot et c'est presque un baiser.

Alors l'étrave quitte la vague tout doucement, sans heurt, tout doucement, sans regret. La vague, il faut bien qu'elle continue! Elle, c'est sa destinée, ça ne pourrait durer toujours comme cela!

L'élan du bateau s'arrête presque, il reste là encore tout pantelant de sa merveilleuse aventure et comme désabusé. Il semble regretter et (...) sans force, sans espérer.

Alors le miracle se produit. Une nouvelle vague est là à l'arrière, non pas une vague quelconque, mais elle, la vague. A l'instant tout est oublié, tout est possible, c'est une histoire toute neuve qui recommence, comme si rien n'avait jamais été : la longue course, la voluptueuse étreinte, la si douce caresse et surtout le sourire, le sourire d'adieu de la vague au navire.

Voilà ce que c'est : naviguer vent arrière et cela recommence tant de fois que cela pourrait durer toujours.

Oh! je voudrais être un de ces fins voiliers qui rentrent du grand large par un soir d'été vent arrière. Je saurais alors ce qu'il dit ce sourire de la vague infidèle. Où va-t-elle, d'où vient-elle, quand a-t-elle commencé et quand finira-t-elle? Nul ne le sait, pas même elle. Et c'est pour cela que son sourire étrange quand elle quitte la proue du bateau vous remplit d'un trouble délicieux et indescriptible quand on navigue vent arrière.

JEUNESSES

. PASTEAU. *Scoutisme et vie sociale.*

« Le scoutisme a choisi pour tâche de changer les individus en les éduquant, et comme conséquence, de changer le monde... Nous nous attaquons au mal premier, celui qui est tout de suite à notre portée, et qui ne dépend que de nous. Il y a, en effet, ce désordre qui est à notre taille, puisqu'il est en nous. »

★ ★ *Les Jeunes et le Mouvement Œcuménique.*

La Conférence mondiale de la Jeunesse chrétienne à Amsterdam (août 1939)

NOTES ET CHRONIQUES

Le Théâtre aux Armées, par L. CHANCEREL
Chronique de la Rue, par H. B.

Scoutisme et vie sociale

Nos objectifs

Deux modes d'action sont possibles pour agir sur monde. Les uns portent tous leurs efforts en vue d'obt nir un changement institutionnel; les autres travaillent des œuvres d'éducation, espérant faire des hommes a cœur meilleur — et par là un monde plus juste et pl heureux.

Beaucoup, à l'heure actuelle, éprouvant la lenteur c second procédé, délaissent cet effort pour se porter ve le premier, c'est-à-dire vers des groupements qui tr vaillent spécialement en vue de suggérer ou d'imposer l'opinion publique des institutions sociales, politique économiques, corporatives nouvelles.

Reconnaissons que ce travail est indispensable. L'ho nête homme est, à l'heure actuelle, écrasé dans un méc nisme de concurrence où l'intérêt et le profit sont roi sa seule réaction est insuffisante pour maintenir d mœurs honnêtes.

Cependant, nous savons que les institutions actuell ne se changeront pas par l'effet d'un coup de baguett elles seront changées par des hommes. *Un monde no veau suppose préalablement des hommes nouveau* L'homme qui n'entend trouver de solution que par moyen d'institutions nouvelles est souvent victime d'u illusion. Il envisage un effort qui s'adresse beauco plus à d'autres catégories de citoyens qu'à la sienn Souvent, pensant beaucoup plus à ce qui doit s'impos

ıx autres, il se voile l'importance, l'efficacité, donc la ecessité de l'effort sur lui-même.

Il y a tout un ordre de choses, et justement celui qui uche de plus près notre bonheur, parce qu'il règle nos pports quotidiens, qui ne dépend pas des institutions. uel que soit le régime politique, une conscience s'a-ète, un mari trompe sa femme, un travail mal fait a s conséquences malfaisantes et un être discourtois et éprisant brime son prochain. Avant comme après la maine de quarante heures, le travailleur est victime de méchanceté, de la grossièreté, de l'égoïsme de ses mpagnons et de ses supérieurs. Et si après les qua-nte heures il retrouve un foyer désordonné et ne peut offrir que des distractions décevantes, une institution nt on pouvait attendre beaucoup ne donnera rien.

Le scoutisme a choisi pour tâche de changer les indi-lus en les éduquant, et comme conséquence, de chan-r le monde. En effet, il n'est pas à notre portée *immé-ıte* de transformer une collectivité, notre entreprise ofessionnelle ou notre paroisse : d'une part, parce que us n'en sommes pas les chefs, et, d'autre part, parce e le succès serait fonction des efforts de chacun. Mais jà, en vivant conformément à la loi scoute, nous ons immédiatement dans notre vie et par là même ns notre milieu une ambiance de courtoisie, de bonne meur, de franchise. Nous nous attaquons au mal pre-er, celui qui est tout de suite à notre portée, et qui ne pend que de nous. Il y a, en effet, ce désordre qui est ıotre taille, puisqu'il est en nous. Nous sommes tou-ırs patrons quelque part, c'est dans notre vie.

ıus avons foi dans ce travail d'éducation des individus.

L'effort institutionnel n'atteindra sa fin que s'il est vi par des personnalités renouvelées. Pour l'efficacité me de la tâche entreprise, *il faut travailler sur les ıx tableaux à la fois.*

Devant cet immense travail d'éducation nécessaire e devant tous les moyens qui s'offrent à nous pour l'c pérer, le scoutisme nous apparaît, en 1939, comme u des moyens les plus puissants de transformation de l'in dividu, un de ceux qui offrent le plus de possibilités pou marquer profondément la personnalité de l'homme

En effet, il a le mérite de former sans être ennuyeux d'être séduisant, d'être efficace parce qu'il agit en mêm temps sur le corps et l'esprit. Il est facile à mettre e œuvre tout de suite, et n'importe où. Il ne se substitue à la famille, ni à l'Église, ni à l'école, ni à d'autres œu vres, mais il leur est complémentaire.

Nous vivons dans un monde privé de santé, et qui s' loigne de la vie naturelle.

Il est bien facile de constater que les agglomération et les villes, avec leurs faubourgs, deviennent de plu en plus tentaculaires, qu'elles imposent avec elles d conditions de logement (quand ce ne sont pas des ta dis), de travail, d'existence, qui ne concourent sûreme pas à faire des familles saines et vigoureuses. Le mond de l'éducation a encore fort peu le souci de développ la santé (voir la part faite à l'entraînement physique da une école ou un collège). Les loisirs sont encore, en m jorité, des loisirs de ville : cinéma, bal, café (un routi comptait dans sa rue de deux cents numéros, à Pari cinquante-trois cafés). Le sport compte en France bea coup plus de spectateurs et de lecteurs de journaux spo tifs que d'acteurs convaincus.

Le citoyen français boit vingt litres d'alcool par a Soixante-quinze mille personnes meurent chaque ann de la tuberculose, et sur chaque contingent, il y a pr de 10 % d'inaptes au service armé.

Le scoutisme, pour ceux qui le pratiquent, a dé créé des conditions d'existence plus saines. Dans mesure où l'on est scout, on vit en plein air (camps

n de semaine, camps de vacances, activités physiques, narche, montagne, natation, hébertisme, etc...). Pré-ervé du sport spectaculaire et du sport de compétition, ratiqué de sept à vingt-cinq ans, le scoutisme fait des ommes forts et résistants. Il éveille et forme en eux le ens de la vie naturelle (hygiène de la propreté, alimen-ation, etc.) et crée des habitudes durables. Il est remar-uable de voir les jeunes foyers scouts rechercher sys-ématiquement, pour s'installer, des logements avec randes fenêtres, salle de bain, etc.

Insistons sur le fait que pour les cent mille garçons et lles qui sont scouts, ce résultat est déjà en partie ob-enu. Nous ne nous contentons pas de vouloir platoni-uement « une âme saine dans un corps sain ». Ce n'est as seulement notre volonté inscrite dans un programme : our cent mille garçons, c'est déjà une réalité. Il y a là lus qu'une nuance en ce moment où les mots illusion-ent tant de gens que l'on confond une chose dite avec ne chose faite

Ces habitudes nouvelles créées en partie par le scou-isme *ont eu un retentissement bien en dehors du mou-ement lui-même;* sous des formes différentes des nô-res, d'autres jeunes ont eux aussi pris goût au grand ir. Les patros cherchent le plus possible à sortir, il y a s balades jocistes, les camps jécistes, les pèlerinages es compagnons de Saint-François. De plus en plus nom-reux sont les gens de tous milieux qui font du « cam-ing » (auto, vélo, etc.).

n monde sans caractère.

Nous sommes dans un monde où l'on manque d'hom-nes, d'hommes qui aient le courage d'être eux-mêmes à eur place simplement. On cherche des chefs pour tous s postes, petits et grands, des subordonnés qui risquent ne initiative, et des supérieurs capables de prendre une esponsabilité devant l'échelon au-dessus. Comptez au-

tour de vous les gens qui s'affirment par une personnali-
dynamique réalisatrice. Les fameuses masses sont terne
le monde est moutonnier, conduit par l'opinion tou
faite de son journal, de son milieu.

On prend l'habitude de compter bien plus sur les a
tres que sur soi. On accepte fort bien, quand on ne r
cherche pas avidement, d'être entretenu : le rêve est d'
tre fonctionnaire. On attend de l'État sa situation, sa r
traite, bientôt une assurance « tous risques ». Pour bo
cler un budget dans une société, on demandera « u
subvention ». De « bons jeunes gens » désirant faire u
promenade ou un congrès, ou autre chose qui engage u
dépense, instinctivement se tournent vers l'abbé : c
trouve normal qu'il se débrouille pour la question fina
cière. Que l'on joue aux courses, à la Loterie National
à la roulette ou dans les appareils à sous : tout cela r
lève bien du même esprit.

Ne nous étonnons pas de ces résultats. L'éducatio
officielle française, justement soucieuse de former d
cerveaux, perd de vue les valeurs de caractère. Il est t
pique de constater que la Nation ne choisit ses cadr
(ingénieurs, professeurs, etc.) qu'à peu près exclusiv
ment sur des critères d'ordre intellectuel.

Le progrès nous organise une vie de plus en plus f
cile : ascenseur, eau chaude, fauteuils profonds. On n
prend même plus la peine de fermer une porte, «
Blount s'en charge »...

Par son action même, le scoutisme opère sur ceux q
le pratiquent un double dressage : celui du camp et cel
des responsabilités. La vie du camp est une vie nécessa
rement courageuse : il faut bien aboutir, pour termin
son repas, franchir un col, construire un passe-rivièr
durer quinze jours sans le secours de la ville.

Depuis les responsabilités à la taille des garçon
comme les charges de patrouilles, jusqu'aux fonctio
de chefs, telles que le scoutisme les a faites, il y a
nombreuses occasions de « se réaliser ». Indéniablemen
la vie scoute tend à développer dans toute une jeunes

goût des entreprises rudes : la montagne, les scouts e l'air, les scouts marins, etc...

Il est normal qu'elle aide et favorise les vocations pour es carrières exigeant des qualités de caractère : l'ar-ée, la marine, l'aviation, les Missions, les carrières oloniales. De nombreux témoignages nous montrent ue les routiers et les cheftaines sont déjà très appréciés ans l'armée, dans l'industrie, dans les Ordres religieux, c...

Il est évidemment très difficile de mesurer sur ce point retentissement de notre action au-delà du monde out. Notons cependant qu'il rappelle aux éducateurs atholiques, entre autres, que pour faire des chrétiens, il e faut pas moins faire des hommes.

n monde qui perd le sens de l'honneur et de la grandeur.

Qu'est-ce que l'honneur ? Un hommage que l'on s'acorde et qui vous est accordé par d'autres. Le besoin 'être estimé de soi, des hommes et de Dieu. Or, on trie avec une déconcertante facilité. A l'école, c'est la ntation du copiage, et combien de concours sont faus-s par ces mœurs déplorables : la fraude et la recomandation! Dans certaines affaires, le « pot-de-vin » t considéré à ce point comme naturel, que l'on compte ec lui, on établit les prix de revient en lui faisant sa art. Il n'y a presque plus de contrats de parole, on trie sur le poids, la qualité. Par les petites annonces des urnaux, le montant des escroqueries poursuivies, donc nnues, l'année dernière, se montait à deux cents milons. Le fond de la morale des affaires est basé sur des aleurs d'intérêt, au lieu d'être basé sur une morale 'honneur.

Nous vivons dans un monde qui limite trop souvent s raisons d'exister à l'intérêt, à l'argent, à la réussite à la réputation.

Qu'a fait le scoutisme ?

Il est évidemment difficile d'en juger. Il a, en tout cas collaboré à recréer un honneur de ce qui est propre, de ce qui est sincère, de ce qui est vrai. La loi et l'ambiance de dix-neuf ans de vie scoute portent leurs fruits dans une vie d'homme. Seulement, les résultats sont encore discrets. Nous sommes trop jeunes pour que l'on y prête vraiment attention dans la vie publique. Cependant, dès maintenant, nous pouvons juger, par certains routiers engagés dans la vie, que le scoutisme a déposé en eux des forces morales qui ont réellement l'intention de dominer les forces économiques avec lesquelles ils commencent à lutter. Les équipes professionnelles sont un premier témoignage de cette volonté.

Un monde sans âme fraternelle.

Le progrès aurait dû rapprocher les hommes, leur permettre de mieux se connaître et se mieux comprendre. Les transports, la T.S.F., les livres, les journaux, rendaient plus facile cette compréhension. Or, il n'est question que de blocs contre d'autres blocs, d'une force contre l'autre, que ce soit de syndicats ouvriers à syndicats patronaux ou de puissance à puissance.

L'anonymat règne sous toutes ses formes : la société anonyme, le travail à la chaîne, les grands magasins, les appareils automatiques, les « buildings » à huit cents locataires, les usines à quarante mille ouvriers, etc. L'organisation matérielle et la standardisation ont permis cet air discrètement indifférent devant le malheur d'autrui qui traduit sans pudeur cette pensée devenue normale : « Tant pis pour lui! Les services compétents s'en occuperont. » Il est banal de constater que les femmes restent debout dans les transports en commun. Les passions sont surexcitées au point que l'esprit d'intolérance atteint les plus prévenus.

L'apport scout sur ce point est visible. Au camp, l'habitude de vivre en commun, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, fait entrer dans les mœurs des habitudes de

partage, d'accueil fraternel qui surprennent tous ceux qui ont leur premier contact avec le Mouvement.

La vie scoute a permis, par le camp, ou à l'occasion d'un service rendu, un contact réel avec les gens et les situations les plus diverses. On prend l'habitude de parler spontanément avec les uns et les autres. Bien plus que toutes les exhortations, ces réalités apprennent à comprendre le point de vue de chacun. Les rallies, les jamborees, les camps dans tous les coins de France permettent chaque fois de se trouver plus à l'aise avec n'importe qui, Français ou étranger. L'entr'aide est une chose courante. Nous savons des chômeurs qui ont vécu intégralement (vivre et couvert) pendant plusieurs mois sur la communauté d'un Clan.

Un monde sans joie.

En vérité, nous sommes dans un monde triste. Il n'y a qu'à regarder les fêtes de famille, les mariages, les fêtes populaires, le 14 juillet, la manière dont les gens passent leurs dimanches et leurs vacances, pour se rendre compte de tout ce qui reste à faire sur ce terrain.

Les spectacles pourtant se multiplient et le monde n'en paraît pas plus heureux. On a oublié qu'une joie authentique ne peut venir que du dedans.

En effet, la joie ne vient pas sur commande, mais c'est le produit d'une belle vision de la vie, de la paix avec Dieu, de la réussite de belles tâches avec quelques bons amis.

La question des loisirs et des vacances est pour nous résolue d'une manière heureuse. Même en dehors des sorties de troupe, un scout a toujours quelque chose à faire pour ses dimanches et ses soirées. Les routes et la troupe ont apporté tout cela et même mieux encore, parce que des techniques précises ont permis à la joie qui habite le cœur des scouts de s'exprimer librement par des jeux, des chants et des danses de veillée et de feux de camp.

On ne compte plus, parce qu'ils s'accomplissent pa centaines, les feux de camps dans les villages, les fau bourgs, les lotissements; les célébrations de Noël, de Rameaux, de la Fête-Dieu avec toute la population du lieu où elles s'accomplissent.

Possibilités du scoutisme

Son rayonnement naturel.

Un fait intéressant à noter, et dont seuls sont témoin ceux qui vivent dans le rayonnement d'un groupe scout c'est que bien au-delà du garçon le scoutisme atteint l milieu familial et professionnel de celui-ci.

Le scoutisme est un instrument qui a maintenant fai ses preuves dans tous les milieux.

Aux milieux secondaires il apporte les qualités de cran le dressage viril et le savoir-faire dont les prive leur vi d'étudiant. Il évite le risque de l'intellectualisme en don nant à la culture les bases concrètes de l'observation e de l'expérience. Enfin, il les met au contact de réalité sociales qu'ils n'aperçoivent le plus souvent qu'au tra vers d'un maître ou d'un livre.

Parfaitement adapté aux milieux populaires, il utilis ses loisirs par une activité éducative. Il leur donne un culture sous la forme la plus assimilable et place à côt de chaque individu un frère aîné qui l'aidera à se réali ser et à réussir dans la vie. « Cette culture des masses disait le P. de Lestapis, supprime l'incompréhension.

Mettant tout le magnifique domaine de Dieu à leu disposition, il les éloigne des plaisirs faciles pour leu donner ces joies à la portée de tous que tant méconnais sent. Il s'efforce à tirer de chacun toutes ses possibilité et l'aide ainsi à devenir un chef dans son milieu.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le scoutism

st fait aussi bien pour les élites que pour les garçons noins doués, et il faut bien y prendre garde, sous peine le faillir à l'une de nos tâches.

Le peu de chefs dont nous disposons nous a évidemnent obligés à ne conserver dans les troupes que les arçons qui avaient un meilleur rendement.

Attention! Que cette obligation ne nous fasse jamais erdre de vue les possibilités exactes du scoutisme de 3. P. Lui-même l'a dit : « Il est un des instruments le nieux adapté pour découvrir et développer jusqu'au naximum les cinq, dix ou quinze pour cent que le Seineur a déposé dans chacun. » C'est-à-dire que notre ut est atteint lorsque nous avons fait sortir toutes les irtualités contenues dans un garçon, même si elles ne ont pas excessivement grandes.

Il ne s'agit donc nullement de transformer le scousme suivant les milieux : il n'y a pas un scoutisme ural, un scoutisme bourgeois, un scoutisme ouvrier, *il 'y a qu'un seul scoutisme assez souple et assez humain our servir tous les jeunes. Il s'agit de comprendre le nilieu et d'adapter la formation scoute au milieu.*

Le scoutisme crée des vertus sociales

Nous pensons que les contacts créés par le scoutisme ntre individus de milieux différents sont générateurs e vertus sociales. Ces vertus sont commandées par deux lées fondamentales : l'éminente dignité de la personne umaine et l'étroite solidarité des personnes humaines.

L'éminente dignité de la personne humaine accorde à ous une même valeur spirituelle absolue, parce que tous ossèdent une âme raisonnable et libre. Elle résulte de égalité de toutes les âmes en face des fins dernières, arce que toutes sont créées à l'image de Dieu : nous vons tous le même Père, nous avons tous été rachetés

par le même Christ, nous recevons tous les mêmes suggestions de l'Esprit-Saint; il n'y a qu'une Église, mettant à la portée de toutes les classes les mêmes moyens de sanctification; il n'y a qu'une loi morale, la même pour tous.

Comment inculquer ces idées aux jeunes, si ce n'est en les associant dans une même éducation faite d'une commune discipline d'action en face des mêmes responsabilités. Ayant vécu enfants sur le plan humain, dans une même égalité, ils trouveront naturel que sur le même plan humain cette égalité se poursuive dans leur vie d'homme; que le travail et la valeur personnelle (non la naissance) qui à la troupe donnent droit aux récompenses et aux badges, donnent droit dans la cité à une supériorité et à une récompense méritées; qu'ayant tous eu, au camp, les mêmes droits aux soins de l'infirmier comme à l'aide du chef en cas de fatigue, à la même part de repas pris à la même table, ils aient encore les mêmes droits à l'assistance sociale comme au juste salaire et à la garantie de ses droits contre la maladie et la fatigue. Exposez-leur les droits à la liberté, aux loisirs, à la culture, à la considération, à la moralité, au cadre familial, au foyer convenable, ils penseront dans des visions précises au cas de tel ou tel de leurs camarades de patrouille qui, à la troupe, jouissait de la même liberté qu'eux, avait une part égale aux jeux, au chapitre, avait droit à la même politesse comme à la même part de tarte aux prunes et qui, maintenant, dans la vie, n'a plus droit qu'à l'entassement dans une pièce malsaine, aux restrictions de plaisirs sains et de culture par suite d'un salaire trop faible et d'un trop grand nombre d'heures de travail, et qui ne peut pas se marier ou avoir des enfants faute de pouvoir les élever. Tous ces abus, les scouts ont pu les rencontrer et ils les jugent non plus seulement avec leur raison éclairée par leurs chefs, mais avec leur cœur conduit par l'amitié fraternelle bien réelle qui existe entre eux.

La deuxième idée fondamentale qui réclame des ve-

ıs sociales est celle de l'*étroite solidarité des personnes umaines.*

Les droits que possède chaque personne se heurtent ux droits analogues des autres personnes. D'où il ésulte qu'au respect de soi doit s'ajouter le respect 'autrui; à l'acte, à la vie individuelle, l'acte, la vie col-ctive faite du besoin les uns des autres. Ici encore jus-ce et service vont être transfigurés par l'amour frater-el. Le jeune patron qui a compris la dignité de son ère ouvrier ne pourra plus considérer sa supériorité ociale que comme une *fonction* qu'il doit mériter et qui e donne droit qu'aux privilèges de cette fonction; il aura ce que l'autorité a d'exigences. Le subordonné, ar la part qu'il aura prise à l'administration de sa atrouille ou à la confection en équipe d'un travail de ıatelotage, aura compris la nécessité du travail orga-isé et de l'autorité pour la bonne marche d'une affaire, aura l'habitude et l'amour de l'ordre et de la disci-line.

L'ouvrier aura compris que pour arriver à une situa-on libérale, il est nécessaire de travailler longtemps et éniblement avec la hantise de l'examen et parfois l'é-hec malheureux qui créent chez l'étudiant une menta-té comparable à celle de l'ouvrier dont le lendemain 'est pas assuré ou du chômeur qui désespère d'aboutir u travail qui l'intéresse. Connaissant pour en avoir ausé avec eux et entendu causer entre eux la difficulté 'entrer à Polytechnique, il ne jugera plus les ingénieurs omme des incapables ou des profiteurs. Il aura pu par-ois comparer la misère de l'étudiant à la sienne; la bar-ière est rompue entre les classes et les jugements caté-oriques des partis extrêmes n'ont plus de prise sur son erveau si plein généralement de bon sens.

L'autonomie dirigée laissée aux petites sociétés que ous nommons patrouilles, troupes ou clans, par le jeu es « conseils » (conseil de patrouille, conseil de clan, 'our d'honneur) aura appris à ces jeunes si souvent dieusement catégoriques dans leurs emballements et si

égoïstes dans leurs exigences, le respect de la réputation des autres, la juste estime de chacun, leurs capacités, l'ajustement des besoins à l'ordre des valeurs, la nécessité de sacrifier parfois ses goûts et ses intérêts personnels à ceux de la collectivité.

Il s'est présenté déjà une objection. On nous a accusés de vouloir « déclasser » les garçons. L'expérience montre que ce n'est pas le résultat auquel on aboutit, car cette formation n'est envisagée que comme le complément de l'éducation familiale et civique à laquelle le garçon reste soumis la plus grande partie de la semaine. En fait, le routier garde de son milieu son caractère propre et ce qu'il a de bon. Il conserve ses relations de milieu et de travail. En retour, il apporte à la troupe et au clan les qualités de ces milieux et ainsi, par le scoutisme encore, se réalise un peu de cette justice distributive réclamée par l'ordre social chrétien.

Nous avons dit que le scoutisme ne retirait pas les individus de leur milieu; il nous faut donc, en dernier lieu, envisager les rapports des scouts avec les organisations qui ont pris à charge d'organiser chrétiennement ces milieux.

Pour une collaboration fraternelle

Le scoutisme est susceptible d'aider puissamment tous les autres mouvements d'Action catholique en préparant des hommes capables d'agir avec efficacité suivant les directives propres à ces mouvements.

Il est bon de rappeler tout d'abord la lettre adressée par le chef scout et l'aumônier général à la première Assemblée des cardinaux et archevêques, au lendemain de la création de l'Action catholique :

« Les Scouts de France s'engageant par une promesse solennelle à servir de leur mieux Dieu, l'Église, la France et le prochain, entendent soumettre toutes les activités de leur apostolat, en union fraternelle avec les autres œu-

res catholiques de jeunesse, aux disciplines de la Hiérarhie et de l'Action catholique. »

Mais faisons-nous partie de l'Action catholique ? Oui, t Mgr Courbe nous a autorisés à invoquer son témoinage. Il a dernièrement ajouté : « Si le scout met son onneur à mériter confiance, l'Action catholique met son onneur à faire confiance aux scouts. » Le cardinal Verier nous a appelés les « chevaliers de l'Action catholique » Noblesse oblige... Nous pourrions citer des émoignages semblables d'un très grand nombre de nembres de la Hiérarchie.

Le scout vivant et agissant dans son milieu ne serait as digne de ce nom s'il ignorait systématiquement ce ui s'est fait et ce qui se fait pour l'organisation du nonde auquel il appartient.

Il faut que les chefs restent en contact avec les autres euvres voisines. Car un garçon peut nous quitter — en énéral, en pleine crise — et il ne faut pas qu'à ce noment-là il soit livré à lui-même. Il trouvera peut-être ans une autre organisation appui et soutien. On n'imaine pas assez souvent la cassure produite dans la vie 'un garçon par son entrée dans son milieu professionel. Si, dans ce cas, rien ne compense l'affection, il est ujours nécessaire d'avoir une connaissance du métier t un soutien du métier que les mouvements spécialisés euvent nous donner.

Patronages : œuvre de préservation sociale.

Beaucoup sont devenus de véritables « universités opulaires » ainsi qu'on les a nommés, avec des sections nultiples. Une troupe scoute, comme un mouvement pécialisé, peut très bien en faire partie, et notre devoir omme toujours sera de collaborer avec les autres secons, c'est-à-dire non pas d'entretenir de bonnes relaions, mais de *travailler ensemble* : il n'y a que cela de rai, pas côte à côte, mais unis pour quelque chose, vers n but commun.

Mouvements spécialisés.

Nous devons mettre les scouts en contact avec eux. Il y a des difficultés d'application : elles ont été vaincues chaque fois que l'on a fait passer l'intérêt du garçon et du milieu avant les facilités personnelles ou de mouvement. C'est toujours la même histoire : « Liaison des chefs d'abord et travail en commun. »

Les Mouvements spécialisés ont organisé des services sociaux : placement, dispensaire, orientation professionnelle, etc. Nous commettrions une erreur et perdrions de vue nos principes scouts si nous allions créer entre nous des services semblables, lorsqu'ils risquent de faire double emploi avec ceux existant. Nous avons le devoir de nous servir de ces services et, dans la mesure de nos moyens, d'apporter à ces services notre aide et notre appui; ou bien encore d'aider et d'inciter les mouvements spécialisés à la création de ces services. Nous avons enfin le devoir de participer à toute réunion officielle ou amicale entre dirigeants des divers mouvements, de nature à harmoniser et à rendre plus efficaces les efforts de tous sur les divers terrains dont nous avons parlé. Si ces réunions n'existent pas et qu'il nous soit possible d'en avoir l'initiative, sans que par ailleurs on en prenne ombrage, nul doute que notre esprit doive nous inciter à le faire.

Nous croyons que le scoutisme et la foi chrétienne nous ont donné une façon d'être et un tempérament communs. Nous croyons que chacun ne peut se réaliser pleinement, pour bien servir, et servir dans son propre milieu, que s'il a élargi ses horizons, est « sorti de sa maison et de lui-même » et après avoir accompli par l'action, l'intelligence et le cœur, une reconnaissance réelle des milieux différents du sien, a retrouvé les identités profondes qui nous unissent.

Fiers de notre idéal scout, jaloux de le vivre au plus profond de notre cœur et de le rayonner, nous adhérerons lorsque cela sera possible aux mouvements spécialisés qui nous concernent.

Si nous ne pouvons pas à cause de nos obligations professionnelles, de nos devoirs familiaux, de nos tâches scoutes, être un militant, nous serons sympathisant, et apporterons notre collaboration la plus franche aux initiatives dans le domaine professionnel.

De même, s'il en a l'âge, un scout doit faire partie du syndicat de sa profession.

Ce qui est essentiel, *c'est que le garçon ne soit pas pris entre les deux*, sinon il risque de lâcher tous les deux, ou de se brouiller complètement avec l'un ou l'autre. Évitons plus que tout, entre mouvements catholiques, de nous disputer les mêmes garçons. Le champ est vaste, pourquoi nous obstinerions-nous à cultiver tous le même coin de terrain? Ayons un idéal de conquête plus éclairé.

Le règlement jociste, et, je pense, les autres aussi, prévoit la création de sections jocistes dans les groupes scouts. Cela me paraît souhaitable dans les groupes, trop rares, où c'est réalisable; un seul chef, un seul aumônier, un seul programme où le chef fait entrer naturellement l'action spécialisée. A défaut, liaison par un chef ou routier. Cela ne suppose pas forcément une adhésion à ce mouvement.

Rappelons-nous, à ce sujet, la réflexion de saint Jean, dans saint Luc, chapitre x, et la réponse de Jésus-Christ :

Chef, crie Jean, on a vu un homme qui, en ton nom, chasse les démons. On l'a empêché, parce qu'il ne marche pas avec nous. » Et Jésus répond : « Ne l'empêchez pas. Qui n'est pas contre vous, il est pour vous. »

La vie en commun et la foi chrétienne nous ont appris à nous reconnaître frères. Nous savons par expérience combien les différences sociales sont peu de chose quand l'amitié est fondée sur des bases essentielles. Nous avons le sentiment que plus s'implantent en nous les goûts élémentaires de simplicité, de vérité et d'entr'aide qui sont la racine du scoutisme, plus s'accroît notre coefficient d'humanité. Nous ne sommes plus ouvriers ou étudiants, scouts ou jécistes, nous nous découvrons hommes tout

simplement, proches de tous nos frères dans la charité du Christ notre Chef.

Je conclus par deux points pratiques :

J'attire l'attention des chefs et routiers sur l'importance qu'il y a pour eux à connaître le milieu de leurs garçons. Ils viennent avec leur passé, leur façon d'être qui reflète leur milieu. Les influences continuent à s'exercer et nous ne voulons pas seulement des garçons qui soient scouts pendant les quelques heures qu'ils passent avec nous, mais bien des scouts dans leur vie entière. Notre but en formant ceux-ci est de les préparer à mieux remplir leur tâche d'homme à la place où ils sont. *Préoccupons-nous donc de ces questions sociales qui permettront, en connaissant mieux les différents milieux, de faire du meilleur scoutisme.*

Par ailleurs, il nous faut *offrir le message scout au plus grand nombre.* Cela ne réussira pas seulement à cause de notre enthousiasme, mais dans la mesure où cette conquête sera conduite par une volonté méthodique.

C'est une action sur plusieurs années qu'il faut entreprendre et coordonner pour permettre au plus grand nombre de partager ce que nous avons reçu.

Autour de chaque groupe, il faudrait rassembler une large couche de population ayant le désir de faire vivre le groupe, institution sociale nécessaire à l'éducation scoute de ses enfants. Avoir la volonté d'informer et de recruter le plus grand nombre possible d'Amis des Scouts. Chercher à toucher tous les milieux et les élites de tous les milieux pour les informer de notre travail et chercher avec eux la manière dont ils pourraient s'associer.

Comme le disait le R. P. Doncœur, nous sommes au bord du chantier. Nous pensons que tous ceux dont nous avons patiemment fait des scouts donneront maintenant leur mesure et qu'apparaîtra alors avec évidence le service réel que le scoutisme rend à la cité française.

R. Pasteau.

es Jeunes et le « Mouvement œcuménique »

La Conférence mondiale de la Jeunesse chrétienne à Amsterdam (août 1939)

A la veille de la guerre, une conférence a réuni, à Amster-
ım, quinze cents jeunes (de dix-huit à trente-cinq ans, les
ɜux tiers ne dépassant pas vingt-cinq ans) appartenant à
ɔixante-dix nations et deux cent vingt Églises ou Associa-
ons de jeunesses (où n'était pas comprise l'Église catholi-
ıe). Le but était « de moraliser la jeunesse, afin qu'elle té-
ɔoigne de la réalité de la communauté chrétienne, corps
ıpra-national, qui tient de Dieu son existence et a reçu de
ıi le message de victoire de Jésus-Christ, qui peut surmon-
r la confusion spirituelle, politique et sociale du monde ».
ı devise était : « Christus victor. » *Le thème d'études :*
la communauté chrétienne dans le monde moderne. »

Sur ce congrès, la Revue protestante française Le Christia-
ısme social *(qui vient de reprendre sa publication) publie*
ı ensemble remarquable de témoignages, signés de Roger
ehl, L. Zander, Maurice Voge, pasteur Élie Lauriol. Nous
oyons utile d'en citer ci-dessous de larges extraits :

1° Amsterdam représente une nouvelle date importante
ı « Mouvement œcuménique ». Le magistère catholique a
fini — notamment par l'encyclique Mortalium animos *de*
e XI — les raisons de l'abstention catholique; il est inutile
y revenir ici. Il est inutile d'insister davantage sur le fait
ıe ces raisons n'excluent pas, mais plutôt imposent, de la
ırt des catholiques, un SOUCI *œcuménique qui se traduira*
rtout par un effort de ce qu'il faut appeler une catholicité
cue, mais aussi par une information attentive sur les
'orts de nos frères séparés. (On sait qu'à la conférence d'É-
mbourg (1937) l'Église catholique avait envoyé des « obser-

vateurs ».) Cette tâche d'information relève, au premier chef de cette Revue.

2° *Amsterdam représente la première conférence œcuménique qui ne devait grouper que des* jeunes, *et des jeunes qui, déjà placés sous la menace de la conflagration mondiale devaient lui faire face comme chrétiens : retrouver d'urgence, en leur appartenance à la* communauté *chrétienne les sources de l'action à eux imposée pour sauver, ou refaire la communauté humaine. Le Mouvement œcuménique était ainsi mis en face de problèmes analogues à ceux qui, dans le même temps, étaient et restent posés à l'Action catholique de jeunesse, notamment dans notre pays. La section* Jeunesses *de cette Revue qui, depuis le début de la guerre, se consacre à l'examen des tâches nouvelles de la jeunesse chrétienne, se doit d'accueillir l'écho des efforts parallèles accomplis par nos frères séparés.*

3° *On remarquera, dans les pages citées, l'exercice, poussé très loin, de l'autocritique. A des participants actifs, le Congrès d'Amsterdam apparaît, sur bien des points, comme un échec, et ils le disent. Si nous citons leurs jugements, ce n'est pas pour « triompher » au nom de* notre *Église, comme si nous étions les propriétaires de la Vérité. C'est au contraire pour en tirer enseignement.*

D'une part, le spectacle de cette loyauté critique peut nous faire réfléchir. Et je sais bien que le comportement catholique doit *être différent, reposant sur une conception du* magistère *où la critique n'a pas en effet à intervenir. Mais l'autocritique devrait retrouver ses droits s'il s'agit de la vérité* vécue, *et* vécue collectivement *dans l'Action catholique. Cette exigence critique semble un peu émoussée chez nous, et nos examens de conscience collectifs n'ont pas l'acuité que l'on réserve volontiers aux « examens particuliers ».*

D'autre part, et sur le fond des choses, il faut bien comprendre que l'échec de nos frères séparés est aussi le nôtre. *Les deux grandes coupures dont Amsterdam, nous dit-on, n'a pas pu triompher : la coupure qui sépare les chrétiens entre eux pour leur interdire une* prière *vraiment commune et la coupure, toujours aussi profonde, entre la pensée, l'action incertaines des chrétiens, et le* monde *à transformer et toujours non transformé, il nous faut aussi les ressentir douloureusement. Elles nous concernent aussi, et la respon-*

abilité en pèse aussi sur nos épaules. Nous savons, certes, uel est le lieu *véritable de la prière commune, et, pour ous, la transformation du monde n'est plus un* problème, *'est l'Église elle-même au travail, qui garde, sans hésitation i doute, les paroles de la vie éternelle pour le monde. Nos esponsabilités n'en sont que plus précises, si la prière atholique, à nous confiée, ne rassemble pas tous ceux qui se éclament du Christ, et si le Royaume de Dieu, dont nous ommes les témoins, n'est pas étendu aux dimensions du nonde. Nos responsabilités, mais surtout notre besoin et otre désir renouvelé de l'Esprit. Car c'est l'Esprit et l'É-ouse* ensemble *qui crient : Viens, Seigneur Jésus!* (Apoc., XXII, 17.)

TH. C.

*
* *

Amsterdam représente un effort œcuménique nouveau ans le domaine de la prière. Quatre services eurent lieu : nglican, orthodoxe, luthérien, réformé. A chacun tous taient invités.

C'est — à ce que je sache — (*déclare L. Zander, orthodoxe*) a première tentative de ce genre dans le Mouvement œcumé-nique. Et si le contenu des deux premières phases œcumé-niques peut être considéré comme la *lex vivendi* et la *lex redendi*, nous osons dire qu'avec Amsterdam nous sommes ntrés dans le domaine de la *lex orandi*, la plus profonde, la lus intime, celle qui témoigne de la responsabilité de notre ie chrétienne.

Cette phase nouvelle, L. Zander la caractérise avec enthou-iasme :

L'idée essentielle en est que la voix de l'Église se révèle ans sa liturgie, que le moment suprême où l'Église nous pparaît comme telle dans toute sa splendeur, sa sagesse et a charité, est la Cène. Pour entendre, pour contempler, our aimer une autre Église, il faut assister à ce moment uprême de sa vie. Il est certain que c'est ici que le glaive de a division perce notre cœur de la manière la plus aiguë. ans l'impossibilité de l'intercommunion, nous voyons l'ob-

jectivité de la division, sa transcendance à la raison et à la volonté humaine. Mais l'objectivité de la division témoigne d'une vie réelle : ce ne sont pas les hommes et leurs convictions, mais les Églises qui se rencontrent. Amsterdam a osé faire cette expérience, ne craignant pas — en toute conscience de nos divisions — de scandaliser les jeunes. Quatre Cènes ont été célébrées et sont devenues une vraie école eucharistique. Par école, je n'entends pas « collège », mais plutôt le procès dont parle saint Clément d'Alexandrie quand il nomme Dieu pédagogue et les hommes objets de Son art divin. Tous les quinze cents membres de la Conférence ont pu prendre la sainte Communion, assistés par les prières, les vœux, la piété des autres frères séparés dans leur vie liturgique et dogmatique mais unis dans leur dévouement au même Seigneur. Ce spectacle des communiants avec le Christ et avec les membres de leurs Églises vivants et morts (car ils prenaient part à la Cène au sein même de leurs Églises et de leurs confessions) était comme une mer de prière, d'amour, de piété dont les vagues battaient les quatre rives des confessions respectives.

Beaucoup de choses nous ont été révélées.

Et pourtant, cette mer de prière, d'amour, de piété, ne bat-elle pas en vain les rives qu'elle laisse inentamées ? Voici le jugement sévère d'un réformé (M. Voge) :

Notre Maître nous a ordonné de communier. Avons-nous fait le nécessaire pour donner *corps* à cette communion ? Nous ne le croyons pas.

La multiplicité des formes de culte et des services officiels de communion a été recherchée pour bien manifester les divisions de l'Église jusque autour de la Table du Seigneur, avec la naïve intention de faire découvrir aux jeunes que l'Église était déchirée ! Ils le savent, hélas ! soit qu'ils condamnent ces divisions, soit qu'ils les fassent leurs !... La réponse spontanée des jeunes aux *veto* ecclésiastiques qui empêchaient un seul service de Sainte Cène où se serait exprimée la communion des âmes, nous avons cru l'apercevoir dans les douze cents communiants de toutes confessions qui s'assirent à la Table Sainte de l'Église réformée, parce qu'elle était pratiquement ouverte à tous. L'unité de la Conférence s'est vraiment concrétisée dans le service.

Le lendemain, dans mon groupe, une critique assez dure des Églises et de leurs bergers se démasqua brusquement. C'est une jeune Américaine qui exprima, avec une audace quelque peu juvénile, l'opinion de beaucoup : « *Les dirigeants retiennent le Mouvement œcuménique;... les jeunes veulent avancer..., il faut que le Mouvement parte d'en bas.* »

Qu'on ne nous réponde pas que notre foi et notre unité n'étaient pas assez profondes pour se manifester *une*. A l'avance, sans savoir, il avait été décrété que pareille manifestation n'était pas possible.

Nous nous demandons si le Mouvement œcuménique ne se condamne pas ainsi à une communion désincarnée et à un piétinement sans fin ?

*
* *

*Même timidité, même conformisme ecclésiastique, même appréciation inexacte de l'*urgence *des questions à résoudre par les jeunes, nous dit encore M. Voge, dans la réalisation du programme d'études du Congrès.*

Ce respect du *statu quo* ecclésiastique, ce refus inavoué d'aboutir dans le domaine œcuménique par quelque audace de la foi, s'est exprimé d'une manière plus explicite encore dans la décision de ne pas orienter les groupes d'études vers des conclusions.

Autour de la Bible le matin, l'après-midi autour de l'un des sujets spéciaux, il s'agissait « de prendre contact et d'échanger des points de vue... On ne cherchait pas la solution de tous les problèmes, mais à progresser dans la compréhension mutuelle... ». Il était entendu à l'avance qu'il n'y aurait pas de résolution, le but de la Conférence étant, déclarait-on, de troubler les jeunes, de leur montrer la complexité des questions et qu'il n'y a pas de solutions chrétiennes toutes faites et pour tous !

Et pourtant :

Le monde se chargeait tout seul de poser tragiquement ces questions. Réunir des jeunes, les faire discuter des questions qui les déchirent, puis les renvoyer avec des généralités, sans réponse précise, sans davantage de lumière est *cruel*.

*
* *

Pour conclure, nous demanderons aux jeunes catholiques de lire attentivement, dans un esprit d'autocritique et de charité fraternelle, l'exposé du pasteur Élie Lauriol, de Nîmes, que nous reproduisons ci-dessous presque in extenso :

Une grandeur que Dieu veut plus grande

... Le magnifique Congrès d'Amsterdam a, malgré ses lacunes, réalisé une immense chose sur quoi nous reviendrons en terminant. En cela on peut dire qu'il a débordé les espérances de ses organisateurs. Ils sont les premiers à s'en réjouir avec nous. Mais c'est de cela aussi que nous devons nous humilier. Il y a toujours humiliation pour un chrétien à voir l'événement dépasser son espérance, parce que cela prouve que cette espérance était inférieure à ce que Dieu attendait et a pu freiner Son action.

I

Nous croyons que l'erreur fondamentale a été, si l'on peut dire, une triple erreur chronologique. Le chronomètre des aînés retardait.

1° *Erreur d'âge.* — A la réunion préparatoire de Woudschoten, le remarquable président de la Conférence avait recommandé aux présidents de groupes de laisser aux jeunes pleine liberté de s'exprimer avec pétulance, brio, en évitant de trop se prendre au sérieux. Nous ne méconnaissons pas la valeur de ce souci. Mais comment des jeunes qui risquaient chaque jour d'être saisis par l'engrenage de la guerre auraient-ils pu ne pas se prendre au sérieux ? Cela vieillit beaucoup de marcher le long de la mort.

C'était un Congrès de jeunes : on l'a traité comme un Congrès d'adolescents.

2° *Erreur de maturité psychologique.* — Elle découlait de la première. Il ne paraissait pas que, dans l'esprit des dirigeants, l'attitude de ces jeunes pût influer, tout de suite, sur le destin du monde et que, par conséquent, ces jeunes soient en mesure de prendre une telle attitude.

3° *Erreur de temps* qui explique, sans doute, les deux utres. Il semblait que ces jeunes avaient du temps devant ux, toute une vie normale qui dispensait d'une hâte tragique. Le chronomètre des aînés marquait pour eux 1927 ou 928.

Nous étions cependant en 1939.

Et les jeunes, eux, le savaient.

II

Cette triple erreur de chronologie devait entraîner une ouble erreur de méthode :

1° Pour que la spontanéité des jeunes fût entièrement sauegardée, il fallait évidemment qu'elle n'entraînât pas de onséquences. D'où la décision que le Congrès ne prendrait as de décisions.

Nous n'avons pas même obtenu que fût adressé un appel ux Jeunes du monde. Quoi ! la jeunesse chrétienne du nonde est réunie à une heure d'exceptionnelle gravité et lle n'a rien à dire, au bout de six jours de recueillement, à ette jeunesse du monde qui se débat en d'effroyables contraictions ? Elle n'a rien à dire aux bergers du monde, « tant nauvais que bons » ? Elle ne proclame pas à tous qu'il est n « Berger » hors de qui — c'est pourtant désormais assez isible — il n'y a pas de salut ? Elle ne fait pas entendre sur ous les intérêts, toutes les hypocrisies, toutes les folies, toues les bassesses et tous les immoralismes qui encerclent de nort son âme, le cri de la Vie voulu de Dieu, les jugements e Dieu, les menaces de Dieu, les indignations et les suplications de Dieu ? Il nous reste inimaginable qu'on ait pu admettre, comme aussi admettre que cela serait sans effet. t quand cela eût été sans effet, le chrétien n'a pas à se réoccuper de ce qui réussit, mais de ce qu'il doit. Cela laisse n lourd regret.

2° Lourd regret, aussi, la réserve corrélative où s'est tenue Église qui convoquait ces jeunes. Elle les a invités à étu ier la Bible et les questions humaines à la lumière de la ible. Et il n'y avait rien de mieux à faire. Mais dans cette tude elle les a laissés se promener et parfois s'égarer selon meilleur procédé discursif. Elle a été le spectateur aimant,

auditeur attentif, enregistreur fidèle (même de quelques idées saugrenues), agent de circulation pour que tout se passe avec ordre. Elle n'a pas été — ou pas assez — le maître qui enseigne de par l'autorité du seul Maître. Trop modeste, elle a écouté ce que les jeunes avaient à dire. Mais les jeunes étaient surtout venus pour entendre ce qu'elle avait à leur dire. A l'auscultation qu'elle faisait des jeunes, l'Église n'a pas ajouté l'ordonnance qu'ils attendaient. Elle a voulu leur faire découvrir tout seuls qu'il y avait des problèmes terribles, comme si les jeunes ne s'en étaient pas aperçus et ne s'y déchiraient pas. Puis elle a voulu que, tout seuls, ils cherchent, Bible en mains, des solutions, de quoi, sans le secours naturel de l'Église, les jeunes n'étaient ni ne se sentaient capables.

Les jeunes, nous l'avons constaté, en ont été déçus. Ils ont risqué de croire que la Bible était sans réponse aux questions les plus urgentes de notre époque, alors qu'elle a ses réponses précises que nous, aînés, devions leur dégager textes en mains. Lorsque le président d'un groupe l'a compris (je pense, entre autres, au pasteur américain qui dirigeait le groupe 16, et il y en eut bien d'autres), de quels applaudissements reconnaissants n'a-t-il pas été récompensé !

L'équivoque s'est glissée jusqu'aux commentaires, souvent admirables et si vrais, qui ont accompagné l'affirmation : « Christ vainqueur ! » Nous étions là, en effet, pour témoigner que le Christ était vainqueur. Et, certes, notre présence constituait déjà ce témoignage. Mais a-t-on suffisamment retenu qu'il s'agissait d'un témoignage de *soldats en action* ? Parfois, on risquait d'avoir le sentiment qu'il n'y avait qu'à attendre que le Christ parût pour que sa victoire, accomplie il y a vingt siècles sur le Prince de ce monde, portât toutes ses conséquences dans le monde. Et parfois on pouvait avoir l'impression qu'il n'y avait qu'à laisser se développer — sans y mettre davantage les mains — les conséquences de cette victoire. On était trop « avant » ou « après » la victoire et pas assez dans le combat. Or l'armée du Christ n'est ni une armée pour revues d'apparat (à la tête desquelles le colonel, plumet en tête, guette l'arrivée du général), ni une armée pour retraites aux flambeaux. On chercherait vainement dans les Évangiles et les Épîtres

une ligne le laissant croire. C'est une armée de combattants, *hic et nunc.*

Les aînés qui le pensaient ne l'ont pas dit avec la netteté voulue.

Mais, ces réserves faites (qui veulent viser l'avenir), nous avons hâte de nous remettre devant la réalité grandiose que Dieu a manifestée dans cette jeunesse accourue à l'appel du Christ.

Jamais peut-être nos jeunes, sauf aux premiers temps de l'Église, n'ont eu davantage et n'ont proclamé la certitude qu'en dehors de l'Évangile il n'y avait rien à tenter pour le sauvetage du monde.

Jamais peut-être ils n'ont senti davantage que le destin de l'Humanité pesait, dès à présent, sur leurs épaules.

C'est pourquoi jamais peut-être ils n'ont eu davantage, avec la conscience de la grandeur et de la nécessité de l'Église, la conscience des fautes, des péchés, des imprudentes prudences qui la paralysent, et le vouloir d'y mettre fin.

Au premier rang, l'infidélité de ses divisions. Cela fut dit de toutes parts, probablement dans tous les groupes, en particulier le matin consacré aux missions.

Nous, les aînés, nous avions cru très beau, très audacieux de réunir ces jeunes venus de tous les horizons ecclésiastiques. Mais ces jeunes, très en avant de notre espoir, ont dit de mille manières qu'il n'y avait pour le chrétien qu'un seul horizon ecclésiastique, celui du Royaume de Dieu. Des colorations particulières, suivant les âges et les lieux, soit, mais des divisions dans l'Église, ils n'en veulent plus du tout.

Autour du seul chef, Jésus-Christ, toutes les barrières doivent tomber, « afin que de monde croie ». Aucune vérité, même révélée, ne doit permettre de *désobéir à l'ordre de celui qui fut toute la Vérité révélée* : « Qu'ils soient un ! »

Cela, les jeunes l'ont vécu. Ce ne fut pas une explosion sentimentale. Ce fut une décision réfléchie, disons le mot : une consécration. Voilà pourquoi on peut parler du « miracle d'Amsterdam ».

... Et voilà pourquoi, enfin, nous devons et nous gardons aux organisateurs et aux dirigeants, *sans qui rien de cela n'aurait été,* l'élémentaire justice d'une gratitude qui les bénit au nom du Seigneur.

Théâtre aux Armées

Dans le numéro 1 de la série de guerre de cette revue j'ai dit, en quelques lignes, mon sentiment sur le Théâtre aux Armées.

J'ai eu la joie de constater que mon vœu a été entendu et que des circulaires ont été envoyées dans les unités pour que s'y forment des équipes dramatiques *uniquement* composées de soldats.

Répercussion immédiate : les lettres qui parviennent au notre Centre Dramatique [1] — maintenu tant bien que mal à la mesure de nos moyens actuels —, de nombreuses lettres émanant de nos comédiens, de nos instructeurs, de nos élèves et de nos amis aux armées. Que demandent ces lettres ? « Du répertoire », des conseils et des aides techniques, du matériel.

Notre secrétariat, réduit à l'extrême, fait ce qu'il peut pour satisfaire à ces demandes.

En ce qui concerne le répertoire, nous renvoyons au *Répertoire des Comédiens Routiers* (compagnie professionnelle) et à celui du *Théâtre Scout* [2]. Nous aiguillons vers les librairies spécialisées [3]. Pour les conseils techniques, nous y répondons de notre mieux, renvoyant à notre *Bulletin* et au manuel *Jeux Dramatiques* [4]. La guerre ayant retardé la mise en vente du manuel *L'Art théâtral dans ses rapports avec*

1. 24, rue Victor-Noir, Neuilly-sur-Seine.
2. « La Hutte », 66 *bis*, rue Saint-Didier, Paris-16e.
3. Lejeune, 1, rue de Marivaux.
4. Éditions du Cerf, Juvisy. Fait pour « les louveteaux » par deux de nos instructrices, Hélène Charbonnier-Joly et Anne-Marie Saussoy-Hussenot, ce manuel contient quelques principes essentiels de notre propre doctrine, lesquels peuvent être facilement transposés par le lecteur à l'usage des armées.

'*Éducation et les Loisirs* que nous avait demandé l'éditeur ourrelier, lui-même mobilisé, nous avons improvisé, à l'u-age des armées, une courte brochure, *Manuel d'art drama-ique scout*, qui, je pense, en attendant, pourra rendre uelques services pratiques [5].

Quant à l'aide matérielle, nous ne pouvons l'assurer. Il ne semble que le nouveau service créé par décret : « *Lectu-es, Arts et Loisirs aux Armées* », et dont le siège est au 'alais de Chaillot, devrait avoir entre autres objets celui d'y ourvoir.

Je le répète, preuves émouvantes à l'appui, que c'est dans e théâtre *DES* soldats, fait *PAR* les soldats, qu'on trouvera ne des plus actives et satisfaisantes solutions au problème es loisirs aux armées et de la défense du « moral ».

Porter, de l'intérieur, un spectacle aux soldats, monté et oué par des professionnels, c'est très bien, c'est indispen-able. Les vedettes de music-hall, Maurice Chevalier en tête, ont à juste raison réclamées et applaudies par l'armée. Je e sais comment seront accueillies les représentations don-ées par les théâtres officiels. Je sais qu'il y a place pour es compagnies spécialisées représentant des tendances plus euves et plus dynamiques, — celles que les *Comédiens 'outiers* (dès 1930) et son cadet le *Théâtre des Quatre Sai-ons* avaient illustrées — et, par exemple, pour certaines arces de Molière montées et jouées dans le style que nous vions fait applaudir dans toutes les provinces [6].

Mais cela, ce n'est pour les soldats qu'un divertissement la fois passif et passager. Combien leur apporte davantage uand ils font, eux-mêmes, leur théâtre, et quand ils sont eurs architectes, leurs décorateurs, leurs costumiers, leurs égisseurs, leurs acteurs, leurs musiciens, leurs machinis-es, et si possible leurs auteurs...

Chaque grande unité (à l'échelon de la division ou de la rigade) devrait avoir ainsi son théâtre à soi, son « Centre 'Études et de Représentations Dramatiques », son studio,

5. « La Hutte », 66 *bis*, rue Saint-Didier, Paris-16e.

6. La Compagnie des *Comédiens Routiers* a donné plus de cent eprésentations des *Fourberies de Scapin*, la saison dernière, et un ombre aussi important du *Mariage forcé* ou de la *Jalousie du 'arbouillé*.

ses ateliers, son magasin, son camion [7]... Puisse ce petit article contribuer à mener jusqu'au bout l'idée dont on a bien voulu accueillir le principe, à assurer, dans l'ordre et la logique, matériellement et en esprit, sa réalisation parfaite. Il suffirait de le vouloir et de faire appel aux compétences.

Ainsi, il y aurait du nouveau dans la notion « Théâtre aux Armées » et, en conséquence logique, dans le théâtre tout court.

C'est évident puisque, guidés par l'expérience des aînés qu'ils se sont choisis comme maîtres, ce sont les jeunes hommes qui *font* le théâtre nouveau, l'élite des jeunes hommes tourmentés par le problème d'un théâtre conforme à leurs aspirations. Or ces jeunes hommes-là, ils ne sont pas dans les théâtres de l'arrière, ils sont aux armées, parmi les combattants...

C'est la continuation nécessaire de la grande œuvre à quoi nous nous sommes voués depuis dix ans, mes élèves, mes collaborateurs et moi. La guerre ne peut ni ne doit l'interrompre.

LÉON CHANCEREL.

7. Cela existe dans certaines armées. Un de nos premiers collaborateurs, Maurice Jacquemont, a créé un tel organisme dont, de divers côtés, on m'a fait les plus grands éloges. Dans un camp d'aviation, un des nôtres, François Chatelard, a réussi à instaurer dans un baraquement un véritable petit atelier dramatique. Une base d'aviation maritime a aussi son théâtre, dirigé par Michel Richard.

Chronique de la rue

L'hiver s'est abattu sur l'Europe avec son orchestre de perturbations atmosphériques. Secret accord des cataclysmes météorologiques et humains.

eige à Paris.

Une ville immaculée dont le vêtement de velours blanc ne se ransforme pas au bout de quelques heures en boue brunâtre, une lle aux toits croulants de neige, aux jardins féeriques, voilà le aris du mois de janvier.

Étrange camouflage, le ciel blanc de neige confond son horizon vec le sol ouaté. Les flèches des sanctuaires et les cylindres des heminées surgissent tout seuls dans le ciel. Seuls se détachent ur tout ce blanc les balcons innombrables, avec leurs arabesques e fer forgé, comme un Chantilly noir tissé dans les blêmes façades.

Tout est magnifié, tout a pris une sorte de grandeur irréelle. oésie des parcs et des squares, poésie des rues encore inviolées ar le roulement des véhicules. Charme silencieux des quais de eine, bordant l'eau glauque d'une frange d'hermine.

éton parisien.

Stupeur du réveil dans un décor tout neuf. Les citadins s'abordent aux heures du matin avec un petit sourire au coin des lèvres. s sont, au fond, tout interloqués; on les dérange dans leurs habides et c'est tout juste s'ils retrouvent le chemin de leur itinéire quotidien. Mais ce petit sourire du coin des lèvres : « Ah! uelle bonne surprise Paris nous réserve ce matin », ce petit sourre a vite disparu. Deux jours, trois jours, et toujours pas de boue une. D'où ont surgi ces équipes de travailleurs armés de pelles de racloirs qui se sont abattues sur la ville comme des sautelles sur un champ de blé? Le Parisien, à leur vue, a respiré : On va enfin nous débarrasser de ce tapis trompeur, et demain ous sentirons de nouveau un sol ferme sous nos pieds. » Mais tout t blanc le lendemain matin et les flocons tombent, silencieux et pides. Alors il a fallu en prendre son parti. On a dévalisé les outiques de lainages, les dernières bottes en caoutchouc ont été flées; on est sorti de chez soi emmitouflé des pieds à la tête, on a plus progressé dans les rues que pas à pas et prudemment.

Glace.

Aux gouttières se sont formées de longues stalactites qui chaque jour s'effilent davantage; la bise souffle à travers ces tuyaux d'orgue translucides d'où s'échappe, à chaque rafale, un son frêle et cristallin.

Le canal Saint-Martin cloisonne ses péniches dans un étau de glace, la Seine en charrie d'énormes blocs qui frappent sourdement les piles des ponts.

Dégel.

Cela ne pouvait pas durer éternellement. Avec la pluie, le dégel est venu : la rue désertée a retrouvé ses badauds. Décapées, les branches des arbres ont révélé d'innombrables bourgeons.

Requiem de Mozart.

Dans l'antique salle du Conservatoire, on retrouve des visages familiers. La musique a ses fanatiques et, ce soir, les plus purs d'entre eux sont réunis à la faveur d'une permission.

L'estrade craque sous le poids des choristes et des musiciens. Le baryton, certains choristes et le premier violon sont en uniforme comme la majorité des auditeurs. Ces hommes pareillement vêtus sur l'estrade et dans la salle ne font plus qu'un ce soir : unis comme ils sont dans leur vie quotidienne par la même lutte, unis aussi dans le domaine de leurs prédilections.

Les trois coups rituels du chef d'orchestre n'ont pas à faire le silence : la salle est déjà silencieuse, ils sont à l'avance recueillis. A mesure que se développent les thèmes magnifiques du *Requiem* on peut sur leurs visages et dans leurs attitudes lire tout ce qu'un être humain peut révéler d'émotion. Ici, des musiciens de profession tendent vers l'estrade des faces transfigurées. Ailleurs, des hommes qui étaient entrés d'un pas ferme et s'étaient confortablement carrés dans leurs fauteuils, se sont subitement repliés sur eux-mêmes; ils ne livrent plus à l'œil qui cherche à les scruter qu'une chevelure, une nuque baissée, des mains qui étreignent un front. A mes côtés s'est assis un jeune officier au visage dur à la mâchoire énergique, aux yeux d'acier, qui porte sur sa poitrine la croix de guerre. J'ai dirigé mon regard vers lui, au *Sanctus* : le hâle de ce mâle visage avait pâli et sur les joues fermes qui avaient tout à coup quelque chose de très enfantin, roulaient très lentement de grosses larmes.

HÉLÈNE BOKANOWSKI.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne)